

DU MEME AUTEUR

- L'arbre de connaissance (contes) - La Maison du Poète, Bruxelles.
Double Jeu (nouvelles) - Ed. Ecran du Monde, Bruxelles, Prix Malpertuis.
L'autre versant (roman) - La Renaissance du Livre, Bruxelles.
Ailleurs (poèmes) - La Librairie Les Lettres, Paris.
Le temps réversible (poèmes) - Le trou dans le ciel, Malines.
Les passantes (nouvelles) - Ed. La Renaissance du Livre, Bruxelles.
La fleur et le Turban (récits) - Ed. Brépols, Bruxelles.
La belle et la bête (roman) - Ed. La Renaissance du Livre, Bruxelles.
A la poursuite de Sandra (roman) - Ed. Albin-Michel, Paris, Prix Rossel.
Comme des gisants (roman) - Ed. Albin-Michel, Paris.
Le bonheur cellulaire (roman) - Ed. De Méyère, Bruxelles.
Les îles du Capricorne (reportage) - Ed. De Rache, Bruxelles.
Les témoins (récit) - Ed. De Rache, Bruxelles.
Le cabinet chinois (roman) - Ed. Musin, Bruxelles.

LOUIS DUBRAU

A PART
ENTIÈRE

ROMAN

LA RENAISSANCE DU LIVRE

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UN EXEMPLAIRE SUR PAPIER VERGÉ MARQUE L.D.
ET SIX EXEMPLAIRES SUR PAPIER VERGÉ
NUMEROTÉS DE I A VI.



I

Elle tomba tout d'un bloc, vint s'écraser entre les deux battants de la grille d'entrée. Une femme hurla, quelques passants s'immobilisèrent puis se ruèrent vers l'endroit d'où partaient les cris.

Elle gisait sans autre désordre que celui de ses cheveux défaits. Du sang lui coulait de l'oreille. Quelqu'un dit : « Elle vit encore, voyez, elle respire ».

Marie ouvrit les yeux. Son regard ignora les badauds rassemblés pour s'attacher à la façade qui se dressait devant elle à la verticale. Dans l'encadrement d'une fenêtre un homme se penchait.

— C'est Guillaume, dit Marie d'une voix étrangement forte. Il m'a poussée...

Un hoquet lui coupa la parole, un flot de sang lui jaillit de la bouche.

— Vous avez entendu ? Elle a dit : il m'a poussée.

Un cri jaillit de la foule :

— Assassin !

Des poings se tendirent...

Ces pages, qui feraient croire au début d'un roman policier, je les écrivis d'un seul trait pendant qu'à la police on délibérait sur mon cas, mû par le besoin de rejeter dans l'irréel, dans la fiction, ce que je venais de vivre.

Ce n'était pas Marie dont le corps s'était rompu en s'écrasant sur les pavés, ce n'était pas ma femme qui, avant de mourir, m'avait accusé de l'avoir précipitée dans le vide.

Follement il me semblait qu'en adoptant une attitude détachée de romancier j'enlevais aux faits leur tragique authenticité. Mais une fois que j'eus écrit : « les poings se tendirent », la réalité se rabattit sur moi avec la force d'un soufflet, je me retrouvai parmi la foule vociférante qui m'attendait, massée devant la porte de l'ascenseur. Dieu ! que celui-ci avait été long à descendre ! Au fur et à mesure qu'il se rapprochait du rez-de-chaussée un grondement montait vers moi, comparable au bruit que fait le vent, certains soirs d'ouragan, en frôlant les étendues.

Dans leur hâte de m'écharper, quelques énergumènes tentèrent de l'ouvrir avant qu'il ne se soit immobilisé. Il fallut recommencer la manœuvre. Heureusement pour moi, car je ne sais ce qui serait arrivé si la police n'avait pas été là pour me protéger.

Police à l'intérieur, ambulance au dehors... Les curieux se divisèrent en deux clans. Les uns se précipitèrent au devant des infirmiers, les autres refluèrent vers moi.

— Assassin ! Salaud !

Quelqu'un me fit un croc-en-jambe et je me retrouvai sur les genoux, les mains piétinées. Un ordre claqua. Le cercle s'élargit. Je pus me relever.

— Ma femme... ?

La main qui m'avait aidé à me mettre debout se resserra sur mon bras.

— Elle n'a plus besoin de rien.

— Qu'est-ce que vous dites ?

Je dus m'accrocher à la grille de l'ascenseur car je la sentis qui vibrait entre mes doigts tandis que la cabine remontait vers les étages supérieurs.

— C'est sans doute l'ouvrier peintre qui va descendre, dit la concierge. Il retouche les boiseries au huitième.

— Il était auprès de moi sur le palier. Nous bavardions. Je l'ai quitté brusquement lorsque j'ai entendu battre la fenêtre du living.

— Un instant.

Le policier se tourna vers la concierge.

— Où est votre loge ?

— Dans le fond du couloir, Monsieur l'Agent.

— Allons-y.

Ouverte sur la cour intérieure de l'immeuble, la loge de la concierge est plutôt obscure. Il me sembla que je la voyais pour la première fois. Je n'avais jamais remarqué le nombre d'agrandissements photographiques qui en garnissaient non seulement les murs, mais les meubles, l'aplat du poste de T.V. et jusqu'à l'appui de fenêtre où un animal empaillé, le cou ceint d'une faveur rose, montrait les dents. A dire vrai, je n'avais jamais bien regardé ma concierge elle-même. Je la découvrais comme tout le reste : incroyable, inattendue, transformée en juge. Il fallut que le policier intervînt pour qu'elle ne refoulât pas l'ouvrier peintre lorsqu'il se présenta. L'homme avait de la couleur sur une aile du nez et dans les sourcils. Il se précipita vers moi.

— Oh, Monsieur ! dire que nous parlions tranquillement pendant que Madame... Oh, mon Dieu !

Je me rappelle mal ce qui suivit. Cette journée ne me laisse guère de souvenirs. Je l'ai vécue comme un somnambule n'ayant d'autre volonté que celle des autres. Ce n'est que lorsque je me retrouvai dans la rue, seul, libre d'aller et de venir à ma guise, qu'une certaine conscience me revint, je pensai que je devais apprendre à ma mère la mort de Marie. Elle avait beau ne pas aimer sa belle-fille, son suicide ne pouvait manquer de la bouleverser. Mais lorsque mère vint m'ouvrir, je vis à son expression que je n'avais rien à lui révéler.

— Ta concierge m'a téléphoné, me dit-elle. La pauvre femme ne savait comment m'annoncer qu'on t'avait emmené.

— Emmené ?

Sans doute me voyait-elle les menottes aux poignets, prisonnier entre deux gendarmes. Je fus un moment tenté de la détromper. A quoi bon ? Elle avait adopté mon drame personnel et l'avait retaillé à ses mesures. En précisant la manière dont les choses s'étaient passées, je ne ferais que gâcher son scénario.

— As-tu suffisamment remercié ce peintre ? me demanda-t-elle.

— Le remercier ? Pourquoi ?

— Tu lui dois une fière chandelle ! Sans son témoignage...

Je ne pus m'empêcher de regarder mère avec stupéfaction. Si je n'avais pas eu d'alibi, aurait-elle pensé que l'accusation de Marie était fondée ? Me croyait-elle capable d'un crime ? C'était tout bonnement effarant. Certains de ses reproches me revenaient à l'esprit. Ils dataient de mon enfance. J'étais sans cœur, vaniteux, égoïste. Mère devina-t-elle le cours de mes réflexions et crut-elle le moment venu de mettre son registre de reproches à jour ?

— Malgré ton goût prononcé pour les aventures, tu n'as jamais rien compris aux femmes, et singulièrement à la tienne.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— De petites choses, et maintenant cette accusation. Elle me renverse. Je n'aurais jamais imaginé que Marie te haïssait à ce point.

— Marie ne me haïssait pas.

— Tu vas peut-être me dire qu'elle t'aimait ?

— Oui, je crois qu'elle m'aimait.

Le visage de mère s'est brusquement empourpré et j'ai su qu'elle était sur le point de céder à la colère. J'en fus ému.

Il y avait quelque chose de touchant dans cette carnation juvénile tout à coup plaquée sur un visage de soixante-dix ans. Elle désavouait l'affaissement des tissus et donnait à penser que le caractère de mère ne portait pas de ride, n'avait pas d'âge. Je lui ai toujours connu de ces fureurs qu'elle domine à grand-peine et qui ont généralement pour cause des problèmes dérisoires. Loin de la servir, elles la déforcent car, une fois son courroux passé, mère se juge payée et ne poursuit aucune action. On peut d'ailleurs l'apaiser facilement, pour autant qu'on ne soit pas trop sourcilieux sur le choix des moyens. Il suffit de placer au bon moment un mot sentimental, un regret bien orchestré. Je m'y suis toujours refusé, non par honnêteté mais parce que le ridicule de ces éclats disproportionnés à leur objet me rend profondément malheureux, m'humilie. Je souhaiterais que ma mère ne cherchât point à en tirer gloire. Mais elle *raconte* volontiers ses colères comme d'autres les exploitent. Elle les magnifie de telle sorte que jamais personne ne s'avise de lui demander ce qu'elle en a retiré comme avantage.

Une de ses colères légendaires se rapporte à je ne sais plus quel bijou de prix qui lui a été réclamé indûment par une parente après un décès.

— Je lui ai jeté la bague à la tête en disant : « la voilà ; si tu la portes, tu auras du cran ! »

— Et elle l'a portée ?

Mère fronce les sourcils.

— Oui, je crois.

— Mais alors ?

— Quoi, alors ? Tu trouves que j'ai eu tort de lui dire ?...

Plutôt que de réentendre l'histoire je m'étais tenu coi, devant pour la première fois qu'on peut quelquefois être davantage dupe de soi-même que des autres.

Cette fois encore la colère de mère s'orienta d'instinct vers ce qui lui permettait, croyait-elle, d'avoir barre sur moi.

— Ainsi, Marie t'aimait ! Il est heureux que je t'aie aimé autrement, car où en serais-tu aujourd'hui ?

— Je vous en prie, mère.

Elle s'approcha de moi, me pris la tête entre ses mains. Je sentis la forme de ses doigts peser sur ma joue, sa bague dont le chaton me griffait la peau.

— Ah, Guillaume, tout ce qui te blesse me blesse aussi. Tu es toujours mon petit. Tu...

Je repoussai brusquement ma chaise, me levai.

— Quoi, tu pars ? Où vas-tu loger ? Pas dans ton appartement tout de même ?

Tandis que je boutonnais mon manteau, mère me suivit dans l'antichambre. Elle était près des larmes, elle bégayait. Mais je n'étais plus capable de jouer le jeu, de la ménager. Son petit ! Voilà tout ce qu'elle avait trouvé ! Un petit de quarante ans passés, qui venait d'échapper de justesse à une accusation de meurtre !

Je sentis un sanglot me monter à la gorge. Qu'avais-je espéré de mère ? Et si je ne pouvais rien attendre d'elle, que pouvais-je attendre des autres ? Je connaissais la moitié de la ville mais je n'avais personne à qui aller me confier avec quelque chance d'être entendu. Des amis ? On a des amis quand on a vingt ans, quand on est tous plus ou moins sur la même ligne de départ. Mais à quarante ans on n'a plus que des relations. Il faut attendre l'âge de la retraite, et que chacun ne puisse plus rien changer à sa ligne d'arrivée, pour retrouver des amis. A qui demander conseil ? A Marie, ai-je pensé, oubliant qu'elle était morte, qu'elle était la cause de tout.

Alors que j'étais sur le point de refermer la porte, mère la maintint entrebâillée.

— Et Célia ? m'a-t-elle demandé. L'as-tu prévenue ?

Comment se faisait-il que, de toute la journée, je n'avais pas accordé une seule pensée à Célia, alors qu'elle est ma maîtresse depuis bientôt trois ans ? La question de mère me prit de court et, me sentant confusément en faute, c'est sur elle que je reportai mon blâme. Qu'elle fût au courant de ma liaison n'avait rien de surprenant, tout le monde l'était, à commencer par Marie. Était-ce une raison pour y faire aussi crûment allusion ?

Cependant mère avait raison ; il fallait que j'apprenne à Célia ce qui s'était passé avant qu'un autre ne s'en charge. Mais le soir venu, quand je me retrouvai seul dans une chambre d'hôtel, je ne pus me résoudre à lui téléphoner. Plusieurs fois je décrochai l'appareil pour le reposer l'instant d'après sur sa fourche. Mieux valait me rendre à l'évidence, reconnaître que je ne souhaitais pas me rapprocher de Célia, que je ne désirais pas l'entendre et moins encore lui parler. Tant pis si elle apprenait la vérité par d'autres. Mon associé la lui dirait peut-être, bien que je l'eusse prié d'être discret.

— Et quand reviendrez-vous à la Galerie ? n'avait-il pu s'empêcher de me demander, une fois son premier effarement passé.

— Dans quelques jours. De toute manière, après l'enterrement.

Nous avions ensuite discuté de la publicité qu'il convenait de faire en vue de la prochaine exposition, et sans doute Michel Marlier devait-il penser que je n'avais ni cœur ni sentiment. Je croyais l'entendre annoncer la mort de Marie au peintre qui exposait en ce moment à la Galerie :

— Il était d'un calme, d'un froid ! Il m'a même rappelé que je devais demander une ristourne à l'imprimeur !

J'étais calme et froid, en effet, tout au moins en apparence. A la vérité je n'arrivais pas à croire à la réalité de cette journée. Je n'aurais pas été étonné de me retrouver chez moi en compagnie de Marie. La banalité de ma chambre d'hôtel y était pour quelque chose ; elle tissait autour de moi une sorte

de cocon. Je me souviens cependant qu'au moment de revêtir mon pyjama je m'irritai de découvrir qu'il manquait un bouton à la tunique.

Je dormis pesamment, sans rêve. Ce fut la stridence du téléphone qui, le lendemain, m'éveilla.

— As-tu dormi ? me demandait mère.

— Oui.

— Eh bien, moi je n'ai pas fermé l'œil. Tout le temps je me disais...

Je n'écoutai plus, répétant seulement à intervalles réguliers : « Entendu... je te rappellerai... ne t'inquiète pas, je ferai le nécessaire... » Mère avait dû passer la nuit à dresser des listes, à recenser des noms.

— ... Il ne faut pas que l'enterrement ait lieu dans l'intimité. Tu aurais l'air d'avoir peur des gens.

Je raccrochai. Je n'avais pas *peur des gens*. Cependant, si j'avais prévu que, le surlendemain, Célia serait présente à l'enterrement de Marie, j'aurais pris certaines précautions. Lorsqu'elle passa devant moi, je m'efforçai de ne pas rencontrer son regard. J'ai les exhibitions en horreur. Que voulait-elle prouver, attester ? A cause de la foule qui s'y pressait, ces funérailles que j'avais souhaitées simples et discrètes ressemblaient à quelque funèbre vernissage. Je devinais les propos qui s'échangeaient.

— Il n'a pas l'air très affecté.

— Pourquoi le serait-il ? Il ne l'a pas tuée, c'est elle qui a été monstrueuse en l'accusant.

— Elle a seulement dit qu'il l'avait poussée.

— Comme si Guillaume était homme à faire pareille chose !

— Sait-on jamais ? Un jour, pour une vétille, il s'est pris de querelle avec mon mari. Si je n'étais pas intervenue, je vous jure qu'ils en seraient venus aux mains.

— Quoi qu'il en soit, Marie est déjà remplacée.

— Il y a longtemps qu'elle l'est. Il est vrai que, de son côté...

Fort heureusement la pluie se mit à tomber, une pluie rageuse qui s'en prenait au gravier des allées et rebondissait sur les dalles funéraires. Tout le monde s'égailla. Je pus prendre congé des derniers *compatissants* et regagner ma voiture. Grâce à Dieu, j'étais parvenu à convaincre mère qu'il était préférable à tous égards qu'elle restât chez elle.

C'est au sortir du cimetière que Pierre me fit sa proposition surprenante. Jamais je n'aurais imaginé qu'il pût se soucier de mon sort. J'avais mis sa présence à l'enterrement sur le compte de la curiosité. Apparemment je m'étais trompé. Depuis la mort de Marie il me fallait sans cesse corriger mon optique, apprendre que les indifférents ne sont pas toujours les moins secourables, comme ce ne sont pas toujours les objets chargés de passé qui entretiennent le souvenir.

Pierre me proposait de passer une quinzaine de jours chez lui, ce qui tout d'abord me surprit car je savais qu'il partageait avec sa sœur l'ancien appartement de leurs parents. Mais je devais apprendre qu'il possédait, en fraude, un petit flat.

— C'est un peu en dehors de la ville, confortable et discret.

Son offre venait à propos. Il avait suffi de quelques jours pour que ma chambre d'hôtel me fit horreur et je répugnais à rentrer chez moi. Je ne m'en sentais pas le courage. J'avais besoin de me réfugier dans un temps mort, une sorte de *no man's land*. Le petit flat de Pierre était une aubaine.

J'y aménageai sans grand bruit : une valise, un pain de savon, un peignoir. Le quartier m'était inconnu, j'étais un inconnu pour les gens du quartier. Cet anonymat me donnait l'impression d'avoir chaque matin la possibilité d'incarner une

personnalité de mon choix. C'est le regard d'autrui qui nous contraint à être le même que la veille. Les gens que je croisais en chemin ne s'étaient pas encore fait de moi une image précise, n'exigeaient pas que je m'y conformasse. Malheureusement l'illusion durait peu. Au fur et à mesure que je me rapprochais de la ville, je redevais prisonnier de mes soucis, je les revêtais comme un uniforme. Le processus était presque toujours le même. Je quittais le petit flat, je traversais la pelouse, et après avoir remonté une courte allée bordée de cerisiers du Japon, j'arrivais en vue du parking où j'avais garé ma voiture. Marie m'attendait là, prête à m'ouvrir la portière pour la rabattre sur mon tourment. Pourquoi s'était-elle tuée ? Pourquoi m'avait-elle accusé ? Que voulait-elle dire en prétendant que je l'avais poussée ? Poussée hors de la fenêtre ? Non, cela je ne le croyais pas. Son accusation devait être autrement interprétée. Je l'avais poussée à... poussée à quoi ? A se jeter dans le vide ?

J'avais beau me torturer l'esprit, je ne parvenais pas à deviner ce que j'avais pu dire à un moment donné de notre vie commune qui justifiait son geste.

Lorsqu'à la mort de mon père j'avais hérité de la salle d'exposition qu'il dirigeait, Marie m'avait aidé à faire de cette Galerie désuète un studio d'avant-garde. Jusque-là on n'y exposait que des œuvres d'amateurs.

Si les femmes qui n'ont aucun don particulier sont volontiers poètes, les hommes préfèrent peindre. Tout d'abord ils le font en secret, presque honteusement, puis peu à peu prennent de l'assurance. Que vienne un flatteur habile et les voilà qui se mettent en quête d'une salle où exposer. Mon père était leur providence. Il n'avait pas son pareil pour répondre aux vœux des peintres du dimanche. Sa Galerie portait le nom de la rue où elle était située, ce qui ne compromettait personne. Pour ma part je m'étonnais parfois qu'elle n'attirât pas quelque sociologue désireux de percer à jour le secret de ses exposants. A quel mobile obéissaient-ils ?

Quelques-uns d'entre eux, loin d'être des ratés, occupaient des postes importants dans l'industrie ou la finance. Tous avaient cependant du raté la malveillance camouflée, la clairvoyance. Je devais apprendre en les fréquentant, et surtout lorsque vint pour moi le moment d'en prendre congé, que les ratés sont généralement de bons critiques. Leur sévérité est irréversible. Ils barbouillent pour leur propre compte mais décèlent dans les œuvres d'autrui les facilités et les faiblesses auxquelles ils n'ont que trop cédé eux-mêmes.

Marie m'avait habilement secondé dans ma tâche de rénovateur. Les débuts furent difficiles. Les bons peintres boudaient cette Galerie où n'avaient exposé que des amateurs. Il fallut les gagner un à un, les flatter, leur concéder des avantages. C'est Marie qui eut l'idée de disposer dans le couloir d'entrée des petites vitrines fluorescentes où exposer de curieux modelages, des pierres, des fossiles, des bijoux artisanaux. C'est elle encore qui ramena de chez un brocanteur une girouette en fer forgé et proposa qu'on la prît pour emblème, ce qui, d'une manière détournée, laissait entendre qu'on ne s'en tiendrait pas à un seul genre, qu'on se permettait même à l'occasion quelque versatilité. Mais un jour, sans raison apparente, alors que les difficultés majeures étaient surmontées, Marie se désintéressa de la Galerie au point de ne même plus assister aux vernissages.

Quand je pris un associé elle se moqua de moi.

— Est-ce pour prouver ton autorité ou te l'entendre journellement contester que tu te mets en tandem avec Michel Marlier ? me demanda-t-elle.

— C'est un garçon remarquable. Non seulement il ne manque pas de relations, mais il est très ordonné.

— Si je comprends bien, tu prends un associé comme certains hommes prennent une femme, pour qu'elle fasse tout ce qu'ils n'aiment pas faire et les laisse faire tout ce qui leur plaît.

— Je prends un associé parce qu'il peut m'être utile.

Il le fut, il l'est encore, surtout depuis que j'ai compris qu'il faut le tenir court-bridé car ses initiatives ne sont pas toujours heureuses. Les artistes ne l'aiment pas.

— Votre Marlier, quel ennuiqueur ! disent-ils. Nous préférons avoir affaire directement à vous.

C'est donc à moi qu'ils s'adressent, qu'ils soumettent leurs projets, qu'ils font part de leurs mécontentements. C'est également à mon domicile personnel qu'ils écrivent et téléphonent.

Au lendemain de la mort de Marie je pus croire que, par égard pour mon deuil, ils consentiraient tout au moins pendant quelque temps, à s'entendre avec mon associé, mais il n'en fut rien. La mort de ma femme ne les regardait pas. Ils me le firent bien comprendre.

— Puisqu'ils ne veulent pas traiter avec moi, je leur ai dit de vous écrire, m'annonça un matin Marlier d'un ton pointu.

— M'écrire ? Où cela ?

— Chez vous. Où voudriez-vous qu'ils vous écrivent ?

— Evidemment.

« Il ne vous est pas venu à l'esprit que je redoute d'aller chez moi, de franchir mon seuil, de poser le pied là où le corps de ma femme s'est écrasé ? » ai-je eu envie de lui crier. Paroles vaines. Tout ce que j'aurais pu dire ne m'aurait pas dispensé d'aller chaque jour relever mon courrier.

Sur le pas de la porte il m'arrivait de croiser la concierge. Elle me saluait d'un air gêné et s'éloignait aussitôt. Les locataires, lorsque je les rencontrais, observaient la même réserve. Il est évident qu'à leurs yeux j'étais quand même coupable de *quelque chose*. Je savais que, depuis le drame, le dentiste qui officiait au rez-de-chaussée évitait de regarder par la fenêtre.

— J'ai vu votre femme passer devant mes vitres, eut-il un jour le bon goût de m'apprendre. J'ai cru que c'était un

des parasols de la terrasse que le vent avait soufflé. Ah, vous n'avez rien vu !...

Il a raison, je n'ai rien vu. Lorsque j'ai enfin été autorisé à me rendre auprès de Marie, elle n'était plus qu'une morte très ordinaire. Un bandeau lui maintenait la mâchoire, un autre s'enroulait autour de son front. Qu'avais-je de commun avec cette inconnue ?

Tout eût-il été différent si Marie était morte de mort naturelle, si durant des semaines et des mois j'avais dû la veiller, la soigner ? Oui, tout eût été différent, mes souvenirs seraient autres, mais rien ne permet d'affirmer qu'ils seraient moins affreux, moins déroutants.

Je me souviens de la mort de ma grand-mère, de son effroyable agonie, et comment ceux qui venaient la voir se détournaient, horrifiés, de son visage de moribonde.

— Il ne devrait pas être permis de souffrir comme ça, disaient-ils à mi-voix en quittant la chambre.

Dans leur pensée souffrir *comme ça* signifiait : avec une telle intensité démente. Pour moi l'horreur était autre. Ce dont je m'indignais n'était pas qu'un être pût se trouver réduit au martyr, mais que sa souffrance ne laissât plus rien transparaître de ce qu'il avait été sa vie durant, de ce qu'il avait lutté pour devenir. Tant d'efforts et de combats livrés aux autres et à soi-même pour n'être plus, en fin de compte, qu'une somme de fonctions et d'instincts nauséabonds !

— Approche-toi, disait ma grand-mère. Viens donc plus près de moi. Ce matin j'ai mangé un petit morceau de cake aux raisins et je ne l'ai pas vomi. Tu entends, je ne l'ai pas vomi, alors que les autres fois... Dans une heure on va m'apporter du bouillon. Il faut absolument que je prenne des forces, que je me soutienne...

Mais bien avant qu'on ne lui apportât la tasse de consommé, des spasmes lui tordaient la bouche, une salive gluante lui coulait du menton. Elle hoquetait : « Qu'est-ce que j'ai,

qu'est-ce que j'ai ? Enfin ! il est inouï qu'on ne découvre pas ce que j'ai ! »

Ce n'était pas de la peur, c'était de la colère qui flambait dans son regard. Elle en voulait au monde entier, et singulièrement à ses proches, convaincue que ce qu'elle endurait était non seulement immérité mais n'avait jamais été enduré par personne. Son agressivité s'étendait aux choses les plus inattendues : les fruits qu'elle repoussait ou écrasait entre ses paumes, les biscuits qu'elle émiettait dans son crachoir et jusqu'aux fleurs qu'elle se refusait à regarder. Elle ne s'inquiétait que du temps, de la pluie, du soleil. On eût dit qu'elle voulait s'en faire des alliés, des complices, pour le jour où elle serait capable de les affronter de nouveau. N'était-ce pas eux qui, les premiers, lui avaient assigné des limites, l'avaient refoulée dans sa chambre ?

— Par beau temps, j'aimais à me promener, disait-elle.
Puis avec hargne :

— C'était avant que je me sois pris les pieds dans ce tapis que vous aviez décloué.

A l'entendre sa chute n'était pas consécutive à sa faiblesse, mais purement accidentelle. Elle n'était pas une vaincue, elle était une victime.

— Elle ne se résigne pas, soupirait l'infirmière. Mourir n'en sera que plus difficile pour elle.

Pour Marie, le plus difficile semble avoir été de continuer à vivre. Mais pourquoi a-t-elle choisi une aussi affreuse porte de sortie ?

Pierre m'avait dit que je pouvais occuper son petit flat aussi longtemps que je le voulais. M'y serais-je éternisé ? Je l'ignore. Une dizaine de jours après mon emménagement, je le trouvais qui m'attendait. J'ignorais qu'il eut conservé

une clé et, assez déraisonnablement, l'apprendre me fut désagréable.

— Tu es surpris de me trouver ici ?

— En effet.

— Tu ne m'en veux pas, au moins ?

— Tu es chez toi.

Il avait l'air tellement peu sûr de lui que lorsqu'il me dit : « Je viens te demander un petit service », je crus qu'il allait m'emprunter de l'argent. J'étais tellement loin de ses complications sentimentales ! Celles-ci ne manquaient pas de drôlerie.

— Ecoute, je vais droit au fait : j'ai besoin du flat pour quelques jours. Quelques jours seulement. Je ne pense pas que la fille s'éternise.

— La fille ?

— Une femme que j'ai rencontrée au cours de mes dernières vacances.

— Si je me souviens bien, tu en avais rencontré plusieurs.

— Il n'y en a qu'une avec qui je sois demeuré en correspondance.

— Sérieux ?

— Oui et non. Au lit elle est très bien. Et je commence à en avoir assez de la tambouille de ma sœur.

— Alors ?

— Tu m'en veux ?

— De quoi ?

— De te mettre dehors.

— Au contraire, tu me donnes le coup de pouce nécessaire. Il est grand temps que je réorganise ma vie sur de véritables bases. Ceci n'était en somme qu'une mesure pour rien.

— Je croyais te rendre service.

— Tu m'as rendu un véritable service. Grâce à toi j'ai pu prendre un peu de recul, faire le point.

Je ne mentais pas. Les jours passés dans le petit flat m'avaient distrait de moi-même. Privé de mon cadre habituel, je m'étais comme dépersonnalisé. C'était moi, mais qui remet-tais à plus tard de prendre des décisions et même de souffrir.

Un tel état de choses ne pouvait durer indéfiniment. Bien que rien n'eût changé en apparence, plus rien n'était pareil dès l'instant où j'avais appris que Pierre souhaitait réoccuper son flat.

Une fois seul, j'en fis le tour, étonné de n'éprouver aucun regret à l'idée de le quitter le lendemain et de n'y revenir jamais. Rien ne m'attachait à ce qui m'entourait, sans doute parce que l'endroit était trop volontairement fonctionnel. Pas un pouce de terrain perdu, un décor d'escamoteur. Le lit se repliait et formait divan. La baignoire pouvait à la rigueur servir de table de toilette grâce à un ingénieux panneau basculant. Les sièges s'emboîtaient ou s'extirpaient les uns des autres selon les nécessités du moment. Le bar et l'armoire pharmaceutique avaient un petit air de famille, également encastrés, également vernis, également faits d'une matière qui, à la perfection, en imitait une autre. Seul le parquet montrait des signes de personnalité. Il se soulevait par endroit et, bien que l'immeuble fût de construction récente, il arrivait qu'on trébuchât sur une mince lamelle décollée. Les cris, les pleurs, les injures, les borborygmes de la radio et de la T.V. qui perçaient les murs se fondaient dans le bruit provenant de la rue et avaient, eux aussi, leur utilité : ils contribuaient à répandre dans les appartements dits insonorisés une imitation de silence hautement tonique.

Tout avait été créé en fonction de l'homme. Néanmoins, en tant qu'homme, j'avais l'impression de n'être que toléré sur les lieux. Les appareils ménagers avaient sur moi l'avan-

tage d'y être à leur place. « Que fait-on ici lorsqu'on se sent incapable de rien faire ? » ai-je pensé. Automatiquement je me suis dirigé vers le bar.

Nous ne sommes explicables et logiques que pour nous-mêmes. Aux autres, surtout lorsque nos agissements relèvent du domaine passionnel, nous apparaissions toujours surprenants, incompréhensibles. Quand un de mes amis me présente sa femme ou sa maîtresse je suis déçu, presque scandalisé, comme si l'attachement dont il témoigne donnait un démenti à ce que je crois savoir de lui. Même lorsqu'il ne s'agit que d'une aventure, d'une simple coucherie, je m'insurge : « Quoi, cette femme-là ? C'est insensé ! »

Sans doute pense-t-on de même à mon sujet et mon comportement comme mes attachements désarçonnent-ils ceux qui me connaissent.

Que pensaient mes amis de Marie ? Que pensaient-ils de nous, du couple que nous formions ? A présent j'aurais voulu le savoir, prêt à croire que leur opinion pourrait m'éclairer, me faire entrevoir ce que je n'avais jamais pu deviner ni comprendre. Mais le temps n'était plus où j'aurais dû les questionner. Désormais ils me parleraient de Marie au passé, et c'était plus que je n'en pouvais supporter.

Arriverai-je un jour à diviser ma vie en périodes ? A dire : c'était du temps de Marie, Marie n'eût jamais admis... ? Présentement le visage de Marie demeurerait comme embusqué derrière le mien. Je le prenais sans cesse à témoin.

Lorsque j'avais emménagé dans le petit flat de Pierre je n'avais pu m'empêcher de penser : « Qu'est-ce que Marie dirait d'un tel endroit ? » et j'avais non seulement imaginé ses réactions, mais je l'avais littéralement vue aller et venir, marquer de son sceau ce qu'elle touchait, déplaçait, écartait. Lorsque Pierre me demanda de quitter les lieux, il me sembla l'entendre s'exclamer : « C'est bien de lui ! Il donne d'une main et reprend de l'autre ». Quand il me présenta la jeune femme qui était venue le rejoindre, avant même de me faire

une opinion, c'est encore Marie que je crus entendre : « Pierre a généralement meilleur goût ! » Cependant la fille n'était pas laide, c'était plutôt sa banalité qui était agressive. Entourée d'une bande d'estivants taillés sur le même modèle, elle avait pu faire illusion et paraître charmante. Sans doute avait-elle un joli corps. Il avait dû paraître d'autant plus moelleux que le lit de camp l'était peu. A présent le décor manquait. Le visage ne pouvait suppléer à tout.

Elle s'appelait Gilberte. Je n'avais jamais eu l'intention de la rencontrer mais, en faisant valoir qu'il *me devait ça*. Pierre insista pour que je dînasse avec eux le premier soir.

— Tu as bien le temps de rentrer chez toi, me dit-il. Et puis je t'avoue que je ne suis pas fâché de t'avoir auprès de moi comme second. Après tout je ne la connais pas tellement, cette fille. Tu sais comment les aventures se nouent dans un camp de vacances : pas de problème, pas de souci commun, aucune source de conflit possible. Mais nous ne sommes plus en vacances et, pour tout t'avouer, je n'aurais jamais cru que Gilberte prendrait les choses assez au sérieux pour venir me voir. D'après ses lettres elle me paraît assez poutilleuse.

Ce fut une soirée éprouvante. Pierre, qui au début témoignait d'une gaieté d'autant plus intempestive qu'elle n'avait aucune raison d'être, car la vue de Gilberte l'avait visiblement déçu, se rembrunit rapidement. Ses répliques devinrent piquantes. Il faut dire à sa décharge que Gilberte n'était pas drôle. Mise en confiance par un repas trop arrosé, elle se répandait en professions de foi gênantes : *elle était comme ça, il ne fallait pas lui en conter, elle ne souffrait pas d'injustice...!* Je pus craindre un moment que la conversation ne dégénérât en querelle. Pierre paraissait excédé, Gilberte près des larmes. Qu'un tiers fût témoin de leur commune désillusion ne pouvait qu'envenimer les choses.

N'ayant aucun goût pour le rôle d'arbitre, je prétextai un brusque malaise pour m'éclipser. Une fois dehors, je respirai.

Le vin que j'avais bu, un vin trop doux, choisi pour plaire à Gilberte, me collait au palais. Vivement un whisky bien tassé, qui me rincerait la bouche ! Après quoi j'irais au lit. Mais une fois rentré chez moi, sitôt la porte refermée, je sus que tout ne serait pas aussi simple. L'odeur inhabituelle de l'appartement demeuré rigoureusement clos depuis dix jours me surprit. D'instinct je me dirigeai vers la porte-fenêtre dans le but d'aérer, mais je dus m'arrêter à mi-chemin, brusquement baigné de sueur, la peur, oui, la peur au ventre...

Peur de qui ?... de quoi ?

Furieux contre moi-même je me remis en marche et faillis faire voler les vitres en éclats tant je mis de violence à les repousser. Puis, tandis que la nuit m'enveloppait, je me penchai au-dessus de la rampe du balcon, mesurant involontairement des yeux la distance qui me séparait du sol.

Marie avait-elle enjambé la barre d'appui ou s'était-elle seulement penchée jusqu'à perdre l'équilibre et basculer dans le vide ? Mais pourquoi avait-elle choisi cette mort atroce, hideuse, et pourquoi implicitement m'en avait-elle rendu responsable ?

Je me rappelai soudain les propos que nous avions échangés un jour, elle et moi, après avoir visité ensemble une exposition de dessins humoristiques, rue de Seine. Le thème en était *La technique du suicide*, et il fallait reconnaître que des humoristes comme Siné et Tetsu avaient rivalisé d'humour macabre. C'était irrésistiblement drôle mais pas très gai.

— En somme, m'avait dit Marie au retour, ceci tend à prouver que si on a le droit de se tuer, on ne peut se rater sans ridicule.

— Il semble qu'on n'ait que le choix des moyens.

— Le plus simple est encore de se jeter d'un toit ou d'une tour.

— Tu vois grand ! avais-je dit en riant. Tu pourrais tout bonnement te jeter du balcon.

— C'est vrai. Nous habitons un huitième étage.

Je me souvenais à présent que j'avais trouvé brusquement nos plaisanteries sinistres et que j'y avais coupé court. Ce frisson qui m'avait parcouru, était-il prémonitoire ? Nous devrions nous montrer plus attentifs à ce que, anticipativement, de temps à autre, l'avenir nous permet d'entrevoir. Mais quand bien même nous serions plus attentifs, quand nous devinerions que ce qui paraît sans importance est appelé à peser sur notre vie entière, en quoi cela changerait-il sa finalité.

Si j'avais pressenti que Marie n'oublierait jamais la conversation que nous avons eue à propos de l'exposition de la rue de Seine, et que nos propos se déposaient en elle comme autant de germes nocifs, Marie en serait-elle moins morte aujourd'hui ?

Avec étonnement je comprenais que je n'étais pas véritablement surpris que ma femme ait voulu mourir. Plus d'une fois, à cause d'une remarque qui lui avait échappé, d'un mot plus vif, elle m'avait donné l'impression d'avoir fait son propre inventaire et conclu à une faillite.

Elle avait dit : « Guillaume m'a poussée... » Poussé à choisir ce mode de suicide ou poussé à ne plus rien attendre ni espérer ? Les deux choses se valaient. Chacune à sa manière était un crime et je n'avais pas le droit de me prétendre innocent d'aucun des deux.

Je n'avais pas poussé Marie dans le vide, mais peut-être l'avais-je aidée à ne plus voir que le vide autour d'elle. A présent, juste retour des choses, c'est sur moi que son étai se refermait : le vide, la solitude...

Il ne m'était plus possible de vivre pour le compte d'un autre, comme je l'avais fait sans me l'avouer depuis dix jours.

Un instant je revis le petit flat avec sa cuisine minuscule, son bar généreusement fourni. C'est lui que je regrettais car le mien ne renfermait qu'une bouteille de gin, heureusement

à peine entamée. Je m'en saisis et l'emportai avec moi sur le divan. Un premier verre, un second... Peu à peu je pus croire que je cessais enfin de trembler.

J'étais au volant de ma voiture et je venais de m'arrêter en bordure du trottoir. Soudain, par la vitre abaissée de la portière, un vieux bonhomme poussait la tête.

— Vos sacrées automobiles, me criait-il, de quel droit ont-elles tous les droits ? Si je laissais toute une nuit ma baignoire ou mon piano sur la chaussée à la place que vous occupez en ce moment, qu'est-ce que je prendrais ! C'est cela, klaxonnez maintenant, éveillez tout le quartier !

Je klaxonnais de plus belle. Mais voilà que la tête du bonhomme disparaissait, puis son personnage. Bientôt il n'y eut plus de chaussée, plus de voiture. Je m'éveillai.

Tout d'abord je crus, non pas que je reprenais conscience, mais que je m'enfonçais dans un cauchemar. Je regardai autour de moi avec peine, la vue brouillée, la bouche amère. J'étais dans mon living, étendu de tout mon long sur le divan. En me soulevant sur un coude, je fis tomber par terre une bouteille vide qui alla rejoindre le verre renversé sur le tapis. A côté du téléphone, dont l'écouteur, au lieu de reposer sur sa fourche, se balançait dans le vide au bout du fil, un cendrier débordant de mégots souillait le plateau de la table basse.

La mémoire me revint : le dîner avec Pierre et Gilberte, mon retour angoissé, la bouteille de gin que j'avais trouvée dans le bar. Puis je me rappelai mon rêve, provoqué probablement par le fait que j'étais inconsciemment inquiet d'avoir laissé ma voiture dans la rue au lieu de la rentrer au garage. Et ce klaxon ?

Complètement éveillé à présent, je dus me rendre à l'évidence : la stridence que j'avais entendue n'était pas imagi-

naire. Quelqu'un sonnait à ma porte et le faisait avec une irritante insistance. « Qui que ce soit, qu'il aille au diable ! Ah, le voilà qui a compris, qui fiche le camp ! »

Je m'illusionnais. L'importun ne faisait que changer de tactique, martelant le panneau de ses poings fermés.

— Ouvre, criait Célia, ouvre. Je sais que tu es chez toi. Ouvre.

J'allai ouvrir.

— Oh !

L'exclamation de Célia me fit redouter d'être anormalement débraillé, et le regard que je jetai à la glace murale de l'antichambre confirma mes craintes. J'avais les cheveux hirsutes, les vêtements froissés, j'étais nu-pieds, simplement hideux. Mon premier mouvement fut de refouler Célia sur le palier. Mais elle avait dû prévoir mon geste car, avant que je ne pusse l'en empêcher, elle passa rapidement devant moi et gagna le living. Quand j'y pénétrai à mon tour, elle était assise sur le divan, apparemment redevenue maîtresse d'elle-même, n'eussent été ses mains qu'elle croisait et décroisait nerveusement. Quelle heure pouvait-il bien être ? Je n'en avais aucune idée, et la manière dont Célia était vêtue ne pouvait pas me l'apprendre. Célia est toujours un peu trop parée. Même tôt dans la matinée elle ne peut s'empêcher de porter un bijou, une écharpe de soie, des chaussures fines.

— Alors, Célia ?

Puisqu'elle me donnait l'avantage de l'attaque, autant valait en profiter.

— Alors quoi ?

— Que signifie ton arrivée tumultueuse, ta façon de vouloir enfoncer ma porte ? Par exemple, tu mérites des félicitations. Je ne suis rentré que d'hier au soir et déjà tu en es avertie. Il n'y a pas à dire, ta police est bien faite.

— Ma police ? C'est toi-même qui m'as appris ton retour !

— Moi ?

— Parfaitement, et à quatre heures du matin encore !

Je la regardai avec incrédulité. Cependant ses paroles me rappelaient quelque chose. Voyons, j'avais bu du gin, je m'étais endormi. Mais qu'avais-je fait auparavant ?

Je me souvenais mal du tour qu'avaient pris mes pensées. Je savais qu'à un moment donné je m'étais senti furieux. Furieux contre moi-même, contre Marie, contre Célia, contre toutes les femmes que j'avais connues. Toutes, d'une manière ou d'une autre, m'avaient fait un tort particulier. Aucune qui méritât des regrets. Quant à Célia... Il serait amusant de savoir si elle me croyait innocent ou coupable.

Oui, je m'en souvenais à présent, je m'étais posé la question : que dirait Célia si je prétendais avoir tué à cause d'elle, pour elle ? Etait-ce à ce moment que je lui avais téléphoné ?

Machinalement je saisis l'écouteur qui pendait toujours au bout de son fil et le remis sur sa fourche.

— Tu vois bien, me dit Célia.

Son accent comme son geste fataliste manquaient de naturel, et malgré moi je fus tenté de sourire. Célia ressemble à une vedette de cinéma dont j'ai oublié le nom, à condition qu'elle ne cherche pas à lui ressembler. Malheureusement depuis que des amis lui ont révélé cette particularité elle se coiffe comme l'actrice, ce qui paradoxalement a pour effet, au lieu d'accroître la ressemblance, de l'informer. Célia ne manque pas cependant d'intelligence. Elle n'est pas bête, mais elle peut quelquefois se montrer stupide. Une stupidité butée, agressive, typiquement féminine, infiniment moins supportable que la placide imbécillité de certains hommes.

Il était parfaitement inutile d'essayer de lui faire comprendre que si je m'étais saoulé, si je lui avais téléphoné — oui, même cela ! — c'était parce que me retrouver seul avec l'abominable mort de Marie en fond de toile avait outrepassé mes forces. Célia m'aurait répondu :

— Pourquoi as-tu jugé bon de rentrer dans ton appartement ? Tu pouvais retourner habiter à l'hôtel ou loger chez ta mère. Elle ne demande pas mieux que de t'aider, tu le sais bien.

Je le savais. Et je savais aussi que si j'avais décliné son offre, c'est parce que je me sentais incapable de supporter la forme d'aide qu'elle voulait m'apporter. Je n'avais nullement l'intention de sacraliser les objets ayant appartenu à Marie, mais je ne voulais pas que mère, ni aucune autre femme d'ailleurs, les dénombât, sachant quel trouble empressement mettent les femmes à violer leurs intimités réciproques.

Parce que je ne répondais pas, Célia répéta « Tu vois », en me désignant le téléphone comme s'il eût été un témoin à charge.

Je l'avais appelée en pleine nuit pour lui tenir un discours dont je ne me rappelais rien. Elle était accourue. Maintenant elle était là. Bon gré, mal gré, j'allais devoir lui rendre compte de mon comportement. Je ne me sentais pas en mesure de le faire. Il me fallait gagner du temps.

— Excuse-moi, lui dis-je, je vais me passer un peu d'eau sur le visage et changer de vêtements.

Sitôt entré dans la salle de bains je m'appuyai à la porte refermée. J'avais bien dit à Célia que je désirais me rafraîchir, je ne lui avais pas menti, mais lorsque je me vis reflété dans la glace en même temps que la brosse à dents de Marie, son flacon de désodorisant et le petit rasoir en étui dont elle usait pour s'épiler les jambes, je sentis la tête qui me tournait. Je tendis la main vers la brosse à cheveux et faillis vomir en constatant que quelques démêlures châtaines y demeuraient incrustées.

Longtemps j'avais cru que la mort n'arrêtait pas immédiatement la pousse des cheveux. Enfant, cette idée me terrifiait. J'imaginai sous terre une théorie de cadavres hallucinants dont le poil avait une couleur inconnue : des squelettes

barbus, des mortes échevelées. Plus tard, il m'arrivait de penser, sans songer à mettre en doute l'idée reçue, que mort d'homme ressemble à ces terres que le détournement d'une rivière condamne à brève échéance à la stérilité, mais qui l'ignorent et fleurissent encore une dernière saison.

Il fallut le rire bonhomme d'un coiffeur pour mettre un terme à ces divagations macabres.

— Les cheveux qui poussent après la mort ? Quelle blague ! Le poil a l'air de pousser parce que la peau se relâche et que le follicule pileux ne le retient plus.

En regardant la brosse dont les soies portaient encore quelques cheveux de Marie, il me sembla que toutes mes terreurs d'enfant renaissaient, et je n'étais pas loin de battre en retraite lorsque j'entendis Célia me demander :

— Guillaume, veux-tu que je fasse du café ?

Sa voix me parut criarde et, pour la première fois, bien que je fréquentasse Célia depuis trois ans, je m'avisai qu'elle aimait de parler à la cantonade. Qu'avais-je encore négligé de remarquer au cours de ces trois années ?

Trois ans... la durée d'un bail !

Il me sembla qu'une petite voix me susurrait à l'oreille : « Ce bail, vas-tu le renouveler ? »

Hier encore la question ne se serait pas posée, du moins de cette façon. J'étais l'amant de Célia, je pouvais l'être encore, je ne pouvais être davantage. Mais à présent j'étais veuf, j'étais libre. Il était impossible que Célia n'y eût pas songé. Est-ce pourquoi elle mettait tant d'insistance à ne pas se laisser oublier, à me téléphoner, à chercher à me rencontrer ? Est-ce pourquoi, de mon côté, je mettais tant de soin à me dérober ?

Comme si je redoutais d'être l'objet d'une mise en demeure sitôt rentré dans le living, je m'attardai jusqu'à la limite du vraisemblable dans la salle de bains. Mais lorsque, rafraîchi,

rasé, sinon rassérééné, j'apparus enfin, Célia se contenta de m'accueillir par une question.

— Pourquoi m'as-tu téléphoné en pleine nuit ? Tu ricanais.

— J'étais ivre.

— Qu'avais-tu à me dire ?

— Rien.

— Alors tu n'as *rien* à me dire ? Depuis la mort de Marie, tu m'évites.

— C'est vrai.

— Ainsi mon frère a raison. Hubert a vu clair !

Hubert ! Je l'avais oublié, celui-là, le grand homme de la famille, le distingué neurologue ! En voilà un qui aurait illuminé si on m'avait mis en tôle. Il n'a jamais pu me supporter.

— Hubert voulait t'écrire. Je lui ai dit que tu ne lui répondrais pas.

— Sagement raisonné.

— C'est que je te connais si bien !

— Ah, oui ?

Pourquoi est-ce toujours lorsque les gens se trompent sur notre compte qu'ils éprouvent le besoin de dire : « Moi qui vous connais si bien ? » Célia me connaissait-elle ? Oui et non. Plutôt non.

— ... Car tu ne vas pas me dire que tu es désespéré. Il n'y avait plus rien entre Marie et toi.

— Plus rien, sinon quinze ans de vie partagée.

— De vie malheureuse.

— Même pas. De vie commune. Vois-tu, j'ai trouvé dans la salle de bains, un long cheveu châtain incrusté dans le pain de savon. C'est ça, la vie commune.

— Tout le monde ne prend pas le pain de savon pour le pain de ménage.

— Je t'en prie.

— Enfin, Marie avait des amants.

— Oui.

— Le petit Rouvière assistait à l'enterrement. Il était livide.

— Tu y assistais aussi.

— Ce n'était pas la même chose.

— Vraiment ? Pour ce qui est de Rouvière, je ne l'ai pas vu, pour la bonne raison qu'il n'a pas cru devoir venir me serrer la main.

— Ce que j'ai fait.

— Ce que tu as fait.

— Evidemment il ne t'est pas venu à l'esprit que je voulais partager ton épreuve ?

— Il y a un instant, en fait d'épreuve, tu parlais de délivrance.

— Tu peux vivre cent ans, tu ne comprendras jamais rien aux femmes.

— Tu parles comme mère.

— Ta mère est clairvoyante.

Je ne répondis pas, brusquement conscient de l'inutilité de ce dialogue de sourds. Que voulait Célia ? Le savait-elle elle-même ? Aussi butée qu'elle pût être, elle ne pouvait croire que j'étais d'humeur à me conduire avec elle comme un homme épris. De quoi cherchait-elle à me persuader ? Qu'il y avait entre nous plus qu'une aventure, des liens profonds, indéniables, que la mort de Marie ne pouvait que resserrer ? Je l'écoutais parler distraitement, négligeant de lui répondre tout en sachant que mon mutisme risquait de déclencher une scène furibonde. Les femmes supportent mal qu'on leur réponde par le silence. Que m'importait ! J'en arrivais presque à souhaiter un éclat, pour autant qu'il fût de nature à précipiter le départ de Célia. Hélas ! elle était à présent plus près des larmes que de la colère.

— Comment expliquer que c'est avec moi que tu es monstrueux alors que c'est Marie qui a cherché à briser ta vie en t'accusant publiquement d'un crime dont elle te savait incapable ?

Je regardai Célia. Sans doute était-elle sincère en prétendant que j'étais incapable d'un crime. J'eus un retour sur moi-même et des mots que je ne prévoyais pas me montèrent aux lèvres.

— Incapable ? Vois-tu, Célia, toi, moi, qui que l'on soit, on commet à peu près chaque jour un crime dont on continue à se croire innocent, simplement parce qu'il n'a pas reçu son châtement.

— Tu es fou !

Ce n'était qu'une exclamation, mais je compris un peu plus tard que Célia se prenait à douter de ma raison lorsqu'elle me dit, avec un petit cri d'oiseau, comme si brusquement cette idée lui venait à l'esprit :

— Pourquoi n'irais-tu pas voir Tonglet ?

— Tonglet ?

— Ne m'as-tu pas dit que tu avais des insomnies ? Comme médecin, il pourrait te donner un calmant.

— Une camisole de force, par exemple ?

— Oh !

Célia partit sur ce cri. Pourquoi étais-je si dur avec elle ? Son ambition — en admettant qu'elle soit bien celle que je lui supposais — n'avait rien que de très naturel. Quatre-vingt-dix femmes sur cent auraient eu la même à sa place. Alors, pourquoi me choquait-elle à ce point ? Peut-être était-ce parce que Célia ne jouait pas franc jeu, prenait des détours, voulait faire son bonheur *pour mon bien* !

Si je l'avais permis elle me serait tombée dans les bras. Nous aurions médité de Marie à travers nos larmes, car il est à remarquer que lorsqu'on est deux à être d'accord, on

blâme toujours quelqu'un. Le sentiment est un thème qui se prête à toutes les variations. Je le sais depuis mon enfance. Mon père, que fort peu de choses étaient capables d'abuser, en jouait à la perfection, et singulièrement aux dépens de ma mère. Il savait que, comme beaucoup de femmes naturellement matérialistes, elle se défendait de l'être et qu'il suffisait, pour la réduire à merci, de mettre les choses sur le terrain sentimental.

— Ah, Madeleine, disait-il pour peu qu'elle l'ait pris en flagrant délit de mensonge ou de trahison, que vous dirais-je pour ma défense ? Que je suis faible, inconséquent. Cependant il n'y a que vous que j'aime au monde !

Diplomate, il n'allait pas jusqu'à jurer qu'à l'avenir il se contenterait de ce qu'il prétendait aimer le plus au monde. Ma mère ne le lui demandait d'ailleurs pas, s'estimant comblée dès l'instant où elle avait pu pardonner, mépriser, tamponner avec une feinte discrétion ses yeux rouges.

Célia pourrait facilement être manœuvrée de la sorte. Mais je ne me sentais pas d'âme à le faire. Il faut dire à ma décharge que Marie ne m'a pas habitué à feindre, à vivre dant il n'y a que vous que j'aime au monde. qu'avec elle tout était simple. Avec elle tout gardait de la tenue. De la tenue ! Voilà ce dont Célia manquait, et qui m'apparaissait de plus en plus évident.

Après son départ je continuai à soliloquer : « Célia n'a plus vingt ans pour se conduire avec ce romanesque. Qu'attend-elle de moi ? C'est inouï ce que les femmes ont soif de paroles. Les hommes aussi, d'ailleurs. Ce n'est pas un hasard si, de tous les infirmes, les sourds sont les plus tristes. Mais voilà, je n'ai pas envie de parler, je n'ai rien à lui dire... »

L'avait-elle compris ou reviendrait-elle à la charge ? Je m'avisai avec ennui que, sous peu, je me retrouverais fatalement en sa présence, puisqu'elle connaissait la date d'ouverture de ma prochaine exposition.

« Je me donne jusque-là pour prendre une décision », me promis-je.

La première chose que je vis lorsque je garai ma voiture devant la Galerie fut la toile qui se trouvait au centre de l'étalage. Une toile que j'avais bien recommandé de ne pas exposer, la jugeant peu représentative.

N'eût été le déplaisir que j'éprouvais à constater que Marlier n'avait tenu aucun compte de mes instructions, j'aurais plutôt trouvé plaisant qu'il ait cru devoir faire une fleur à un artiste qui ne l'appelait jamais autrement que *double M* lorsqu'il parlait de lui avec des confrères. Ce sobriquet désobligeant n'est d'ailleurs pas le seul dont pourrait se prévaloir mon associé. Il lui en est donné d'autres, et de pires. Le sait-il ? Suivant les jours, j'incline à le croire ou à en douter. Marlier n'est pas aimé. Cependant il plaît aux femmes, et singulièrement aux vieilles filles qui le trouvent délicat et aux vieilles dames qui lui découvrent du cœur.

Je vis depuis assez longtemps à ses côtés pour savoir que sa gentillesse d'emprunt cache un égoïsme d'une rare férocité. Mais il est bien élevé, poli avec tous, sauf toutefois avec sa femme, qu'il n'aborde qu'avec grossièreté.

Un jour je me suis insurgé parce qu'il la traitait publiquement et à voix haute de *monstrueuse femelle*. Mon intervention ne l'a nullement troublé. Il s'est contenté de pincer les lèvres. Quant à sa femme, elle ne m'a su aucun gré de mon intervention.

— Cela n'en valait pas la peine, m'a-t-elle dit un peu plus tard. Puis, pour corriger ce que ses paroles avaient de désobligeant :

— Ne m'appellez plus Madame. Vous dites bien Michel à mon mari. Alors, appelez-moi Jeanne. Sainte Jeanne si vous voulez.

Dieu merci, nous nous voyons peu. Elle vient rarement à la Galerie, et seulement aux réceptions, ce qui arrange fort bien Marlier à qui le bureau sert de poste restante et quelquefois de lieu de rendez-vous.

En regardant la toile exposée, je ne pus m'empêcher de songer au curieux caractère de mon associé et au fait, non moins curieux, que nous soyons associés.

— Tu t'es assuré un négatif, disait Marie.

Pas mal trouvé ! En attendant, mon *négatif* faisait l'important, allant de toile en toile d'un air détaché mais ayant l'œil à tout, enregistrant la moindre critique, essayant de surprendre les propos que les invités échangeaient entre eux. Demain il me communiquerait les remarques qu'il avait entendues et ne manquerait pas de me rendre responsable de ce qui avait déplu.

— Bel ensemble.

— N'est-ce pas ? Assez représentatif, assez complet.

— C'est-à-dire...

— Qui est-ce, ce mécontent ? ai-je demandé ?

— Un raseur. Si nous nous laissons harponner, nous en avons pour une heure à l'écouter nous expliquer sa théorie sur le misérabilisme dans le non figuratif.

— C'est un collectionneur ?

— Il se dit de la presse.

— Il tient une rubrique ?

— Je n'en sais rien. Un jour j'ai entendu un de nos exposants lui demander : « Et cet article que vous me promettez depuis des mois, c'est pour quand ? »

— Qu'a-t-il répondu ?

— Quelque chose comme : « J'y pense, cela viendra... »
Après quoi, il s'est éclipié.

Je connais l'espèce. De saison en saison il semble qu'elle prolifère. Nous avons beau limiter les invitations, distribuer les catalogues avec parcimonie, les belettes du buffet ne manquent aucun vernissage.

Malgré moi je fis quelques remarques critiques. Je ne pus m'en empêcher.

— Nous aurions pu accrocher ces deux toiles un peu plus bas.

— C'est l'artiste lui-même qui a voulu qu'elles soient pendues à cette hauteur. Il est venu deux heures avant l'ouverture et a tout chambardé. Le type n'est pas commode.

— Vous connaissez un peintre qui le soit ?

— Il y en a.

— Ce sont généralement ceux qui manquent de talent.

— Vous cédez à un préjugé. Les grands hommes n'ont pas tous des caractères de cochon.

— Alors ils pèchent par manque de caractère. Pour un oui ou pour un non ils vous claquent dans la main.

— Vous généralisez.

— Comment, je génér...

Je m'arrêtai, furieux contre moi-même. Oubliais-je que certains jours mon associé réfute systématiquement tout ce que je dis ? Pas un de mes propos qu'il ne discute, pas une de mes décisions qu'il ne conteste.

C'est encore une des particularités de son caractère que ce besoin de n'être pas d'accord avec ce qui apparaît comme évident. C'est sa manière à lui de lutter contre une crédulité aussi réelle qu'incorrigible dont il fait bénéficier tout nouveau venu.

Moi-même, au début de nos relations, j'en ai connu les avantages. Michel Marlier me trouva sur le champ *formidable* puis, selon une gamme descendante, *extraordinaire*, *curieux*,

intelligent. Aujourd'hui, je sais qu'il confie volontiers à des tiers : *il faut le connaître.* Quand il en sera à dire de moi : *il a tout de même de bons côtés,* notre association entrera dans sa phase critique. Je le sais. Je sais même, contrairement à ce que Marlier imagine, qu'il n'est pas particulièrement doué pour le métier qu'il exerce en ce moment. Il n'est qu'occasionnellement vendeur de tableaux. Il manque de flair parce qu'aucune toile, aucune œuvre d'art ne lui inspire d'amour. Il vendrait tout aussi bien de la ferraille ou du mobilier. C'est un commerçant, ce que je ne suis pas. Notre association est parfaite parce que Marlier vend bien ce que j'ai bien acheté. Quelquefois j'encours son blâme, j'achète trop cher, il m'arrive de m'emballer, bien qu'il y ait bientôt vingt ans que je sois dans le métier. Jusqu'à la mort de mon père je ne faisais que de petites opérations pour mon propre compte. J'avais une sorte d'activité extra-familiale qui ressemblait à du dilettantisme. Père l'entendait ainsi.

— Plus tard tu feras de la Galerie ce que tu voudras. Tant que je vivrai, je la dirigerai à ma guise. Mes exposants me plaisent, même s'ils ne sont que des amateurs.

— S'ils vous plaisent tant, pourquoi n'en faites-vous pas collection au lieu d'acheter des pastels du XVII^e ?

Père ne répondait pas. C'est mère qui soupirait :

— Ah, ces pastels ! si encore ils n'étaient pas aussi coûteux !

Coûteux ? Certes, ils l'étaient, mais ils valaient leur prix. J'en eus la confirmation lorsque je les vendis, ayant besoin d'argent pour moderniser la Galerie. Je les vendis bien, mais aujourd'hui, lorsqu'une exposition se révèle particulièrement décevante ou un artiste exagérément âpre au gain, il m'arrive de regretter leur douceur un peu fade, leur mièvrerie libertine. On prétend que notre époque est jouisseuse parce qu'elle affiche tous les signes d'un dérèglement concerté, mais on n'a jamais autant misé sur le malheur, l'abjection,

la mort. L'art ne touche à la vie que par ce qui la nie, la détruit, la corrompt. Je suis persuadé que la plupart des artistes que j'expose n'ambitionne qu'une chose, pouvoir représenter le *rien*.

Justement Marlier faisait l'article, planté devant une toile uniformément grise.

— Voilà une œuvre où l'homme se trouve à la fois présent et transcendé, disait-il pour l'édification d'un amateur éventuel.

Je ne pus me retenir de le piquer au vif.

— Vous avez une sacrée vue !

— Comment ?

Marlier se retourna peureusement, craignant qu'un tiers m'ait entendu.

— N'est-ce pas bien peint ?

— Je vous le concède.

— Alors ? Croyez-vous que ce soit un bonhomme dont la cote va monter ?

— Je le pense. C'est pourquoi je l'ai pris sous contrat.

— Dans ce cas j'achèterais volontiers une bricole en guise de placement.

— C'est cela, en guise de placement ! répétais-je avec hargne, me sentant tout à coup solidaire de la toile que je venais de dénigrer.

Je ne sais pourquoi, cette exposition ne m'inspirait pas confiance. Ou plutôt, je sais pourquoi : j'avais dû m'en occuper alors que j'avais l'esprit ailleurs, et surtout y travailler seul. Bien sûr Marie ne m'était d'aucun secours sur le plan professionnel. Néanmoins le fait de ne plus entendre ses remarques ironiques me manquait. Je m'apercevais que tout

en les repoussant avec hauteur, j'en tenais indirectement compte. Oh, il ne s'agissait que de brouilles, de détails, mais les détails ont leur prix, et je suis ainsi fait que, pour moi, le détail revêt une grande importance. On pourrait me reprocher de n'avoir pas de vue d'ensemble.

— Il vous manque le sens de la grandeur, m'a dit Marlier un jour où je l'avais mis en colère.

Peut-être a-t-il raison. Je vois les êtres et les choses d'une manière fragmentaire. Quelques jolies femmes seraient sans doute horrifiées si elles se doutaient que je ne retiens d'elles que l'attache d'une oreille, le renflement d'une paupière. C'est pourquoi aucune photographie ne me satisfait. Je préfère la caricature car, elle au moins, même en tenant compte de la déformation voulue, met en évidence l'essentiel d'un visage ou d'une silhouette.

Je n'avais pas confiance dans la réussite de cette exposition et cependant, bien avant que la soirée ne prît fin, je sus que c'était un succès.

Marlier s'était occupé du buffet et je ne pouvais que m'en féliciter. J'eusse sans doute été moins libéral, oubliant qu'en pareil cas, si l'on veut avoir bonne presse, il faut que les invités puissent boire jusqu'à satiété et circuler en mâchant des rondelles de saucisson et des bouchées au fromage comme si leur survie en dépendait. La plupart ne regardent qu'occasionnellement les toiles et ne s'attardent que devant celles dont ils connaissent l'auteur. Quant aux artistes, l'œil brillant, l'esprit aux aguets, ils affectent un air indifférent destiné à faire croire que le hasard seul les ramène sans cesse devant leurs propres œuvres. Je savais qu'aucun d'eux n'était pleinement satisfait mais se jugeait lésé au profit d'un confrère. Le matin même j'avais reçu nombre de coups de téléphone.

— Je n'accepte pas que ma *Quadrature strangulaire* soit accrochée à proximité de la flèche qui indique l'emplacement des toilettes.

— L'éclairage ne met pas ma toile en valeur. Ne me dites pas le contraire, c'est voulu pour plaire à...

— Vous m'avez mis du côté des gâteaux, tout cela parce que je sais encore peindre autre chose que des carrés et des triangles.

Il fut un temps où ces éclats de dernière heure m'inquiétaient autant qu'ils m'indignaient. A présent je serais plutôt enclin à sourire, prenant en pitié une espèce qui ne peut vivre sans faire sa propre surenchère. Car ce ne sont pas les médiocres seuls qui cherchent à se valoriser à leurs propres yeux. Il en va de même des plus grands. Peut-être, après tout, cet enfantillage relève-t-il d'un doute de soi.

L'exposition était un succès, et cependant je continuais à ne pas en être satisfait. Je n'aime pas les salons d'ensemble. J'estime qu'à réunir des œuvres de disciplines différentes, on ne risque que de les desservir. Lorsque des factures s'opposent, elles mettent surtout en évidence leurs défauts respectifs. La critique s'y perd et, par mesure de prudence, s'en tient à des généralités qui mécontentent tout le monde.

J'en étais là de mes réflexions lorsque Marlier m'interpella. Entouré d'un petit nombre d'amis, il paraissait, piaffait. Marie l'eût défini d'un trait cruel. Marie... Je levai les yeux, et me trouvai en présence de Célia.

Je ne l'avais pas vue approcher. Je l'avais évitée durant toute la soirée, espérant sans me l'avouer qu'elle ne s'attarderait pas. Mais, arrivée tôt, elle restait parmi les derniers, ceux que j'appelle en secret les *collants*. Que me voulait-elle ? Je le sus en entendant ce que me criait Marlier :

— Nous allons manger un morceau à la Brasserie. Vous venez ?

Je n'en éprouvais aucune envie. Je me sentais las, légèrement écœuré. Marlier n'avait-il donc pas eu son compte de bruits, de palabres, de poignées de main ? Fallait-il vraiment

qu'on *remît* ça devant une choucroute ou une assiette anglaise ?

Sans paraître remarquer l'attitude interrogative de Célia, je criai à mon tour, imitant la fausse jovialité de mon associé :

— Allez toujours, je vous rejoins dans un moment. Je ferme la baraque.

— Lâcheur ! Faux frère !

— Bon, bien, c'est entendu.

J'accompagnai le groupe piaillant jusqu'à la porte. Lorsqu'il se fut égaillé le long du trottoir, je revins dans la salle, éteignis les lumières et, mû par un sentiment de délivrance, gagnai mon bureau. C'est une pièce que j'aime particulièrement pour l'avoir meublée sans tenir compte d'aucun autre goût que le mien.

— Il faut que ceux qui pénètrent dans votre bureau se sentent comme agressés, m'avait dit mon décorateur.

— Ah oui ? Pourquoi ?

— Le choc est indispensable si l'on veut créer une impression de chute libre.

A quoi j'avais répondu :

— La chute ne sera pas seulement une impression pour le malheureux qui prétendrait s'asseoir sur un de vos sièges. Enlevez-moi tout ce fatras futuriste. Faites crépir les murs dans le ton que je vous ai indiqué, je m'occupe tu reste.

— Vous aurez des regrets.

— Tant pis, je m'en accommoderai.

Je n'avais pas eu de regret, bien au contraire. C'est avec un plaisir chaque fois renouvelé que je m'accoude à la table qui me sert de bureau, une très belle table Louis XIII dont l'aplat est d'un gris verdissant. Hélas, depuis la mort de Marie, un courrier auquel il me répugne de répondre s'y

amoncelle : *sincères condoléances... nous avons appris avec consternation... croyez qu'il nous en coûte...*

Combien ? La valeur d'un timbre-poste ?

— Il faut être dans la peine pour s'apercevoir qu'on a des amis, dit volontiers mère.

Le croit-elle vraiment ? Pour quatre mots griffonnés au bas d'une carte de visite, oublie-t-elle qu'à quelques exceptions près rien de ce qui nous touche n'atteint véritablement un autre que nous-mêmes ? Peut-être. Elle désire faire confiance à son entourage et croire qu'il tient la solitude en échec, la solitude qu'elle craint plus que tout au monde, plus que la mort. La radio, la T.V. sont ses hôtes permanents. Comme d'autres, en sortant du lit, tâtonnent à la recherche de leurs lunettes, son premier geste en s'éveillant est de tendre la main vers le bouton de la radio. Indifférente à ce qui se passe dans le monde, elle entend plutôt qu'elle n'écoute, pêle-mêle, un air de jazz, un reportage sportif, les vitupérations d'un homme politique. Grâce à eux elle n'entend pas le silence. Car pour ceux qui l'appréhendent, le silence a une voix comme la solitude un visage.

Avec le temps elle peut de moins en moins compter sur ses amies pour la distraire. Elles se sont clairsemées, les unes mortes, les autres vivant amèrement chez un fils ou une fille mariés. Avec celles qui demeurent, mère entretient, indépendamment d'interminables conversations téléphoniques, une correspondance orageuse et suivie. Le moindre week-end est l'occasion d'un envoi massif de cartes illustrées. Elle a d'ailleurs toujours aimé en acheter, et je ne puis évoquer les vacances de ma jeunesse sans voir mère assise à la terrasse d'un hôtel expédiant à tous ceux dont elle se rappelait le nom des vues de *la ville un jour de marché, le parc illuminé*, et autres sujets plus ou moins folkloriques.

— Tu signes ? demandait-elle à mon père.

Comme celui-ci s'y refusait, c'est moi qui finalement étais de corvée.

— Ecris correctement, me disait mère. Qu'est-ce que c'est que ce gribouillis ?

— Ma signature, répliquais-je avec hauteur, m'étant fièrement appliqué à la rendre illisible.

A présent ma signature n'est plus indéchiffrable. Elle manque néanmoins de simplicité, et Marie m'en avait fait un jour la remarque.

— C'est un moyen comme un autre de la rendre inimitable, avais-je répondu.

Marie avait souri.

Voilà que j'en revenais à Marie. Oublierais-je jamais ce juge, ce témoin ?

— Tu n'as rien compris à ta femme, dit mère.

Et Célia :

— Enfin, Marie avait des amants...!

Bien sûr qu'elle en avait eu, et plus d'un. En avais-je souffert ? Je mentirais en l'affirmant. Ce que j'avais ressenti était autrement complexe, indéfinissable : de l'amertume, de l'ironie, de la colère, mais aussi de la pitié, car je n'étais pas sans deviner que Marie était chaque fois déçue, chaque fois blessée. Est-ce pourquoi, peu à peu, elle en était venue à s'accommoder de simples coucheries ? Personne qui n'engageât personne, du client de passage aurait dit un boutiquier. Une inconnue néanmoins demeure : comment en étions-nous arrivés là ?

Pour la millième fois je me posai la question, sachant cependant par expérience qu'elle ne comportait pas de réponse. J'avais eu des aventures, Marie avait pris des amants. Nous étions devenus des étrangers l'un pour l'autre, sans songer cependant à nous quitter jamais. Quelque chose nous en empêchait, quelque chose qui avait tantôt la douceur d'un lien, tantôt le poids d'une chaîne.

— Je finirai par croire que tu l'aimes encore, disait quelquefois Célia. Si tu avais à choisir entre elle et moi...

Choisir ! Les femmes n'ont que ce mot à la bouche. Pour elles, être aimées, c'est avant tout être préférées. Mais à présent, puisque Marie n'est plus, pourquoi de la part de Célia ces mises en demeure plus ou moins avouées ? Pourquoi devais-je, dans un temps limite, sous peine de passer pour un salaud, lui offrir avec ma vie le gîte et le couvert ?

Je n'avais aucune peine à l'imaginer telle qu'elle devait être en ce moment, partageant apparemment l'humeur des autres, mais en fait m'attendant, guettant ma venue. Je savais également comment elle s'y prendrait pour que je la reconduise chez elle et y demeure jusqu'à l'aube. Et après ? Car il y a toujours un après. Même en amour, surtout en amour, il faut tôt ou tard rendre des comptes.

Allons, il était plus sage que j'aie rejoindre Célia, que je la raccompagne. Le moment était peut-être venu d'avoir avec elle une franche explication. Une franche explication ? Avec Célia ? J'hésitai à nouveau, croyant entendre une petite voix me murmurer : « Prends garde, en amour tout est gratuit et rien n'est désintéressé ».

Tant pis, j'irai retrouver Célia. Je repoussai mon fauteuil. Après tout, il n'était pas certain qu'elle m'ait attendu. Quelqu'un d'autre avait pu la reconduire. Cette pensée me fut désagréable et me fit hâter le pas. Dehors la nuit me surprit, elle était à la fois obscure et étonnamment claire. Le ciel, uniformément bleu, l'avenue comme tracée au cordeau avec ses maisons aux façades bien dessinées, me firent penser à une toile de Latinis. Ce n'était pas un décor où la personne humaine avait sa place, aussi fus-je stupéfait de découvrir la femme de mon associé appuyée à la devanture.

— Jeanne, lui demandai-je, que faites-vous ici ?

— J'attends un taxi.

— Il y a peu de chance pour qu'il en passe un dans cet endroit à pareille heure. Mais Michel avait sa voiture et pas mal d'amis avaient la leur. Comment se fait-il que personne ne vous ait emmenée ?

— Il n'y avait pas de place pour tout le monde. Nous avons été quelques-uns à rester en carafe ici.

— Et ces quelques-uns, où sont-ils ?

— Partis. L'attente leur a paru trop longue.

— Si bien que vous êtes demeurée toute seule ?

— Voilà.

Je guidai la femme de Marlier jusqu'à ma voiture.

— Montez, nous allons les rejoindre à la Brasserie.

Mais elle m'arrêta.

— Aviez-vous l'intention d'aller là-bas ?

— Oui... non. Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Parce que, si vous comptiez rentrer directement, il est inutile que vous fassiez un détour à cause de moi. Je n'habite pas tellement loin de chez vous que vous ne puissiez me déposer en passant. Je ne tiens pas particulièrement à aller retrouver les autres à la Brasserie.

Sa réticence ne me surprit pas. A sa place j'aurais eu la même attitude. Marlier était un mufle. J'eus à cœur de faire entendre à sa femme que je comprenais son état d'esprit.

— Je ne tenais pas particulièrement à aller à la Brasserie et je comprends parfaitement que vous n'y teniez plus.

Je la vis sourire.

— Ai-je dit quelque chose de stupide ?

— Non. Je crains seulement que vous ne me prêtiez un ressentiment que je n'éprouve pas.

Surpris, je demeurai les mains sur le volant, oubliant de démarrer.

— Que voulez-vous dire ?

— Que vous me croyez ulcérée, humiliée. Je puis vous assurer qu'il n'en est rien.

— Serait-ce tellement extraordinaire ? Pas une femme...

— ... Ne supporterait d'être traitée comme je le suis, pensez-vous ? Ne dites pas non. Je sais par mon mari, car il me l'a répété en riant, que vous avez plus d'une fois pris ma défense... bien inutilement d'ailleurs. Je n'ai pas besoin d'être défendue.

— Je me le tiendrai pour dit.

— Une fois encore vous ne me comprenez pas. Je ne dois pas être défendue parce que je ne me juge pas outragée.

— Vous aimez Michel au point de tenir ses injures pour rien ?

— Je n'aime pas Michel.

— Alors vous le haïssez ? C'est la haine qui vous rend insensible à tout ce qui vient de lui ?

Elle éclata de rire.

— L'amour, la haine... comme vous y allez ! C'est tellement plus simple.

Nous demeurâmes un instant muets et je démarrai aussi silencieusement que possible afin de ne pas troubler le climat qui s'était créé entre nous. L'orientation de notre conversation me surprenait. Je devinais qu'elle n'était pas fortuite. Pour une raison que j'ignorais, Jeanne tenait à m'apprendre pourquoi la goujaterie de son mari ne l'affectait en rien.

Désirant qu'elle poursuivît sur sa lancée, je repris sa dernière phrase, comme si elle eut exigé une question.

— Qu'est-ce qui est tellement plus simple ?

— De vivre sans s'inquiéter d'aimer ou de haïr. Il suffit de considérer que tout ce qui n'est pas soi est *un autre*. Un autre qui a ses propres réflexes, ses propres tares et même ses propres qualités qui ne regardent et ne touchent que lui. En quoi cela me concerne-t-il que Michel soit mal embouché ? C'est comme si vous me disiez que je suis concernée par la difformité d'un bossu de rencontre.

— Michel n'est pas un bossu de rencontre, c'est votre mari.

— Et alors ? Rien ne ressemble davantage à un bossu de rencontre qu'un mari. Il porte comme une bosse les caractéristiques que lui ont léguées des parents disparus. Il n'y a qu'en un enfant que je me serais reconnue, et encore partiellement, c'est pourquoi je n'ai jamais souhaité en avoir.

— A vous entendre, on croirait qu'en dehors de vous, le reste du monde ne compte que des objets.

— C'est un peu cela pour moi. Nous vivons entourés d'objets. Les uns sont animés, encombrants, quelquefois injurieux. Les autres sont apparemment immobiles. Aucun n'est responsable de ce qu'il est.

— Vous n'avez donc jamais aimé ?

— Si je vous ai dit tout à l'heure que je n'aimais pas Michel, c'est parce que vous allez tout de suite aux extrêmes. Mais en réalité, je l'aime bien. Comme beaucoup d'hommes, malgré les apparences, il est parfaitement inoffensif, pour autant qu'on ne le prenne pas au sérieux.

— Vous êtes mariés depuis longtemps ?

— Assez longtemps, oui. Je me suis mariée jeune. Je n'étais pas heureuse chez moi. Mes parents ne s'entendaient guère. Ce sont eux qui m'ont appris que ce qui est excessif est toujours plus ou moins frelaté. Longtemps je me suis demandé ce qui les divisait, puis j'ai compris que chacun d'eux s'efforçait, par amour, de vivre la vie de l'autre en plus de sa propre vie. Ils s'envahissaient mutuellement à longueur de jour et de nuit. Leur exemple m'a servi de leçon. Une leçon que je n'ai jamais oubliée.

— Vous vous êtes mariée quand même.

— Oui. Mais j'ai attendu de rencontrer un Michel Marlier.

— Vous l'avez cru exceptionnel ?

Une voiture venant en sens inverse éclaira un instant brutalement l'intérieur de la voiture et me permit de surprendre le sourire de Jeanne.

— Ah, vos superlatifs ! L'amour, la haine, et maintenant l'exceptionnel ! Michel exceptionnel ? Vous devez bien vous être rendu compte, depuis le temps que vous travaillez avec lui, que c'est un être très ordinaire.

— Mais alors ?

— Alors, quoi ? Pourquoi l'ai-je épousé ? Parce que j'ai su, dès le premier instant, qu'il ne représentait pour moi aucun danger d'*envahissement*. Michel ne vit que pour lui, ne s'intéresse qu'à ce qui le touche en propre. D'aucune manière il ne risquait de m'entamer.

— On ne vit pas sans participer, aussi peu que ce soit, à la vie des autres.

— Allons donc ! C'est comme si vous prétendiez qu'un mur ne tient debout que grâce à ses brèches.

Brusquement je me souvins de Marlier, de ses insultes, de la manière dont il avait crié : « monstrueuse femelle ! ». Avec quelle légèreté j'étais intervenu ! A présent tout s'éclairait pour moi d'un jour nouveau. Sa femme était une espèce de monstre. Elle me faisait penser, malgré l'incongruité de la comparaison, à une bille de billard, lisse, que rien n'entame, qui ne fatigue que les bandes qui se la renvoient, et je fus heureux qu'il fit trop obscur dans la voiture pour que Jeanne pût lire sur mon visage la brusque horreur qu'elle m'inspirait. Je pensai à mon associé, à ce que j'avais cru connaître de sa vie. Comme il est facile de se tromper sur le compte de ceux qui nous entourent. Mais pourquoi aussi chacun prête-t-il si volontiers le flanc aux méprises ?

Jeanne devina-t-elle le cours de mes pensées ?

— Je crains de vous avoir choqué, me dit-elle. Vous n'admettez pas qu'on puisse se suffire à soi-même, ne rien donner aux autres, ne rien attendre d'eux.

— Vivre en circuit fermé est une forme de suicide.

— Voyons, Guillaume ! Vous savez mieux que personne que c'est en se voulant perméable qu'on arrive à ne plus supporter la vie. Si Marie...

— Ne parlons pas de Marie, voulez-vous ?

Nous roulâmes en silence jusqu'à ce que Jeanne me tirât par la manche.

— Ma rue est à sens unique. Ce serait un détour inutile. Déposez-moi ici, je n'ai que quelques pas à faire.

Sans attendre ma réponse, elle se redressa sur son siège, ouvrit la portière.

— Au revoir, à bientôt, merci encore.

Je lui souris. Mais tandis qu'elle s'éloignait dans un martèlement de talons, j'eus brusquement envie d'appuyer sur l'accélérateur et de la charger.

Le lendemain du vernissage, je reçus une lettre de Célia. Rien ne pouvait me surprendre davantage. Je m'attendais à ce qu'elle me téléphonât. Je m'étais même promis de la battre de vitesse, sachant par expérience qu'il vaut mieux aller au-devant des reproches que d'attendre d'en être accablé. Je méritais un blâme. Je ne m'étais guère occupé d'elle au cours de la soirée et je n'avais pas été la rejoindre à la Brasserie. Après avoir reconduit la femme de Marlier, rendu indulgent à l'égard de Célia, à cause des confidences qui venaient de m'être faites, j'en avais eu un moment l'intention. Mais finalement j'avais manqué de courage. J'étais rentré chez moi, regrettant de n'avoir aucun vieux copain avec qui évoquer joyeusement de ces anciennes calamités vécues en commun, service militaire, camp de prisonniers, auquel le recul du temps prête une fraternité d'imagerie. Hélas, comme le disait Marie, je ne savais pas entretenir des amitiés. Même enfant, je ne l'avais pas su. Il m'arrivait quelquefois d'en souffrir, quelquefois, rarement.

Cette fois encore mon regret de n'avoir personne à qui parler avait été fugace. « A quoi as-tu passé ta soirée ? » m'écrivait Célia. Honnêtement, je n'en savais rien. J'avais traîné dans le living, j'avais feuilleté une revue, j'étais allé me coucher.

Que j'eusse préféré cette vacuité à sa présence était pour Célia incompréhensible. C'est du moins ce qu'elle m'écrivait. Mais pourquoi m'écrire ? Jusqu'ici je me plaisais à penser qu'elle ne croyait pas au pouvoir magique des lettres. Je me trompais. Etant femme, Célia ne peut s'empêcher de vouloir donner un corps, une épaisseur à l'impondérable qui nous sépare depuis la mort de Marie. Mon premier mouvement fut de jeter la lettre au panier sans la lire, tant j'étais convaincu qu'elle ne m'apprendrait rien. L'écriture de Célia m'a, de surcroît, toujours exaspéré, faite de hauts jambages couchés vers la gauche. Que n'a-t-elle adopté une de ces écritures qui, à défaut d'être personnelles, se déchiffrent aisément.

— J'ai toujours eu cette manière d'écrire et jamais personne, sauf toi, ne m'en a fait le reproche.

Jamais... personne... mots pilotes du langage féminin : *« Jamais tu ne m'as vraiment aimée... Toujours Marie l'a emporté sur moi... Souviens-toi du jour où... »*

La maladroite ! Ne savait-elle pas combien il est dangereux de faire état d'un souvenir commun ? L'évoquer, c'est dans la plupart des cas faire apparaître que sa douceur relève d'une erreur d'interprétation, d'un compromis.

Je n'ai pas voulu savoir à quoi Célia se référait. J'ai sauté le paragraphe pour en arriver aux reproches proprement dits. Ceux-ci se rapportaient tout d'abord au fait que je n'avais pas rejoint les autres à la Brasserie : *« Je t'ai attendu aussi longtemps que je l'ai pu sans me couvrir de ridicule. J'étais assise à la table que nous occupions lors du précédent vernissage. Je me rappelle encore la façon dont tu me caressais les jambes sous la table. A un moment même... »*

J'eus peine à croire que je me sois jamais conduit d'une façon aussi imbécile. Lui caresser les jambes sous la table ? Non. Et cependant... tant de choses dans sa lettre m'ont surpris. Des choses oubliées, des choses qui ont fait basculer sous mes yeux de véritables décors.

Ses reproches, ses menaces ne m'apprenaient rien, pas plus que ne me troublait un ultimatum plutôt naïf : « *Tu dois comprendre que je ne puis passer ma vie à attendre ton bon plaisir...* » Mais en repliant les feuilles — il y en avait huit noircies de haut en bas — je vis qu'en dernière minute Célia avait griffonné quelques lignes au travers de la dernière page, comme sous la poussée d'une brusque colère, d'un rappel particulièrement saignant : « *Et quand tu m'as quittée, au beau milieu d'une séance de cinéma, pour retourner chez toi ! Tu t'inquiétais de Marie, elle t'avait paru défaite. De quoi s'inquiéter, vraiment ! Comme si tu ne savais pas, comme tout le monde d'ailleurs, que le torchon brûlait entre elle et son dernier gigolo !* »

Ce n'est pas le ton qui me surprit — sous l'empire d'une émotion, Célia est facilement vulgaire — mais ce que ce propos révélait d'envie. Une envie comme seule une femme prisonnière de son conformisme peut en éprouver à l'égard d'une autre qui n'obéit qu'à sa propre morale.

« *Comme si tu ne savais pas...* » Il est évident que je savais. Comment aurait-il pu en être autrement ? On ne vit pas impunément quinze ans avec une femme sans apprendre à la deviner, à interpréter ses expressions.

Je me souvenais tout à coup de cette séance à laquelle Célia faisait allusion, du film que je regardais sans le voir, cependant que Célia me chuchotait avec lyrisme : « *Cet auteur a une présence folle !... que c'est donc bien structuré !... c'est d'une audace hautement compensatrice...* » Tandis que le cabot s'agitait dans un décor de salle de bains et se tirait la langue dans la glace, ce qui était paraît-il hautement significatif, c'est le visage de Marie que je voyais, son mince

visage sérieux, à la fois dur et étonnamment émouvant. Finalement je n'y avais plus tenu et, après un mot d'excuse à Célia, j'avais quitté la salle.

Je m'étais précipité chez moi, sans même songer à m'assurer que Marie fût rentrée. L'idée qu'elle pût être absente ne m'effleurait même pas. Je savais que Marie souffrait, et qu'elle souffrait à la manière des bêtes qui se terrent et acceptent la douleur comme une sorte de greffe fatale. Que m'importait que Marie souffrît à cause d'un autre ! La souffrance ressemble à celui qui l'éprouve et non à celui qui la provoque.

Ma femme m'accueillit avec naturel. Nous échangeâmes quelques mots et, sans même me demander si je restais à dîner, Marie se mit en devoir de préparer le repas. Je me rappelle encore que nous mangeâmes une espèce de pain de viande excessivement relevé, accompagné de purée. En me passant le plat, Marie me sourit, un sourire qui reflétait un monde de perplexités, et je détournai les yeux afin qu'elle ne pût y lire de la pitié. Une fois le café bu, je proposai :

— Veux-tu que nous sortions ? Je n'ai pas rentré la voiture.

— Il est bien tard, et je suis en négligé.

— Passe un manteau, nous irons jusqu'au bois, nous ferons une balade. Nous ne nous arrêterons pas en route.

Je la vis hésiter, jeter un regard d'envie au divan et à son coin d'ombre. Mais, sans en tenir compte, je lui apportai son manteau et le lui passai comme à une convalescente.

— Tu es bien ?

— Très bien.

Sitôt installée dans la voiture, Marie renversa la tête et appuya sa nuque aux coussins. Ses cheveux décoiffés lui encadraient le visage d'une manière inhabituelle et sa bouche, privée du fard qui généralement en corrigeait le dessin, paraissait enfantine.

— Guillaume...

Légèrement détournée, je vis que Marie me regardait. Je crois encore sentir sur moi la brûlure de ce regard qui contenait à la fois un appel et un refus. Je lui répondis d'un sourire et nous restâmes ainsi, un long moment, à nous parler sans rien nous dire, tandis que le vent qui s'engouffrait dans la voiture par les vitres abaissées chassait vers nous les faibles parfums de la nuit.

Finalement Marie s'assoupit et je la sentis qui, inconsciemment, basculait vers moi.

Comment pourrais-je jamais expliquer à Célia pourquoi ce contact me bouleversa ? Pourquoi il me fit comprendre qu'on peut tout à la fois se sentir complètement détaché d'un être et néanmoins lui demeurer indissolublement lié ?

— Tu aimes encore Marie, me dirait-elle. Tu n'as jamais cessé de l'aimer. A tes yeux notre liaison compte pour rien.

A cause de sa lettre maladroite, truffée de mots intempestifs, je me posai la question.

C'est à peine si je me souvenais quand et comment j'avais rencontré Célia. Chez des amis communs ? Etait-ce bien des amis ? Ce dont je me rappelais, c'est qu'ils m'avaient laissé le soin de la reconduire et que, durant tout le trajet de retour, elle me parla de sa famille, de son frère Hervé, distingué neurologue, et de sa sœur Alberte, une autre merveille mariée à un diplomate argentin.

Si je ne m'étais pas querellé le lendemain avec Marie à propos d'un tiers, me serais-je souvenu de Célia ? Aurais-je souhaité la revoir ? Je l'avais jugée un peu pointue, un peu snob. Sous le coup de la colère, je lui téléphonai en pensant : « Avec elle, au moins, la vie doit être simple ! »

Imbécile ! J'aurais dû savoir que ce qui est commode cache toujours un piège, et qu'il n'est point de piège qui ne se referme un jour.

Je repris la lettre de Célia que j'avais repliée et je la mis en pièces, afin de n'être pas tenté de la relire ou d'y répondre.

*
**

II

Ce matin-là je m'éveillai particulièrement dispos. Pour la première fois depuis la mort de Marie j'avais dormi sans avoir l'impression de demeurer semi-conscient et comme flottant entre deux eaux. J'avais dormi sans rêve et sans le secours d'aucune drogue. Était-ce la fin du cauchemar, le retour à une vie normale, équilibrée ? Je pus le croire, et après un rapide petit déjeuner je gagnai le bureau en sifflotant.

Marlier m'y avait précédé. Je lui trouvai mauvaise mine.

— Cela ne va pas ?

— Pourquoi me demandez-vous cela ?

— Je vous trouve...

Je lui voyais un étrange visage, asymétrique, marqué de taches d'ombre. Il y avait aussi, me sembla-t-il, des taches sur les murs, sur les portes et même sur les rideaux. Je fis quelques pas pour m'en assurer et...

Quand je rouvris les yeux, Marlier était penché au-dessus de moi. En étendant la main je touchai la moquette du tapis.

— Que m'est-il arrivé ?

— Vous êtes tombé. Une syncope.

— C'est étrange, je me sentais tellement bien ce matin. J'avais passé une nuit excellente, sans rêve ni hallucination.

— Ah, oui ? Laissez-moi vous dire que, pour un homme qui se sentait en pleine forme, vous aviez une tête à faire peur.

Marlier haussa les épaules avec une gentillesse que je ne lui connaissais pas.

— Je me demande d'ailleurs comment vous avez pu tenir le coup aussi longtemps. Tous les jours je m'attendais à ce que vous vous effondriez. Perdre une femme comme Marie !

Je faillis répondre : « Vous ne la connaissiez pas ! » Mais c'eût été dire une sottise. Marlier connaissait Marie pour l'avoir sans doute maintes fois opposée à sa propre femme. Je fus tenté un moment de lui demander s'il devinait pourquoi Marie s'était tuée et si, à son avis, j'y étais pour quelque chose. Mais déjà le visage de Marlier s'était refermé. Je n'avais plus devant moi que mon habituel associé, correct, distant, imbu de lui-même. Il m'aida à me relever, pansa adroitement la légère coupure que je m'étais faite au poignet en tombant.

Je me sentais faible, étourdi comme après un long jeûne.

— Je devrais peut-être voir un médecin ?

— Vous devriez surtout changer d'air. Allez-vous-en, partez, n'importe où, mais partez. La saison tire à sa fin. Je puis fort bien me passer de vous.

— Et vos vacances personnelles ?

— De toute façon je n'en aurais probablement pas pris. Ma femme veut aller chez des amis. Moi...

Je n'osai insister. Il n'est pas vrai que la souffrance rapproche les êtres. Elle les sépare au contraire. Chacun souffre à sa façon, pour son propre compte, et n'entend pas qu'autrui ait accès à son champ de douleurs.

— Je vais vous reconduire, a décidé Marlier.

Je crus qu'il allait ajouter : « Je redoute que vous ayez un nouveau malaise », mais il s'est contenté d'aller décrocher mon manteau de la patère et de me le passer sans mot dire.

C'est finalement à Pierre que je dus de trouver un endroit où me réfugier, Pierre à qui je téléphonai en me rappelant

qu'il m'avait parlé un jour d'un *bled impossible*, une espèce de château que des pieds-noirs avaient acheté à leur retour d'Algérie pour y faire de l'élevage, mais qu'ils avaient rapidement abandonné, ne pouvant s'habituer au climat.

La propriété, pour autant que je me souviene, était à présent gérée par un ménage de concierges qui en assurait la location. Cinq chambres, dont une était habitée par la postière, une autre par un instituteur retraité. Pas un bruit, pas une âme.

— A devenir fou ! disait Pierre.

C'était exactement ce qu'il me fallait. J'étais las d'entendre vanter par les uns les bienfaits d'une croisière, par les autres le charme de vacances champêtres. Vacances, mot magique ! Si autrefois il était surtout employé par les mères de famille, soucieuses de les faire coïncider avec les congés scolaires, aujourd'hui il a plutôt une signification de label. On ne voyage plus pour céder à sa fantaisie, mais par obligation sociale, par devoir, par respect humain. Comment oser rester chez soi quand son entourage *fait*, durant les semaines de congé qui lui sont imparties, toute l'Italie, la Sicile, la Corse, grottes, volcans et musées compris ? On roule, on navigue, on vole... on marche le moins possible. Le fin du fin est de jouer, coûteusement d'ailleurs, à l'homme des bois, de loger sous la tente, une tente imperméabilisée, vitrifiée, caoutchoutée, matelassée, vernissée, pourvue d'appareils ménagers, d'une T.V., d'une radio, d'un w.c. aseptique, d'un *barbecue* grâce auquel, par les jours de grand vent, on peut manger des brochettes assaisonnées de poussière de charbon et éventuellement mettre le feu à la pinède la plus proche.

Je ne désirais aucunement prendre des *vacances*, mais seulement quitter mon milieu habituel. Où aller ? La moindre guinguette s'enorgueillit à présent de posséder la T.V., la radio, un parking et de s'appeler *hostellerie*.

— Si tu veux, tu peux retourner loger dans le petit flat, m'avait dit Pierre.

— Alors, Gilberte ?

— Ne m'en parle pas, une catastrophe. D'ailleurs tu as pu en juger. C'est bizarre comme dans un camp de vacances les filles font illusion. Cela doit tenir à ce qu'elles sont la plupart du temps presque à poils. Nue, une femme n'appartient à aucun milieu. Tu la caresses comme une bête que tu aurais trouvée dans le sable.

— Alors Gilberte est retournée chez elle ?

— Cela n'a pas traîné. Le temps d'une pénible mise au point, et elle rembarquait.

— Comme tout cela est facile ! Je t'envie.

— Facile ? On voit bien que tu n'as jamais dû persuader une femme qui ne veut pas l'admettre, que vos caractères ne sont pas faits pour s'entendre ! Enfin, l'histoire est terminée. Alors, si tu veux retourner vivre dans le petit flat...

Je ne le voulais pas. Bien que Pierre m'eût prédit que j'y *crèverais d'ennui*, j'écrivis aux concierges de *La Chênaie* pour leur annoncer ma venue.

J'arrivai là-bas fort tard dans la soirée, ayant oublié que Pierre m'avait formellement recommandé d'être sur place avant la nuit.

— A huit heures on ferme la grille. Tu en serais réduit à passer par une des brèches de la haie, comme font les gens du village en pareil cas.

La chose n'était pas pour me déplaire. Tout de même, lorsqu'au débouché d'un chemin de terre les phares de ma voiture éclairèrent une grille dont les deux battants déglingués étaient fermés par une chaîne, je me demandai si j'avais été bien inspiré en choisissant *La Chênaie* comme lieu de

repos. Tout d'abord la propriété devant laquelle je me trouvais était-elle bien La Chênaie ? L'ancien mur de soutènement portait, grossièrement peint, un autre mot : *L'oued*. Mais lorsque j'eus enflammé un tison et me fus rapproché, je vis que sous le badigeon relativement récent, mais déjà écaillé, figurait le nom véritable du vieux château : *La Chênaie*. Encore une saison de pluie et de soleil, et plus rien ne rappellerait l'éphémère passage des pieds-noirs dans la région.

Ni cloche ni carillon, aucun moyen de s'annoncer. Chargé d'un léger bagage à main, je me mis en quête d'une trouée dans la haie vive. Il y en avait plusieurs et si régulièrement empruntées que le sol était comme damé entre certains bosquets. Un chien se prit à aboyer, un autre lui répondit dans le lointain. Puis le silence retomba, coupé seulement par le bruissement des feuilles saisies par des sautes de vent.

Pénétrer dans la propriété ne présentait aucune difficulté, s'y orienter était plus difficile. La première allée que je suivis se terminait en cul-de-sac. Je revins sur mes pas, contournai une borne fontaine hors d'usage et brusquement, au moment où je m'y attendais le moins, la maison surgit devant moi, blanche, massive, carrée, n'ayant pour tout ornement qu'une admirable porte cloutée dont le heurtoir en bronze figurait une main d'homme portant gantelet. Je le fis retomber plusieurs fois sans autre résultat que de faire s'envoler un étourneau de la feuillure. Finalement de guerre lasse j'entrepris de faire le tour de la maison.

Elle méritait bien son nom, La Chênaie. De toutes parts les chênes l'entouraient, leurs branches pointées vers la façade à la toucher. « Il doit faire abominablement humide dans cette baraque ! pensai-je. Les chambres doivent être obscures ». Mais, comme pour me démentir, brusquement le décor s'éclaira, tiré de l'ombre par le rayonnement soudain de deux grosses boules opalisées, haut perchées dans leur berceau de fer rouillé. Simultanément une porte s'ouvrit et un pinceau de clarté balaya l'intérieur d'un couloir carrelé. Une femme parut sur le seuil de ce qui me sembla être les communs.

— Ah, vous voilà ! me dit-elle en s'emparant d'autorité de la mallette que je tenais à la main. Nous pensions que vous vous étiez perdu. Nous étions même un peu inquiets, car il y a un petit lac dans le fond du parc. Vous n'auriez pas été le premier à y tomber, oh, sans grand mal : il est la plupart du temps à sec. Mais vous en seriez sorti joliment crotté. Enfin, puisqu'il n'en est rien... Entrez, Monsieur, nous vous attendions.

J'appréciai qu'elle m'eût attendu, mais sans juger bon de laisser la grille ouverte ni de répondre aux coups que j'avais frappés à la grand-porte.

Je devais apprendre plus tard que la porte cloutée ne l'était pas seulement en apparence. Elle était condamnée. On entrait dans la maison par l'arrière, par un vaste couloir dallé sur lequel s'ouvraient différentes portes et que terminait un escalier de bois à double révolution. Celui-ci conduisait à l'étage, en seul étage, casqué par un immense grenier dans lequel on ne pénétrait qu'à l'aide d'une trappe.

Il va sans dire que le premier soir je ne devinai rien de tout cela. La vieille concierge me conduisit directement à ma chambre, me souhaita bonne nuit et s'éclipça.

Je me déshabillai, me couchai, mais j'eus peine à m'endormir. Le silence environnant me troublait comme une présence. De surcroît, j'avais faim. Parti très tôt de chez moi, je n'avais guère déjeuné, et seulement pris une rapide collation en cours de route, me réservant de faire un repas substantiel une fois installé à La Chênaie. Mais, ayant flâné en chemin, j'y étais arrivé tard, et la concierge s'était montrée si visiblement convaincue qu'il n'était plus temps que d'aller au lit que je n'avais pas osé lui demander à dîner.

Malgré moi je m'interrogeais au sujet des concierges. Pierre ne m'avait donné aucune indication à leur sujet. Bah ! j'en saurais davantage le lendemain. Je m'endormis finalement à l'aube, ce qui me valut un réveil tardif.

Tout d'abord je regardai autour de moi avec étonnement. La veille, éclairée seulement par une lampe juponnée de rose pendue au bout d'un fil, la chambre m'avait semblé petite. Elle était grande au contraire, et me parut curieusement nue avec ses murs chaulés, son sol dallé de rouge. Un lavabo dont le marbre était nappé d'un chemin de table brodé au point de croix, supportait une aiguière et une savonnette. Le confort s'arrêtait là. Mais au-dessus d'une belle commode paysanne, un miroir encadré de glui reflétait d'admirables objets de poésie : une boîte à ouvrage incrustée de coquillages, un petit vase en opaline fleuri de trois roses en papier. J'avais été bien inspiré de n'emporter que peu de vêtements. La penderie était rudimentaire. Mes yeux revinrent au lit. Avec ses montants en acajou poli, son édredon de plumes, ses couvertures bourruées, il était douillet. Pour y avoir dormi, pour m'y être plutôt niché qu'étendu, je comprenais pourquoi certaines vieilles gens s'entêtent à conserver leurs lourds matelas de laine et interdisent aux tapissiers, régulièrement chargés de les carder, de les façonner. Un matelas piqué n'épouse plus les formes du sommeil.

Lorsque j'ouvris la porte-fenêtre donnant sur le parc, un couple de passereaux s'envola avec un cri pointu.

La matinée s'annonçait splendide. Le soleil déjà haut brillait à travers les arbres et projetait une ombre dentelée sur le sol. Je décidai de remettre à plus tard le soin de faire ma toilette. Aussi bien, la chambre ne m'offrait-elle aucune possibilité de brancher mon rasoir électrique. Je descendis à la découverte.

La première porte que je poussai m'ouvrit une petite pièce où quatre tables étaient dressées. Visiblement deux d'entre elles venaient d'être desservies. Elles me rappelèrent que La Chênaie comptait deux pensionnaires à demeure : le vieil instituteur retraité et la postière. Sans doute étaient-ils déjà partis à leurs affaires. Vu l'heure tardive, étais-je encore en droit de réclamer mon petit déjeuner ? Ce fut presque timidement que je frappai à la porte de la cuisine.

— Ah, vous venez demander votre café, me dit la concierge en riant. Je vous le sers tout de suite.

Elle me jeta un regard incisif, parut hésiter un moment, puis reprit :

— Vous le prendrez bien dans la cuisine ?

Rien ne pouvait m'être plus agréable. Je le lui dis et je sus que je l'avais conquise. Valérie était fière de son antre ! Car elle s'appelait Valérie, elle me l'apprit tout en me servant.

— Lui, c'est Bosco, me dit-elle en me désignant un vieil homme assis près de la cheminée. En réalité il s'appelle Jean, mais on dit Bosco pour le distinguer de son jeune frère, qui se nomme également Jean.

— Comment se fait-il qu'on leur ait donné le même nom ?

— Les deux parrains s'appelaient Jean.

— On pouvait demander à l'un d'eux de choisir un autre prénom ?

— C'était délicat. On leur devait autant de révérence à l'un qu'à l'autre, Monsieur Guillaume.

Je sus ainsi que pour Valérie j'étais désormais Monsieur Guillaume, comme la postière était Mademoiselle Herminie, et l'instituteur Monsieur Edmond. Le nom de famille n'avait pour elle aucune importance, à moins qu'il ne désignât une tribu, un clan.

— Ce sont les Antonin qui ont tout à dire au village, me confia-t-elle. Quand je suis entrée au service des anciens d'Algérie qui venaient d'acheter La Chênaie pour y faire de l'élevage, c'est la première chose que je leur ai dite : entendez-vous avec les Antonin, ils ont l'oreille du pays. Vous n'êtes pas dans le désert, ici. Il faut compter avec les gens. Mais ils me répondaient : « Les gens d'ici ne sont pas de leur temps ». Que voulez-vous, ils étaient jeunes, ils voyaient grand. Ils voulaient tout changer. Ils parlaient même d'abattre une partie des chênes en prétendant qu'ils étaient si vieux

qu'ils risquaient, au premier orage, de s'abattre sur la maison. Il y en a eu des orages depuis leur départ, et les arbres sont toujours debout, tandis qu'eux...

— Pourquoi ont-ils quitté le pays ?

— Parce qu'il n'était pas le leur, tout simplement.

Pour Valérie la chose allait de soi. Pour moi ? Je m'interrogeai. Avais-je un pays auquel je tenais au point de ne pas supporter d'en être exilé ? Un pays ou une patrie ? Citoyen du monde... plus de frontières... tout cela, je le voulais bien, je croyais le vouloir. Mais en même temps que je rêvais de fraternisation universelle, j'acceptais que mon petit universel personnel, celui sans lequel je ne pouvais vivre, se bornât à n'être qu'une ville, mieux, un quartier, une maison. C'est en définitive seulement au travers des choses comme ma table-bureau Louis XIII que j'étais attaché à mon pays. Est-ce par auto-défense qu'au fur et à mesure que l'homme se disperse il file son propre cocon plus serré ? Il veut bien être fourmi dans la fourmilière, mais une fourmi qui s'appartient avant d'appartenir à la collectivité. Valérie vivait encore à *l'heure humaine* et son univers, apparemment plus étroit que le mien, était en réalité infiniment plus étendu.

— Vous regardez la cheminée, me dit-elle voyant que je m'approchais de l'âtre. En raison de l'humidité, on y fait du feu toute l'année. Mais en été, comme à présent, on y brûle seulement des brindilles.

Et comme je m'étonnais de la hauteur des landiers :

— C'est qu'en hiver on allume de fameuses flambées ! Il faut dire que ce n'est pas le bois qui manque ici.

— Et dans les chambres ?

— Mademoiselle Herminie a acheté dernièrement un radiateur roulant au mazout. Je vous demande un peu ! Et ce que cela pue !

— Elle craint peut-être le froid.

— Elle craint surtout de ne pas paraître moderne. Elle a beau n'être que postière, elle vise haut. Elle veut être secrétaire communale.

— Elle a des chances ?

— Pensez-vous, une femme !

— Il y a bien des femmes ministres.

Valérie pinça les lèvres et je compris qu'il était sage de ne pas insister.

Je me serais volontiers attardé dans la cuisine. Elle était accueillante avec son immense feu ouvert, les poutres de son plafond, ses armoires profondes, ses murs chaulés. Bosco, silencieux et barbu, semblait faire partie du mobilier dans sa veste couleur de muraille. Cependant lorsqu'il se leva parce que, dans la cour, le chien brusquement aboyait, il le fit allégrement avec cette souplesse que le paysan conserve même rhumatisant.

Valérie allait et venait et se mit en devoir d'éplucher des légumes tandis que j'achevais de déjeuner. Je ne pouvais m'éterniser. Je souhaitais d'ailleurs me rendre au village, non seulement par curiosité mais parce que j'espérais pouvoir y acheter un rasoir mécanique.

— Est-ce loin ?

— Cinq minutes en voiture.

— Et à pied ?

— Un bon quart d'heure. Vous y trouverez de tout.

— Des magasins ?

— Il y a même une espèce de Prisunic. Mais si vous voulez quelque chose de qualité, ce n'est pas là qu'il faut aller. Ce qui se mange sort des frigos, et pour le reste... camelote et compagnie.

— Où faut-il que j'aille ?

— Place de l'église, chez Charlotte. Elle vend de tout, et du bon.

Un peu plus tard je partais à la découverte. Le village est à un quart d'heure d'ici, avait dit Valérie. Comme je n'ai pas la foulée paysanne, il me fallut une bonne demi-heure avant d'être en vue des premières maisons.

Garage, pompiste, station-service... j'étais sur le point de rebrousser chemin lorsque j'entrai dans le hameau proprement dit, silencieux et comme replié sur lui-même.

Une longue rue bordée de maisons basses conduisait à l'église, qui avait dû être charmante autrefois lorsque son vieux cimetière l'entourait. Aujourd'hui, cruellement ravalée, elle était presque laide et incitait si peu à la prière que je m'arrêtai, surpris, quand les cloches se mirent à sonner. Au même moment un petit corbillard dont la peinture noire avait tourné au roux déboucha sur la place, traîné par un canasson qui encensait tout en marchant. Derrière lui s'étirait un maigre cortège d'hommes et de femmes vêtus de noir. Je me sentis âprement dévisagé. Qui étais-je ? De qui étais-je le neveu, le fils, le cousin, le beau-frère ? Certainement, dans leur esprit, ma présence en ces lieux ne pouvait s'expliquer que par une parenté quelconque.

— Vous ne seriez pas des fois de la famille de Baptiste ? me demanda la fameuse Charlotte que m'avait recommandée Valérie, lorsque je fus dans sa boutique. Peut-être êtes-vous du côté de sa femme ? Notez bien que je n'ai pas pris parti dans leur querelle. Ce n'est pas une chose à faire quand on est dans le commerce.

Quand je lui eus confié que j'avais pris pension à La Chênaie, elle m'applaudit.

— Chez Valérie ! Oh, vous y serez bien. Elle a de la tête, Valérie. Bosco, lui, c'est différent. En dehors de couper du bois, il ne peut plus faire grand-chose. Mais pour être serviable, il l'est.

Lorsque je me retrouvai sur la place, le son plaintif d'un harmonium parvint jusqu'à moi, et je remarquai que les couronnes en plastique qui ornaient le corbillard quand je l'avais vu passer dans la rue étaient à présent disposées de chaque côté du porche de l'église.

Encore étourdi par le bavardage de Charlotte, je les regardai distraitement, jusqu'au moment où je me rendis compte que ce n'était plus elles que je voyais. Un autre tableau s'était substitué à celui que j'avais sous les yeux : d'autres couronnes, une fosse ouverte et moi, debout à côté du monticule de terre argileuse qui bientôt le recouvrirait, jetant une fleur sur le cercueil de Marie.

Je me détournai précipitamment et m'engageai dans le premier chemin qui s'ouvrait devant moi, ignorant qu'après avoir longé le jardin de l'école il allait me ramener en vue de l'église. Fort heureusement le service funèbre avait pris fin. Quelques femmes s'égayaient à présent sur la route, d'autres rentraient chez elles à travers champs. Je regardai autour de moi, souhaitant je ne sais quelle marque de sympathie, quel témoignage. Mais je ne surpris que le regard curieux d'un gamin qui fermait à grand bruit la porte de la sacristie.

— Eh bien, comment avez-vous trouvé le village ? me demanda Valérie au retour.

Je ne pus me défendre d'un mouvement d'humeur.

— J'aurais préféré qu'on n'y enterrât personne.

— Il y avait un enterrement ?

Elle se tourna vers Bosco.

— Sais-tu qui est mort ?

— Non.

— Mademoiselle Herminie le savait certainement. Ah, c'est bien d'elle de ne rien nous dire ! Vous verrez, Monsieur Guillaume. Elle doit faire des mystères à propos de rien.

— Quand la verrai-je ?

— Ce soir à dîner. Elle ne rentre jamais déjeuner, ce serait une trop grande perte de temps. Elle emporte des tartines qu'elle mange au bureau en compagnie d'un collègue avec qui elle parle politique.

— Et Monsieur Edmond ?

— Lui aussi est rarement à La Chênaie à midi.

— Il travaille ?

— Il fait des recherches sur le parler du pays. Enfin, c'est l'excuse qu'il se donne pour être toujours par monts et par vaux.

J'aurais aimé que Valérie m'en dit davantage, qu'elle me dépeignit mieux les deux pensionnaires. Je n'étais pas désireux de les fréquenter. Néanmoins, puisque nous étions appelés à prendre certains repas en commun, autant que nos rapports puissent être cordiaux. Il m'est très pénible, même dans un restaurant, d'avoir un voisin de table qui me déplaît. Au lieu de me désintéresser de lui, je me sens au contraire attiré par tout ce qui, dans son attitude, me choque ou m'irrite. Je bâtis un véritable scénario en partant de la manière dont il rompt le pain, se sert du potage, ou se comporte avec la personne qui l'accompagne. S'il est seul et surprend mon examen, nous échangeons des regards sans aménité. Nous sommes ennemis de naissance.

— Ce que tu peux être agaçant, me disait Marie. Je te parle et tu ne m'entends même pas. Tu ne t'intéresses qu'au type assis à côté de nous.

Quand l'inconnu se levait de table et s'éloignait, j'avais une impression de délivrance comme si j'étais enfin relevé d'une mission de surveillance. Tout cela est absurde, j'en conviens, mais je n'y puis rien.

D'après les propos de Valérie, je décidai que Monsieur Edmond devait être un bonhomme tout rond, jovial et facile à vivre, et Mademoiselle Herminie une pimbêche. De qui ma table était-elle proche ? Je fus sur le point de m'en enquérir,

puis j'y renonçai, craignant que ma question n'étonnât Valérie. Mais je me promis d'arriver un peu en retard au repas, quand Monsieur Edmond et Mademoiselle Herminie seraient déjà assis à leur place, ce qui me permettrait de choisir à qui je ferais face et à qui je tournerais le dos. Sans doute me rapprocherais-je de Monsieur Edmond. Je n'ai aucun goût pour les suffragettes. Une surprise m'attendait. J'avais cru que la postière serait maigre et sèche. Elle était ronde et rose, avec une toute petite bouche et un cou grassouillet. C'est Monsieur Edmond qui ressemblait à un sarment, les lèvres amères entre deux rides profondes qui les encadraient comme des parenthèses.

Tous deux levèrent les yeux quand je parus, mais s'en tinrent à une légère inclinaison de tête. Il fallut que nous en vînmes au dessert pour que Mademoiselle Herminie se tournât vers moi.

— Vous vous plaisez à La Chênaie ?

— Je n'y suis arrivé qu'hier.

— C'est un endroit reposant, bien qu'il ait des prétentions de château. Autrefois cette pièce où nous prenons les repas était une espèce d'office. La véritable salle à manger est au bout du couloir. Mais pourquoi imposer au personnel un surcroît de fatigue ? J'ai été la première à proposer à la concierge...

L'entrée de Valérie portant des petits pots de crème renversée lui fit corriger précipitamment.

— ... J'ai dit à Valérie qu'il était inutile...

— Qu'est-ce que vous m'avez dit qui était inutile ?

— De vous infliger une fatigue supplémentaire en vous faisant servir les repas dans la véritable salle à manger.

— Ce n'est pas une question de fatigue mais de commodité. Si je dois porter les plats jusqu'au fond du couloir, ils risquent de refroidir et, vous la toute première, vous désirez

manger chaud. Pour le reste, question de fatigue, je ne suis pas encore prête à demander mon admission dans un de vos homes pour vieillards impotents.

— Raté, hein, votre petit couplet social ! ricana Monsieur Edmond, lorsque Valérie eut quitté la pièce. Ça vous épate qu'il y ait encore des gens qui aiment à travailler !

— Que savez-vous du travail ?

— J'ai été instituteur pendant quarante ans.

— Enseigner l'ABC à des gosses n'a jamais tué personne.

— Vous reconnaissez néanmoins que j'ai enseigné. Mes élèves connaissaient au moins l'alphabet. Tandis qu'avec vos nouvelles méthodes ils seront incapables plus tard de trouver un mot dans un dictionnaire.

— Ces deux-là, ce qu'ils peuvent être agaçants parfois, me dit Valérie lorsque je la croisai un peu plus tard dans le couloir. Au moment des élections, ils ne sont plus à tenir. C'est tout juste s'ils ne se jettent pas les plats à la tête.

— Monsieur Edmond m'a paru le plus agressif.

— Il en donne l'impression. En réalité c'est Mademoiselle Herminie la plus vindicative. Elle prêche la liberté d'opinion pour chacun mais ne peut supporter qu'on ne soit pas de son avis.

— Au demeurant, rien de bien grave.

Valérie se mit à rire et me répondit avec une finesse qui me laissa stupéfait :

— Ça leur donne à chacun l'occasion de se croire important.

J'aurais dit : « ... de se jouer la comédie », ce qui revenait au même... et revenait à moi.

Je ne jugeai pas nécessaire d'apprendre à Valérie que Mademoiselle Herminie avait attendu que Monsieur Edmond se levât de table pour me poser une question indiscrete.

— Vous êtes marié, Monsieur ?

J'eus l'impression qu'un verre d'eau m'était jeté au visage, ce qui était absurde. Il était naturel qu'on me posât la question. Je vis en société. Vivre en société c'est être plus ou moins à la discrétion de chacun.

Bien que j'eusse retrouvé mon sang-froid, quelque chose du trouble qui m'avait saisi devait encore être visible car brusquement Valérie me dit :

— Vous montez déjà dans votre chambre ? J'y ai fait mettre une petite table et une armoire. Bosco a tout descendu du grenier. Vous ne devez pas être habitué à vous coucher si tôt. Venez donc prendre une tasse de café dans la cuisine.

Je la suivis comme si elle m'eut pris par la main.

— Asseyez-vous, me dit Valérie en poussant une chaise vers moi. Mettez-vous devant la cheminée. Non, pas à droite, à gauche. A droite, c'est la place de Bosco. Il est comme un chien, il grogne lorsqu'on déplace sa niche.

— Votre mari est absent ?

— Il est allé faire sa partie de cartes.

Dans la haute cheminée flambait un petit feu couché, à peine plus actif que celui du matin mais suffisant pour qu'on ne sentît pas l'humidité du soir et que la cuisine fût accueillante. Valérie s'assit sur un tabouret bas et se mit en mesure de moudre du café.

Depuis quand n'avais-je plus vu une femme moudre du café de cette façon ? Depuis mon enfance. Je crus reculer dans le temps, glisser sur des rails invisibles. La voix de Valérie me fit sursauter.

— Avouez qu'un feu ouvert, c'est autrement agréable qu'un radiateur. Mais attendez que Marie revienne et qu'elle s'aperçoive que vous occupez sa place favorite.

Je crus tomber à la renverse. Toute à moudre son café, Valérie ne s'aperçut de rien et continua.

— Elle adore voir le bois flamber. Si je l'écoutais, je ferais un feu d'enfer même en été. Elle peut rester des heures à regarder danser les flammes, Marie.

— C'est... c'est quelqu'un de votre famille ?

— Nullement. Je l'ai seulement vue naître. J'étais une amie de sa mère, et en ce temps-là les femmes accouchaient chez elles. C'était autrement commode.

— Commode ?

— Oui, pour le mari. Après deux ou trois jours, une accouchée peut s'occuper de son ménage, tandis que lorsqu'elle est dans une clinique, que devient-il ?

— Vu sous cet angle...

J'avais du mal à m'exprimer, guettant, souhaitant, redoutant à la fois le moment où Valérie prononcerait à nouveau le nom de sa jeune amie. Mais elle continua sur sa lancée.

— Sidonie a eu deux filles. L'aînée lui a donné pas mal de fil à retordre. Elle a fait plusieurs fugues, pour finalement revenir ici voilà deux ans, mariée à un Portugais. Elle tient une espèce de salon de coiffure derrière l'église. Vous avez dû voir sa boutique en passant. On dit qu'elle gagne pas mal d'argent.

— Sa jeune sœur vit avec elle ?

— Non, elle est secrétaire. Elle travaille dans une banque, en ville. Elle passe seulement toutes ses vacances ici.

Pourquoi Valérie ne répétait-elle pas le nom que j'attendais, que je souhaitais entendre avec le trouble plaisir qu'on éprouve à agacer une dent malade ?

— Elle ne viendra pas ce soir. Elle fait répéter les gosses de l'école en vue de la prochaine fête. Elle n'a pas sa pareille pour accepter les corvées. Et les gens le savent bien qui, à tout propos, font appel à Mirou.

— Mirou ?

— C'est un nom qui lui est resté du temps où elle était enfant et se le donnait à elle-même. Je trouve stupide de continuer à l'appeler ainsi alors qu'elle a pris de l'âge, pourrait être mariée, mère de famille. En tout cas, pour moi, il n'y a pas de Mirou qui tienne. Je ne lui reconnais qu'un seul nom : Marie.

Dès cet instant je ne fus plus qu'une attente. Il me tardait de connaître cette femme qui s'appelait Marie et qui, par le seul énoncé de son nom, réduisait à néant mes efforts pour oublier. Qui était-elle ? De quel droit entraînait-elle dans ma vie ? Pour y jouer quel rôle ? Après tout, peut-être n'était-elle qu'une paysanne ! Valérie n'avait-elle pas dit qu'elle aurait pu être mariée et mère de famille ? On peut l'être à vingt ans. Mirou n'avait plus vingt ans, de cela j'étais certain. Je savais aussi qu'elle était blonde, une blonde avec des yeux noirs...

Quand la semaine fut écoulée, ma curiosité prit un tour coléreux. Ces premiers jours dont j'attendais la paix ne m'avaient apporté que trouble et impatience. Valérie, qui ne soupçonnait rien de mon état d'esprit, me prenait à témoin de la façon dont on exploitait sa jeune amie.

— Huit jours qu'elle n'est pas venue me voir ! Faut-il qu'on l'ait chargée de besogne !

En quoi consistait cette *besogne* ? Faire chanter des gosses ne me paraissait pas tellement absorbant. Mirou était-elle de ces filles qui, n'ayant pas d'autorité véritable, recherchent les occasions d'en faire preuve à peu de frais ?

Valérie me détrompa, et je dus me retenir pour ne pas lui crier qu'il m'était indifférent que Mirou soit réservée ou envahissante. Ce que je voulais, c'était la voir. La voir pour me convaincre que cette Marie était une autre, ne m'était rien, ne me rappelait rien. Innocemment Valérie cherchait au contraire à me la rendre familière. Lorsque je lui eus dit que mon métier était de vendre des tableaux, elle y vit de nouveaux sujets de rapprochement.

— Marie a souvent des discussions avec Mademoiselle Herminie à propos de peinture. Notre postière prétend qu'un tableau doit pouvoir plaire à tout le monde et non pas à quelques-uns seulement. Il doit *parler au peuple*, dit-elle. Marie n'est pas de cet avis. Mais le plus beau de l'histoire, c'est qu'un jour elles sont tombées d'accord pour critiquer le calendrier que vous voyez là pendu au mur. Si je ne m'étais pas fâchée, elles l'auraient remplacé par une gravure : une femme des îles suçante une pastèque. C'est cela qui aurait bien fait dans ma cuisine !

Un instant j'imaginai le Van Gogh au-dessus du dressoir. Valérie avait eu raison de ne pas lui sacrifier son calendrier postal. Il était infiniment mieux dans la note.

Je me sentais chez moi, assis devant le feu de brindilles tandis que, de l'autre côté de la cheminée, Bosco, comme incrusté dans sa chaise, lisait le journal cantonal, non sans le laisser retomber de temps à autre sur ses genoux en marmonnant : « Ils sont fous !... Si on devait croire tout ce qu'on écrit !... » De la salle à manger où Monsieur Edmond et Mademoiselle Herminie s'attardaient devant leur camomille montaient quelquefois des éclats de voix.

— Ils se chamaillent de nouveau, soupirait Valérie. Notez bien qu'ils ont beaucoup d'amitié l'un pour l'autre. Lorsque Monsieur Edmond a eu une violente crise d'asthme, Mademoiselle Herminie est partie en pleine nuit réveiller le pharmacien.

Ah, comme je les enviais ces deux-là qui, absurdement, grâce à quelques idées générales et à une fraternisation de commande, s'étaient découvert des raisons de vivre ! Quelle patience il leur avait fallu pour se trouver un idéal qui soit en même temps leur propre justification ! Hélas, je ne leur ressemblais en rien. Je suis un impatient. Ce que je désire n'a pour moi de valeur que si je l'obtiens sur-le-champ, contrairement à Marie qui aimait les joies escomptées, les espoirs à long terme. Pour ma part, sous quelque forme

qu'elle se présente, j'ai l'attente en horreur. Que Mirou me fît attendre sa venue m'exaspérait.

— Elle est peut-être malade, hasardai-je.

— Je le saurais. Je me demande si sa sœur et son mari ne se sont pas offert un petit voyage d'agrément. Ce ne serait pas la première fois qu'ils partiraient, laissant à Marie la responsabilité de la boutique.

— Pourquoi accepte-t-elle d'être domestiquée ? Rien ne l'y oblige.

— Rien, en effet, sinon son caractère. Elle ne craint pas d'être exploitée. On dirait même qu'il lui plaît de l'être. Elle ne refuse que ce qui risque de lui apporter de la joie, du bonheur.

— Drôle de principe !

— Dites que c'est incompréhensible.

— Comment se fait-il qu'elle ne soit pas mariée ?

— Parce que, toujours au bon moment, elle s'est dérobée.

— Peut-être est-ce pour ne pas avouer qu'elle n'aimait pas le garçon ?

— Cela se peut. Cependant lorsqu'il s'est agi de René, le fils aîné de nos propriétaires, je jurerais qu'elle en était amoureuse. Il fallait voir comme elle était triste après son départ.

— Car il est parti ?

— Elle l'y a forcé. Il ne voulait pas retourner en Algérie avec les siens. Il voulait l'épouser, faire des transformations dans la propriété et l'exploiter rationnellement.

— Pourquoi a-t-elle refusé ?

— « On ne sépare pas le fils aîné de sa famille » m'a-t-elle répondu lorsque je lui ai dit qu'elle se conduisait comme une sottie. Pendant longtemps René nous a écrit. Marie n'avait qu'un mot à dire pour qu'il revienne. Elle pleurait en lisant ses lettres, mais elle n'y a jamais répondu.

— Ça n'a pas de sens.

— Ça doit en avoir un pour elle. Je me demande quelquefois si d'avoir vu sa mère désespérée au point d'en perdre l'esprit quand la Lili est filée avec un représentant de commerce ne l'a pas marquée.

— Mais sa sœur est rangée à présent.

— Si on veut. Elle vit avec un Portugais.

— Son mari ?

— Il n'a guère l'allure d'un mari, je puis vous l'affirmer. Eh bien, là encore Marie...

Brusquement Valérie se tut, et je compris qu'il convenait d'oublier les réserves qu'elle venait de faire. Il ne me restait qu'à attendre, qu'à ronger mon frein.

Les paroles que j'avais prononcées quelques semaines plus tôt, alors que je logeais dans le petit flat de mon ami Pierre, me revinrent aux lèvres : « Que fait-on lorsqu'on se sent incapable de rien faire ? » La réponse semblait toute simple : rien. Mais ce rien était lourd de signification car, à moins de se tuer, personne ne peut se gommer de la vie.

J'avais recommandé à Marlier de ne m'écrire que ce dont il était indispensable que je sois averti et de ne donner mon adresse à personne. Cette dernière recommandation, je l'avais faite également à ma mère, sans trop espérer qu'elle en tiendrait compte. Les désirs d'autrui n'ont pour elle qu'une valeur très relative. Combien de fois l'ai-je entendue dire à propos de confidences qui lui avaient été faites : « Elle m'a bien recommandé de n'en rien dire, mais j'ai jugé que c'était lui rendre service que d'en parler à l'intéressé ».

Fort heureusement, mère ne connaît que mes amis d'autrefois, des amis de jeunesse que j'ai à peu près totalement perdus de vue. Le suicide de Marie et la publicité dont, à cette occasion, je fis les frais me rappelèrent à leur souvenir. J'en eus des témoignages, mais leurs marques de sympathie avaient ce ton poli et détaché qui ne trompe pas.

On ne ressuscite pas le passé. On le regrette, ou on le renie.

Cependant il m'apparut tout à coup que, depuis que je cherchais à faire le vide en moi, à rompre avec tout ce qui avait été précédemment, des faits insignifiants de ma jeunesse et même de mon enfance me revenaient à l'esprit. C'était comme si, pour m'aider à faire peau neuve, j'en appelais à ce que j'avais été jadis.

On dit qu'en vieillissant l'homme se désintéresse du présent. Il redescend à petits pas précautionneux la côte qu'il a gravie au long des jours écoulés pour retrouver, de station en station, des paysages anciens, les seuls qu'il reconnaisse. Dieu merci, je n'en étais pas encore là. Les choses banales qui sans cesse me revenaient à l'esprit ne signifiaient nullement que le présent m'était devenu indifférent, mais seulement qu'il m'était trop lourd et que, temporairement, je cherchais à lui échapper. Mes rêves eux-mêmes ne concernaient que mon passé. On eût dit qu'ils étaient chargés de me le rendre plus intelligible. Pour m'être revu assis par terre, jouant avec le train électrique de mon cousin, je devinais à présent les causes de sa froideur à mon égard. Malgré les années, il se souvenait que j'avais jadis détraqué la locomotive de son convoi en prétendant lui faire sauter des obstacles.

Je savais... Mais à quoi cela m'avancait-il de savoir ? A rien, sinon à redouter qu'un de mes rêves m'apprît comment j'aurais pu donner à Marie le goût de vivre.

L'inaction me pesait, et en même temps je ne souhaitais pas la meubler. J'envie les gens qui peuvent à leur gré se distraire. Moi, je peux tout au plus être distrait quand je devrais être attentif.

Lorsque je m'approchai de la porte-fenêtre, je vis Bosco qui, d'un pas pesant, se dirigeait vers la remise à bois.

— Est-il nécessaire que vous fassiez des fagots tous les jours ? lui avais-je demandé la veille.

— C'est une habitude.

Des chevaux de manège, voilà ce que nous sommes : des chevaux de manège qui portent leurs soucis en croupe et finissent chez l'équarisseur. Pour justifier ma pensée, je cherchai Bosco des yeux. Mais il avait disparu à l'arrière de la maison. On entendait à présent se répercuter ses coups de cognée.

Parce que je le redoutais, je me contraignis à passer sur le balcon et, une fois dehors, à me pencher au-dessus de la balustrade. En contre-bas s'étendait une large pelouse. A ma grande surprise je vis que des enfants y tournaient en rond, main dans la main, sous la surveillance d'une jeune femme qui semblait battre la mesure.

— Qu'est-ce encore que cette connerie ? murmurai-je, heureux d'avoir un prétexte pour quitter la chambre.

Dans l'escalier je croisai Valérie. Elle rayonnait.

— Eh bien, me dit-elle, Marie a tout de même trouvé le moyen de venir jusqu'ici.

J'attendis l'heure du déjeuner avec impatience. Malheureusement Monsieur Edmond était présent. Valérie ne put me servir mon repas dans la cuisine comme, à ma demande, elle le faisait lorsque j'étais seul. Pourquoi fallait-il que ce vieil imbécile soit demeuré à La Chênaie justement ce jour-là ? Sans lui j'aurais pu rencontrer Mirou sur-le-champ, lui parler, l'entendre. J'étais à ce point furieux que, dès qu'il m'adressa la parole, j'entrepris de le scandaliser en prônant les vertus du désordre et de la contestation.

— Si un jour la paix doit régner dans le monde, les hippies en auront été les artisans.

— Je suppose que vous plaisantez. Rien de constructif ne peut sortir d'une démission concertée.

— Et si la paix était une forme de démission ?

Monsieur Edmond piqua du nez dans son assiette sans répondre et je me sentis un peu honteux, agacé de surcroît parce que ma table se trouvait exposée au soleil. Je déteste être ébloui, je m'accommode mal de la pleine lumière. Lorsque j'étais enfant ma petite chambre jouissait d'une exposition qu'on s'accordait à dire exceptionnelle. Dès le printemps elle était presque constamment ensoleillée. Aussi avait-on garni la fenêtre d'un store de toile écru qui tamisait le jour et mettait sur toute chose une patine blonde. Cette lumière, qui faussait les ombres, faisait mes délices au réveil jusqu'au moment où ma mère surgissait, animée, joyeuse, prolixe. Elle me touchait le front d'un baiser rapide qui tombait sur moi comme une goutte d'eau, puis se détournait et, d'une main preste, relevait le store d'un seul coup.

— Lève-toi, me disait-elle en riant. Vois, il fait magnifique !

Giflé par la brusque lumière, je me recroquevillais involontairement sous les draps. Il me semblait que la peau de mon visage se trouvait écorchée, que mes paupières brûlaient. Ma mère allait, venait, sortait du linge de l'armoire. Quelquefois, par jeu, elle me découvrait brusquement et me chatouillait la plante des pieds, sans soupçonner qu'à cet instant j'étais bien près de la haïr. Heureusement qu'elle ne s'attardait pas. Il m'était possible, après son départ, d'aveugler de nouveau la fenêtre. Mais rien n'était plus pareil. D'avoir été brutalement éclairées, les choses perdaient leur magie et j'avais beau regarder les dessins de la tapisserie sans ciller, ils ne se prêtaient plus à aucune figuration monstrueuse ou imaginaire.

J'ai vieilli, mais je déteste toujours autant la pleine lumière, ce qui est toujours pour mère aussi incompréhensible.

Tandis que je tirais le rideau devant ma table, je crus l'entendre qui me disait par la voix de Monsieur Edmond :

— Comment peut-on ne pas aimer le soleil ?

— Je n'aime pas qu'il me gêne.

— Moi, il ne me gêne jamais. Regardez donc cette couleur, cette luxuriance !

Il souriait, il bavait d'admiration en élevant dans la lumière le fruit qu'il s'apprêtait à manger, sans remarquer que sous le soleil ses vieilles mains avaient une couleur de terreau et que leurs veines saillantes ressemblaient à de longs vers de terre brusquement venus au jour.

— Vous finirez par me convaincre, lui dis-je hypocritement en me levant de table.

Une fois dehors, je respirai puis regardai autour de moi avec perplexité. La veille je n'aurais pas hésité à entrer librement dans la cuisine. Mais aujourd'hui, non seulement Mirou s'y trouvait, mais à travers la porte filtrait le bourdonnement d'une conversation animée.

— Ainsi ta garce de sœur s'est offert un week-end à tes dépens ? Elle est partie en te laissant la garde de la boutique et de son barbeau ?

— Voyons, Valérie, Ramon est son mari.

— Un mari pareil, moi j'appelle ça un barbeau. Combien t'a-t-il emprunté cette fois ?

— Seulement de quoi s'acheter des cigarettes. Lili avait emporté le dernier paquet.

— Il n'avait qu'à ne pas fumer.

— Il ne peut s'en empêcher. Il paraît que dans son pays les garçons fument dès le premier âge.

— Et boivent et courent les filles aussi, sans doute ? Comment peux-tu écouter de pareils boniments ? Et ce n'est pas tout. Un jour il t'arrivera une vilaine histoire, je te le prédis. Je me demande quelquefois...

Le reste de la phrase ne me fut plus audible, mais j'en avais assez entendu pour comprendre que je serais indiscret en m'imposant aux deux femmes.

En prenant bien soin de ne pas faire de bruit, je m'éloignai. A peine dans le parc, je me heurtai aux enfants que j'avais vus de ma fenêtre danser sur la pelouse. Ils déjeunaient à

présent, assis en rond à l'ombre de grands arbres. Tôt ou tard Mirou viendrait les rejoindre. Je l'aurais volontiers attendue, car il me tardait de la connaître, mais qu'en penseraient ses élèves ? Déjà certains d'entre eux se poussaient du coude en me désignant. Mieux valait ne point s'arrêter et m'enfoncer dans le petit bois voisin.

— Il faudrait qu'on y trace des *circuits de promenade*, m'avait dit la postière. Malheureusement il n'y a pas de syndicat d'initiative dans le village.

A quoi je lui avais répondu que je m'en félicitais, que la campagne ne pouvait que perdre à être organisée en vue du tourisme. Autrefois les profondes nuits villageoises n'étaient troublées que par le mugissement des bêtes à l'étable et quelquefois, provenant d'une ferme isolée, un son de flûte aigrette témoignait qu'un membre de la « Chorale » s'exerçait laborieusement. Aujourd'hui, plus de chorale, plus de kermesse entre soi, mais dans le moindre cabaret un juke-box, un pick-up, et le long des routes des dancings où les garçons peuvent aller boire et se trémousser jusqu'à l'aube, pour peu qu'ils sachent enfourcher une moto et rouler avec une fille en tapecul.

— Vous en parlez à votre aise, m'avait rétorqué Mademoiselle Herminie. Nous vivions comme des bêtes, alors que d'ici peu nous vivrons...

— Comme des prisonniers.

Cela me plaisait à dire, moi qui m'étais insurgé parce que Valérie se refusait à avoir un réfrigérateur.

— J'ai une bonne cave.

— Un frigo serait autrement pratique. Il vous éviterait de continuels va-et-vient.

— Peut-être, mais je n'en veux pas. On commence par préférer un frigo à une cave et on finit par remplacer son feu ouvert par un poêle au mazout.

Que n'avais-je son bon sens ! Tandis que je m'enfonçais dans le petit bois, je me pris à soliloquer. Un sentiment d'impuissance m'accablait, la certitude d'être entraîné dans une ronde absurde, de vivre en perpétuel désaccord avec moi-même. Je réclamaï le silence, mais j'avais la radio dans ma voiture. Je souhaitais que le monde demeurât inexploré, qu'il gardât tout son mystère, mais personnellement j'estimais n'en avoir jamais assez découvert. J'étais venu à La Chênaie pour oublier Marie et je voulais rencontrer une femme qui, inévitablement, me la rappellerait puisqu'elle portait son nom.

Je ne revins à La Chênaie qu'à la soirée. Ma longue promenade ne m'avait pas rasséréné, au contraire. On aurait dit que chacun de mes pas avait fait lever de nouveaux doutes. Je n'avais pas à m'en étonner. Jamais je ne me suis senti réconforté par le spectacle de ce qu'on dit être *la nature*. Les sous-bois me donnent une sensation d'étouffement, la mièvrerie du ruisseau qui rebondit sur les cailloux m'agace. Je n'aime la forêt que lorsqu'elle se profile à l'horizon, soulignant un avant-plan largement découvert. J'aime les grands ciels vides, les étendues de terre labourée et les ornières qui s'y dessinent et ressemblent aux lignes qui creusent notre propre main. Dans un bois, dans une forêt je me crois épié, je sur-saute lorsqu'une feuille détachée me tombe sur l'épaule et le sol élastique me semble piégé.

Les alentours de La Chênaie n'étaient pas tous, Dieu merci, forestiers. Mais la propriété elle-même avec son délabrement, les hauts arbres qui l'entouraient, évoquait le rendez-vous de chasse au point qu'on ne se serait pas étonné de voir pointer un mirador d'entre les ronciers.

Comment les précédents propriétaires avaient-ils pu croire qu'il leur suffirait d'abattre quelques chênes pour avoir raison et réduire à merci cet univers antérieur et feutré ? On ne peut

jouer contre le passé. Leur départ prouvait qu'ils avaient perdu. Étais-je sur le point de perdre ? Quel était mon pari ?

Valérie me servit le repas du soir sans desserrer les dents, et quand je lui demandai si je pouvais venir prendre le café, comme à l'accoutumée, dans la cuisine, elle haussa les épaules.

— Qui vous demande de faire tant de manières ?

Visiblement elle me boudait. J'en étais à m'en étonner lorsque, brusquement, je compris qu'elle avait pris ma discrétion pour de l'indifférence. Elle m'en voulait de m'être absenté tout l'après-midi alors que Mirou était à La Chênaie. J'avais oublié que le paysan, qu'on imagine volontiers fruste et tout d'un bloc, est en réalité extrêmement sensible aux nuances et d'une susceptibilité qui explique à elle seule les longues inimitiés, les brouilles qui se transmettent de père en fils comme un bien de famille.

Je me promis de faire amende honorable en souhaitant à part moi que Mirou ne soit pas une pimbèche.

D'après ce que m'en avait dit Valérie, je m'étais plu cent fois à me l'imaginer, convaincu qu'elle devait ressembler à Marie dès l'instant où j'avais appris qu'elle avait à peu près la même taille et la même couleur de cheveux.

Lorsque j'entrai dans la cuisine, elle était assise près de la cheminée, mais en voyant que Valérie ne faisait pas mine de remarquer ma présence, elle se leva et vint à moi la main tendue.

— Vous arrivez au bon moment, me dit-elle avec une note de complicité dans la voix. Valérie allait justement chercher dans la cave le cake qu'elle a cuit ce matin à votre intention.

— Dites plutôt qu'il vous attend depuis ce matin, bougonna Valérie qui s'en fut au sous-sol et en rapporta un énorme gâteau aux raisins, qu'elle se prit à trancher d'un couteau coléreux.

— J'en voudrais bien aussi un morceau, dit Bosco que sa femme, toute à son ressentiment, oubliait de servir.

D'un seul coup le climat se trouva rasséréné. Nous éclatâmes d'un seul rire.

— Pourquoi n'êtes-vous pas venu nous dire bonjour plus tôt, Monsieur Guillaume ?

— Je craignais de vous déranger. Je suis allé me promener dans le bois.

— Que pensez-vous du pays ? me demanda Mirou.

— Je le connais encore bien mal.

— Vous vous y attacherez. Les gens d'ici sont simples et bons.

Valérie intervint avec brusquerie.

— Vous l'entendez ? Comme si les gens n'étaient pas partout les mêmes ! Bons seulement lorsqu'il ne leur en coûte rien. Pour ce qui est d'être simples... c'est plutôt Marie qui est simplette de se laisser exploiter comme elle le fait.

— Voyons, Valérie, ce n'est pas être exploitée que de faire répéter une ronde à des enfants.

Mirou se tourna vers moi.

— Vous aimez les enfants, Monsieur ?

— Non, répondis-je d'instinct, non je ne les aime pas. Enfin, je dirai ce que répondent les gens qui n'aiment pas les animaux lorsqu'on leur demande s'ils les aiment : je ne leur ferais pas de mal.

— Vous plaisantez ?

— Aucunement.

— Voyons, je comprends qu'on puisse, à la rigueur, ne pas aimer les hommes. Mais les enfants...!

— Une pomme verte, c'est une pomme qui n'est pas encore mûre. Ce n'est pas autre chose qu'une pomme.

— Vous n'avez jamais regardé des yeux d'enfant pour parler ainsi.

— C'est ce qui vous trompe. Et ce que j'y ai vu, dans ces yeux d'enfant, c'est ce qu'on peut voir dans un regard d'adulte, en moins achevé, en moins définitif. Ne me parlez pas d'innocence. Il n'y a pas plus roublard, plus cruel, plus violent, plus instinctivement possessif et menteur qu'un enfant. Songez aux terrifiantes colères des nourrissons, et à leurs gazouillements prometteurs pour peu qu'ils souhaitent obtenir quelque chose. Voyez la manière dont ils se saisissent de tout ce qui passe à leur portée et la férocité gratuite qu'ils mettent à détruire, à pétrir, à rendre méconnaissable ce dont ils se sont emparés.

— C'est vous qui êtes féroce !

Je pris le parti de rire, comme si ce que je venais de dire relevait seulement du paradoxe, mais je vis bien que Mirou demeurerait troublée par mes propos. Pourquoi les avais-je tenus ? Sans doute parce qu'ils traduisaient ma pensée. Cependant il était pour le moins plaisant que je sois parvenu à convaincre Mirou que je détestais les enfants, alors que je suis incapable de m'avouer à moi-même si je les aime ou s'ils me sont indifférents.

A la vérité, ils m'intimident. Je vois en chacun d'eux un homme en devenir, une sorte de condensé que le fil des jours se chargera de délayer. Le nouveau-né et sa prétendue faiblesse représentent à mes yeux une malice de la nature, une feinte pour amener la femme à obéir de plein gré aux exigences de l'espèce. Je me méfie des enfants comme de tout ce qui se prétend sans défense, sachant la pression que le faible ne cesse d'exercer sur le plus fort et comment il s'entend à l'asservir, à en user, à lui créer des complexes. Et qu'on ne me parle pas d'enfants modèles, c'est-à-dire *bien élevés* ! J'en fus un, et je sais ce qu'il m'en coûta. Bonnes notes à l'école, politesse et serviabilité à la maison... Mère est fière de mon système d'éducation.

— Je me suis efforcée de donner une conscience à mon fils, dit-elle.

Pauvre gosse que j'étais, ployant sous le faix de responsabilités saugrenues auxquelles je ne comprenais rien ! J'étais toujours *la cause* de quelque chose, tantôt en bien, tantôt en mal, ce qui me valait de vivre dans un perpétuel état de culpabilité à l'égard d'autrui. Dieu sait combien, par la suite, il me fallut lutter pour ne pas me sentir éternellement coupable, presque coupable d'exister. La mort de Marie, la manière dont elle est morte et son inconcevable accusation étaient bien ce qui pouvait m'arriver de pire. Cependant je ne suis plus cet enfant pour qui aucune faute n'était vénielle. Par réflexe défensif, je me suis créé un personnage. Sur la foi de ce masque, on me juge froid et d'esprit critique. A la mort de ma femme, mes bons amis me l'ont bien fait entendre. L'un d'eux m'a même dit :

— Si pareille chose m'arrivait, je serais un homme fini. Mais toi, évidemment !...

Moi... Rentré dans ma chambre, je m'approchai du petit miroir trouble suspendu au-dessus de la commode afin de m'y voir reflété. Sous l'afflux de certaines pensées, il m'arrive de ne pas me reconnaître. Cependant, c'est bien moi cet ensemble de traits, ce visage, cette cire perdue ! Pourquoi ne peut-on se voir que par ses propres yeux ? Autant dire qu'on ne se voit jamais.

Avec un soupir je me détachai de mon reflet. J'allumai la petite lampe de chevet que j'avais achetée dans le Prisunic du village.

— Cette idée ! m'avait dit Valérie lorsque je lui avais montré mon acquisition. Ça n'éclaire pas. C'est juste bon à vous abîmer les yeux. Si vous vouliez une lampe, vous n'aviez qu'à parler. Il y en a plein le grenier.

Tant pis. Grâce à ma lampe de chevet, je pouvais désormais lire au lit avant de m'endormir. Mon sommeil n'en était pas meilleur. Régulièrement je m'éveillais au milieu de la nuit, alerté par ce qui me semblait être des éclats de voix ou une

présence dans ma chambre. Le fait était si fréquent que j'en avais pris mon parti et n'accordais plus aucun crédit aux échos et aux phantasmes qui parfois me tenaient insomniaux jusqu'à l'aube.

C'est ainsi que, quelque huit jours après ma rencontre avec Mirou, je ne m'inquiétai pas quand je crus qu'on frappait à la grand-porte. Avais-je rêvé ? Je me redressai, j'écoutai, puis me laissai retomber parmi les coussins. J'avais rêvé. Tout était de nouveau parfaitement silencieux. Parfaitement ? Il me sembla qu'on marchait dans le corridor. Monsieur Edmond avait peut-être une nouvelle crise d'asthme. Devais-je m'en informer ? Et si je me trompais ? Si c'était Mademoiselle Herminie qui avait un malaise ? Dans ce cas ma présence ne pouvait être qu'importune...

Indécis, je fermai les yeux et, exceptionnellement, comme cela ne m'était plus arrivé depuis longtemps, je m'endormis sur-le-champ.

Rien ne nous avertit de ce qui nous attend. J'ai même remarqué que bien souvent une journée qui sera cruciale débute de façon parfaitement innocente, comme s'il fallait que nous allions au-devant du malheur en état d'euphorie.

J'avais complètement oublié le va-et-vient que j'avais cru surprendre au cours de la nuit lorsque je descendis déjeuner, une petite chanson aux lèvres. Mais au moment où je m'apprêtais à pousser la porte de la cuisine, Valérie apparut, me barrant le passage.

— Je vais vous servir dans la salle à manger, me dit-elle.

— Quelle idée ! Pourquoi changer nos habitudes ?

Elle hésita, la main sur le bouton de la porte, puis parut se résigner.

— Bon, entrez.

Elle s'écarta pour me laisser passer, mais une fois à l'intérieur, je m'arrêtai surpris. La veille au soir Mirou était retournée au village avant que je sois monté me coucher. Je le savais d'autant mieux que je l'avais aidée à réparer la lanterne de sa bicyclette et que je l'avais accompagnée jusqu'à la grille que j'avais fermée derrière elle. Or Mirou était là assise devant la cheminée.

C'est à peine si elle leva la tête lorsque j'entrai. Elle ne portait plus ses vêtements de la veille, mais une sorte de cache-poussière visiblement trop large et trop long pour elle. Le front incliné, elle cousait.

— Ce que j'en disais, reprit Valérie en dressant mon couvert avec une précipitation que je ne lui connaissais pas, c'est parce que vous auriez pu prendre le petit déjeuner avec Mademoiselle Herminie.

— Quoi, notre postière modèle n'est pas à son bureau à cette heure-ci ?

— Elle s'est levée plus tard que d'habitude. Elle avait mal dormi.

Je me rappelai alors les coups que j'avais cru entendre frapper à la grande porte.

— Que s'est-il passé cette nuit ?

— Le vent a jeté un arbre bas.

— Un chêne ?

— Non, une branche seulement, une lourde branche.

J'eus un mouvement vers la fenêtre, mais Valérie me prévint.

— Inutile de vous déranger, vous ne verrez plus rien. Bosco a tout remisé.

Cette fois je regardai Valérie de façon à lui faire entendre que si je ne connaissais rien aux choses de la campagne, on ne me ferait néanmoins jamais croire qu'en quelques heures un homme seul ait pu dépouiller, scier et mettre en fagots une lourde branche de chêne.

— C'est Bosco qui à lui seul...?

Du fond de la pièce Bosco lui-même intervint.

— Je te l'avais bien dit, Valérie, que Monsieur Guillaume ne te croirait pas. Pourquoi ne pas lui dire la vérité ? Un malheur n'est pas une honte.

Les sanglots de Mirou éclatèrent avec une violence qui nous surprit tous. Le visage enfoui dans ses mains jointes, la jeune femme pleurait comme si son cœur devait se briser. Valérie s'approcha d'elle et lui caressa maladroitement les cheveux.

— Allons, allons, pourquoi te mettre dans un tel état ? Cela aurait pu être pire. Crois-moi, tu t'en tires à bon compte.

Je l'interrogeai des yeux.

— C'est cette sale bête de Ramon, me répondit-elle. Marie a tort de pleurer. Elle devrait plutôt remercier Dieu, elle l'a échappé belle. Notez que je l'avais prévenue : ta garce de sœur est folle de te laisser plusieurs jours en tête à tête avec son mari. Ce n'est pas un homme à qui on peut faire confiance. Beau-frère ou non, pour lui c'est tout comme. Alors, lorsque Marie est rentrée hier soir, il était là à l'attendre. Il avait bu. Heureusement d'ailleurs qu'il tenait à peine debout, sans cela...

Mirou pleurait en silence. Elle s'était remise à coudre et je vis qu'elle essayait de réparer le corsage qu'elle portait la veille et qui était à présent déchiré de haut en bas.

— Mais cesse donc de pleurer, reprit Valérie avec impatience. Finalement il ne t'est rien arrivé. Ce qu'il faut maintenant, c'est décider comment faire pour que tu puisses récupérer ce que tu as laissé là-bas.

— Je ne veux pas retourner dans la maison. Je préfère tout abandonner.

— Vraiment ? On voit que vous gagnez facilement l'argent, vous autres en ville. Tu n'abandonneras rien du tout, ce serait un comble ! Bosco va t'accompagner et...

— Moi ?...

Le cri de protestation du vieil homme venait si visiblement du cœur que je ne pus m'empêcher de sourire.

Valérie me regarda sévèrement puis reprit à l'intention de son mari :

— Oui, toi. Tu ne vas tout de même pas me dire que tu as peur de Ramon ?

— Non, bien sûr. Mais ne pourrait-on attendre un peu ? Rien ne presse.

— Avec toi rien ne presse jamais. Moi je dis que Marie doit aller tout rechercher là-bas ce matin même. Et qu'elle n'oublie pas les couverts en argent qu'elle a prêtés l'année dernière à Lili et qu'on ne lui a jamais rendus.

Je regardai Valérie avec stupéfaction. Je ne la reconnaissais plus, moi qui croyais la bien connaître. Il n'y avait plus aucune bonté dans ses yeux, mais une petite lueur maligne, acérée.

Brusquement elle se tourna vers moi.

— Vous ne voudriez pas, vous, Monsieur Guillaume, la conduire là-bas ? Elle pourrait tout rapporter dans votre voiture et ainsi ne devoir aucun merci aux voisins.

Comme je ne répondais pas immédiatement, surpris par sa requête, elle dut croire que je monnais en pensée le service qui m'était demandé.

— Bien entendu Marie paiera l'essence.

— C'est cela, dis-je égayé par ce mélange de sens pratique et de savoir-faire. J'espère qu'elle paiera aussi l'usure des pneus.

Je me tournai vers Mirou.

— Quand voulez-vous que je vous conduise au village ?

— Tout de suite, me répondit-elle dans un souffle. En partant immédiatement, nous avons peut-être une chance d'être sur place avant que Ramon ne soit réveillé.

— Vous avez peur de votre beau-frère ? lui demandai-je lorsqu'elle fut installée dans la voiture à mes côtés.

— Il m'a toujours inspiré une sorte de retrait, alors qu'en général les femmes l'aiment.

— Cela ne m'étonne pas.

— Pourquoi ?

— Ce genre d'homme plaît aux femmes.

Je sentis le regard de Mirou peser sur moi. Elle devait penser que mes paroles m'étaient dictées par l'amertume ou l'envie, que je regrettais de n'être pas de l'espèce de Ramon. Peut-être après tout n'avait-elle pas tort. Je regrette parfois de n'être pas une gouape. Il est vrai que j'ignore de quel prix je devrais payer ce privilège. Il en va toujours ainsi : on croit que ce qu'on n'a pas à payer est gratuit.

— Si Ramon vous inspire de la répulsion, pourquoi acceptez-vous de rester seule avec lui quand votre sœur est en voyage ?

— C'est ma sœur qui me le demande.

— Pourquoi accepter ?

Je vis passer sur le visage de Mirou une expression indéfinissable que je ne m'expliquai pas et que je devais y lire souvent par la suite et finalement déchiffrer.

Elle serra les mains l'une contre l'autre.

— Je n'ai pas tout dit à Valérie. Ce fut bien pis que ce qu'elle imagine. Ramon m'attendait. Oh, ce n'est pas la première fois qu'il m'attend ainsi derrière la porte. Mais jusqu'à hier il se contentait de ricaner, quelquefois de faire un geste obscène que je feignais de ne pas voir. Mais hier soir il s'est jeté sur moi, il a déchiré ma blouse. Il était lui-même en débraillé, presque nu. Comme je me débattais, d'une main il m'a prise à la gorge tandis que de l'autre il essayait de dégrafer ma jupe. Je ne sais comment je suis arrivée à me dégager. J'ai couru vers le salon de coiffure.

J'espérais avoir le temps de m'y enfermer. Mais il m'a rattrapée, m'a jetée dans un des fauteuils et s'est couché sur moi. C'est le siège, en basculant, qui m'a sauvée. Ramon est tombé. Comme il était ivre, j'ai pu me sauver avant qu'il ne se relève.

Elle parlait d'une manière hachée et il y avait dans sa voix plus d'étonnement que d'indignation.

— Je n'aurais jamais cru qu'une telle chose pût m'arriver. Rien ne la faisait prévoir.

— Ah, vous trouvez ? Il me semble au contraire que tout la faisait présager.

— Je veux dire, comment une chose pareille a-t-elle pu m'arriver à moi ?

— Car vous croyez que les choses exceptionnelles n'arrivent qu'aux êtres d'exception ? Détrompez-vous. L'imprévisible guette n'importe qui, à n'importe quel moment.

Je parlais pour moi, Mirou ne pouvait le deviner. Elle ne m'avait d'ailleurs écouté que d'une oreille car nous entrions dans le village.

— Désirez-vous que je vous attende devant la maison ou préférez-vous que j'aille me parquer un peu au-delà ?

— Parquez-vous devant la droguerie, ce sera très bien.

La droguerie qu'elle me désigna s'appelait « L'arc-en-ciel ». On y vendait de tout : des torchons, des poudres à lessiver, des encaustiques, des casseroles, de la vaisselle. Je n'avais de ma vie vu un étalage aussi fourni. Mais ce qui retint mon attention fut le tableautin entouré de deux piquets de fleurs en plastique et surmonté d'une étiquette : *Cette peinture a été exécutée grâce aux couleurs fines de l'Arc-en-ciel*. L'œuvre me parut redoutable. Néanmoins je m'apprêtais à aller la regarder de plus près lorsque deux jeunes filles s'arrêtèrent devant l'étalage.

— Tu l'achèterais, toi, ce tableau ?

— Jamais de la vie. Cette femme qui tricote me fait penser à ma mère lorsqu'elle fait la tête.

Elles s'éloignèrent en riant. « Elles croient avoir seulement plaisanté, pensai-je, et elles se sont exprimées comme le feraient les collectionneurs qui fréquentent ma Galerie s'ils étaient sincères avec eux-mêmes. Ce n'est pas la qualité d'une œuvre qui fait qu'elle plaît ou non. Ce qui en décide est infiniment plus complexe. Il faut qu'elle rappelle ou renie quelque chose, qu'elle exige une prise de position, un choix. En art la neutralité ne paie pas ». J'en avais fait moi-même l'expérience en conservant longtemps dans mon bureau une toile fort bien peinte, d'une très bonne facture et signée d'un nom connu qui se révélait invendable. C'est en vain que je l'avais proposée à un de mes clients qui recherchait les œuvres de ce peintre.

— Enfin, pourquoi n'en voulez-vous pas ? lui avais-je demandé.

— Je ne sais pas. Ce *machin* me fout le cafard.

Visiblement, pour lui le tableau n'était qu'un *machin*, quelque chose dénué de personnalité qui ne lui parlait ni au cœur ni aux yeux. Moi-même, après quelque temps, je n'avais plus supporté la vue du *machin* et j'avais demandé à l'artiste de consentir à un échange. Célia m'en avait blâmé.

— Un de ces jours ce tableau passera en vente publique et tu te mordras les doigts de t'en être défait.

Je ne le crois pas. D'ailleurs, bien qu'elle prétende avoir suivi les cours de je ne sais quelle obscure académie, Célia n'entend rien à la peinture. Elle en parle volontiers car, de tous les arts, c'est encore celui qui permet le mieux aux ignorants de paraître éclairés. Il suffit, pour faire figure honorable, d'employer le jargon du moment et de savoir en changer à temps.

Que la vue du tableau exposé dans l'étalage de l'*Arc-en-ciel* m'eût rappelé Célia me surprit. J'ai toujours tenu Célia en dehors de ma vie professionnelle. Je ne la présente à mes

exposants que lorsque je ne puis faire autrement, et encore est-ce de mauvaise grâce. Une fois même, je lui ai joué un tour de mauvais goût en lui présentant un jeune peintre dont je connaissais la grossièreté. Il faut dire que Célia m'avait exaspéré en me répétant :

— Ce Kufa ne peut être aussi mal embouché que tu le prétends. Enfin, je suis une femme. Il ne sera pas délibérément impoli avec une dame.

Pour ce qui était d'être impoli, je faisais confiance à mon homme : barbu, chevelu, chaussé d'espadrilles, il avait une dégaine à faire peur. Je l'avais invité à un vernissage parce que j'allais exposer sous peu ses œuvres, mais j'y avais mis une condition.

— Je compte sur vous, sur vous seul. Ne m'emmenez pas votre bande de gueulars car je les flanque à la porte.

— Serait-ce que vous ayez peur ?

— Oui, je crains le ridicule. Avec leurs bottes à éperons, leurs colliers du genre Toison d'or, vos terreurs me font penser à des figurants de province.

Kufa était donc venu seul, trop habile malgré ses grands airs anarchistes pour risquer de se fermer la porte d'une Galerie où il souhaitait exposer. Je l'amenai à Célia.

— Kufa ! minauda-t-elle. Ce n'est pas votre nom véritable, n'est-ce pas ?

— C'est un mot africain.

— Et que veut-il dire ?

— Crève !

Le regard surpris d'une femme qui passait me fit comprendre que je riais tout seul. Il en est ainsi chaque fois que j'évoque ce souvenir. N'est-il pas étrange que j'éprouve une sorte de plaisir à savoir Célia humiliée ? Si je l'épousais, je ne pourrais m'empêcher de la traiter avec dureté, avec mépris. Je ne l'épouserai jamais. Quand je pense à elle, il me semble

qu'elle m'attend sur le seuil de la vie conjugale comme ma mère m'attendait devant la grille du jardin lorsque je m'étais mis en retard.

Le visible étonnement de la patiente m'ayant ramené à la réalité, je commençai à trouver le temps long. Minou tardait. J'étais sur le point de m'inquiéter lorsqu'elle parut enfin, chargée de deux lourdes valises qu'elle portait à grand-peine.

— J'ai encore un sac à prendre, me dit-elle.

— Allez le chercher, je vous attends.

Mirou disparut dans la maison et revint après un moment en courant.

— Partons vite. J'ai entendu du bruit provenant de la chambre de Ramon. Il doit s'être réveillé.

A peine finissait-elle sa phrase que la porte du salon de coiffure s'ouvrit avec violence, livrant passage à Ramon. Il avait la figure bouffie, la bouche mauvaise ; une chemise froissée lui pendait au-dessus du pantalon.

— Alors, la petite belle-sœur, cria-t-il à la cantonade, on a transformé son Jules en porteur en attendant d'en faire un maître queux ?

Mirou parut pétrifiée, et je dus la pousser dans la voiture dont je claquai vivement la portière.

Ramon nous injuriait encore lorsque nous passâmes devant lui en trombe, mais le ronflement du moteur, que j'avais intentionnellement emballé, couvrit ses vociférations.

Lorsque nous revînmes à La Chênaie, le premier regard de Valérie fut pour nos mains vides.

— Vous n'avez rien rapporté ? Ramon ne vous a pas laissé entrer ?

— Les valises sont dans le corridor, dit Mirou d'une voix lasse.

Elle se laissa tomber sur le premier siège qui se trouvait à sa portée et fondit en larmes.

Valérie lui releva le menton d'un doigt.

— Pourquoi pleures-tu ?

— Je pense à Lili. Comment lui dire ce qui s'est passé ?

— Il ne s'est rien passé. Pour le reste... Lili doit bien savoir que son mari est un cochon.

— Et toutes ces choses que j'ai emportées ?

— Elles t'appartiennent. C'est ton bien.

Mirou releva brusquement la tête. Une flambée de colère lui fardait les joues.

— Mon bien, ton bien, le bien... Ce bien pour lequel on se déchire, on se brouille, on se hait, on renie ses propres enfants !

— C'est pour moi que tu parles ? Tu penses à Thérèse ?

— Je ne pense à personne en particulier.

J'eus un mouvement pour quitter la pièce car le tour pris par la conversation me gênait. J'avais beau être persuadé que Mirou avait parlé sans arrière-pensée ni intention d'aucune sorte, je craignais que Valérie n'en jugeât autrement. Elle me le prouva d'ailleurs en me coupant la retraite.

— Restez, Monsieur Guillaume. Vous en avez trop entendu maintenant. D'après les paroles de Marie, vous pourriez croire que je suis une vieille avare qui laisse sa fille dans le besoin et...

— Vous avez une fille, Valérie ?

— Oui. Elle est mariée à un représentant de commerce. Ils ont un fils qui est en première année au collège.

— Vous le voyez souvent ?

— Je le voyais souvent autrefois, mais depuis cette malheureuse histoire de terrain, elle ne permet plus au petit de venir nous embrasser.

— C'est surtout ce que tu lui as dit qui est malheureux, grogna Bosco. Puisque tu lui refusais le terrain, il était inutile d'y ajouter *des mots*.

— Des mots, des mots... J'ai dit ce que je pensais, voilà tout, que son mari et elle trouvaient que nous vivions trop longtemps, qu'il leur tardait d'hériter.

— Justement. Ce ne sont pas des choses à dire.

Valérie frappa le plat de la table de son poing fermé et se tourna vers moi.

— Vous allez comprendre, Monsieur Guillaume. Nous avons un bout de terrain à la sortie du village. Il est vrai que nous n'en faisons rien, mais est-ce une raison pour que nous nous en défassions ? Ma fille et son mari voudraient se faire construire une maison. S'ils étaient propriétaires du terrain, ils obtiendraient facilement un prêt avantageux.

— Vous refusez de leur céder le terrain ?

— Je refuse. Une supposition que j'accepte. Ils obtiennent le prêt. Ils font bâtir. Mais vous savez comment vont les choses : on bâtit plus cher qu'on ne croyait, on a vu trop grand. Alors on se demande si les vieux n'ont pas de petites économies. Qu'est-ce que des gens de leur âge, qui n'ont plus de besoins, en ont encore à faire ? Et puis, quand la maison est construite, les meubles en place, on s'aperçoit qu'il manque une pendule sur la cheminée et on se rappelle que la vieille horloge de la tante Anna est dans la chambre des parents et que la soupière de Rouen qui est au-dessus de leur armoire ferait si bien dans la salle à manger...

— Il s'agit d'objets personnels, de souvenirs.

— Une fois qu'on a commencé à donner... Je refuse le terrain pour n'avoir pas à refuser l'argent, la pendule, la soupière et le reste.

— Votre fille vous en veut ?

— Cela lui passera. On n'est jamais définitivement brouillé avec ses parents tant qu'ils ont quelque bien. C'est seulement lorsqu'ils se sont dépouillés qu'on commence à trouver qu'ils exagèrent, qu'ils vivent trop vieux, qu'ils y mettent de l'indiscrétion.

— Qu'est-ce qui vous fait dire cela ?

— Ce qui est arrivé à mes propres parents une fois qu'ils eurent partagé tout ce qu'ils possédaient entre leurs enfants. Sans moi ils finissaient leurs jours à l'hospice ! Je ne ferai pas comme eux. Garder mon terrain, c'est encore le plus sûr moyen de garder l'affection de ma fille.

C'était cependant un fort petit terrain, ainsi que j'en pus juger lorsqu'un peu plus tard, au cours d'une promenade, Mirou me le fit voir : une sorte de quartier de tarte dont quelques piquets de bois mort et un fil de fer distendu délimitaient le tracé. Les restes d'une maigre culture potagère achevaient d'y pourrir sur pied : choux de Bruxelles dont les tiges portaient leurs bourgeons avillaires comme des pustules, oignons montés en graines. Que ce lopin de terre fût l'objet d'un tel litige me parut aberrant.

— C'est de la terre, me répondit Mirou.

J'aurais voulu qu'elle m'en dît davantage, mais je savais déjà que Mirou se bornait à garder le silence lorsqu'elle n'était pas d'un même avis. Non par timidité ou réserve excessive, mais parce qu'il lui répugnait de prendre parti. Cette neutralité s'étendait même à Ramon qu'elle se refusait de blâmer, à qui elle trouvait des excuses.

— Vous l'entendez, non mais vous l'entendez ! gémissait Valérie. Elle finira par prétendre que tout est de sa faute !

Je ne le croyais pas, néanmoins le comportement de Mirou me surprenait. Il m'eût semblé naturel qu'elle choisît de rentrer chez elle avant que sa sœur ne revînt et non qu'elle décidât de terminer ses vacances à La Chênaie. Mais on eût dit qu'elle souhaitait avoir à se justifier devant un tiers, comme

un enfant qui n'aurait pas mérité la confiance qui lui avait été accordée.

Lorsque Valérie faisait allusion à Lili, elle ne répondait rien. Elle ne parlait d'ailleurs pas volontiers d'elle-même, de son enfance, des siens. Je crus d'abord que, par coquetterie, elle ne voulait rien révéler de ce qui, grâce à des recoupements, m'eût permis de connaître son âge. Mais lorsqu'au cours d'une conversation, tout naturellement et sans la moindre affectation, elle me dit : « J'ai trente-quatre ans », je compris que je m'étais trompé sur la nature de sa discrétion, et ne cherchai pas au-delà. Aujourd'hui encore, je m'étonne que moi, qui suis curieux des êtres jusqu'à l'indiscrétion, je me sois aussi peu soucié de connaître la nature secrète de Mirou. Devinais-je qu'elle me serait révélée par surprise et sans que j'y sois pour rien ?

Depuis que je l'avais conduite chez son beau-frère et que je l'avais aidée à charger ses valises, elle me considérait comme un ami. Sans nous être concertés, nous passions presque toutes nos après-midi ensemble, tantôt à marcher à travers champs, tantôt à sillonner le pays en voiture. Mirou était une compagne agréable, peu bavarde. Peut-être la trouvais-je même trop facile à vivre. Je lui eus souhaité plus de tranchant. Non qu'elle manquât de personnalité, au contraire, mais on eût dit que cette personnalité était greffée sur un fond d'effacement.

Lorsque nous remontâmes en voiture après qu'elle m'eut fait connaître le fameux terrain de Valérie, je lui reprochai une fois de plus son manque d'opinion.

— Enfin, trouvez-vous le comportement de Valérie logique, oui ou non ?

— Pour elle il est logique.

— Et pour vous ?

— Je ne suis pas en cause.

— Rien ne vous concerne, rien ne vous touche, pas d'action, pas d'option ?

— C'est un peu cela.

— Pourquoi ?

Mirou parut hésiter à me répondre, puis elle me demanda, avec un manque d'à-propos que la suite de ses paroles devait démentir :

— Valérie ne vous a jamais parlé de mon père ?

— Elle ne m'a jamais parlé que de votre mère.

— Personne ne parle volontiers de mon père. C'est un sujet tabou. Mon père était instituteur. Instituteur, non comme l'est Monsieur Edmond, mais comme on l'était il y a un peu moins d'un demi-siècle dans un village. Malheureusement ce n'est pas dans un village qu'il aurait dû enseigner. Peut-être même aurait-il mieux valu qu'il n'enseignât pas du tout, qu'il fit de la politique. En politique, ce qu'on appela ses idées subversives l'aurait servi. Dans l'enseignement elles le contraignirent à démissionner.

— Que pouvait-il dire de si dangereux à de jeunes gamins ?

— S'il avait seulement pu se rappeler qu'il parlait à des enfants. Mais non, pour lui peu importait le public. Il aurait développé ses théories devant des centaines aussi bien que devant des nourrissons. Tout a commencé par des attaques contre la discipline généralement imposée aux élèves : plus de mise en rang, la permission de bavarder... « Ceux d'entre vous qui en profiteront pour chahuter pendant les leçons prouveront par là qu'ils ne sont pas faits pour être instruits » disait-il simplement.

— Et les galopins chahutaient ?

— Pas du tout. Ils se taisaient, intimidés. Mais une fois rentrés chez eux, il fallait voir comme ils se rattrapaient : « Le maître avait dit ceci, avait dit cela. Il avait prétendu que le patriotisme était du bourrage de crâne et qu'il faut

être un imbécile pour se déclarer l'ennemi de gens qu'on n'a jamais vus sous prétexte qu'ils habitent un pays autre que le sien... » Un fermier qui avait fait la guerre de 14-18, grand mutilé, décoré, et qui se considérait comme un héros, apostropha mon père. La discussion s'envenima. C'est tout juste s'ils ne se sautèrent pas à la gorge. « Comment appelez-vous un peuple qui ne respecte même pas les hôpitaux, qui bombarde les ambulances ? » cria le fermier. « Je pense que c'est un peuple logique avec lui-même » rétorqua mon père. « Epargner les hôpitaux et les ambulances n'est qu'une hypocrisie ajoutée à toutes les autres puisqu'on s'y emploie à rafistoler des moribonds afin qu'ils puissent de nouveau se faire massacrer ». Le fermier écrivit au ministère. Mon père y comptait un ami. Celui-ci essaya d'arranger les choses, mais entretemps mon père avait mis le fils du fermier à la porte de sa classe en disant qu'il ne faisait pas la culture des cafards. Quand on le somma de reprendre le garçon, il répondit qu'il mettrait plutôt le feu au bâtiment de l'école.

Je ne sais dans quelle proportion tout cela est vrai et si les choses se sont réellement passées ainsi. Je ne puis que vous rapporter ce qui m'a été révélé plus tard. J'étais presque un bébé au moment de ces événements. Quoi qu'il en soit, mon père ayant crié qu'il mettrait le feu à l'école, celle-ci connut un commencement d'incendie et on découvrit un bidon d'essence aux trois quarts vide abandonné dans la salle de gymnastique. Bien entendu on ne sut jamais qui l'y avait apporté.

— Et votre père ?

— Il donna sa démission, plantant là non seulement l'école mais femme et enfants. J'avais deux ans, ma sœur en avait sept. Un mois plus tard, c'était la mobilisation et le début de la drôle de guerre.

— Et votre père ?

— Disparu. Il fallut des années et des démarches sans nombre pour que sa mort fût reconnue et que ma mère pût

toucher une pension de veuve. Mon père vous aurait plu. Action, option étaient ses devises. Il prenait parti sans cesse, accusait les autres, s'accusait...

— Ce n'était cependant pas lui qui avait essayé de mettre le feu à l'école ?

— Il prétendait avoir sa part de responsabilité dans cette affaire.

— Des responsabilités de pyromane ?

— Des responsabilités d'homme. A ses yeux il était en tort puisque son comportement avait amené des drames.

— C'est insensé. A ce compte-là tout le monde devrait plaider coupable.

— Oui... Non...

— Comment, oui, non ? Vous n'allez tout de même pas me dire que vous partagez l'avis de votre père ?

— Il m'arrive quelquefois de penser comme lui. L'eau ne filtre que là où il y a une fissure.

— Autrement dit, un innocent n'a plus le droit de se considérer comme tel dès l'instant où il est victime d'une accusation gratuite ?

— S'il est accusé, n'est-ce pas que, d'une manière ou d'une autre, il a prêté le flanc à...

Je freinai si brusquement que Mirou faillit donner du front dans le pare-brise.

— Vous êtes folle, folle à lier ! criai-je.

Elle secoua la tête.

— Que vous soyez un jour accusé à tort, et vous verrez bien que...

— C'est tout vu, dis-je d'une voix étranglée. Je suis veuf et ma femme, avant de mourir, m'a publiquement accusée de l'avoir précipitée par la fenêtre.

Nous rentrâmes sans échanger une parole et, sitôt arrivés à La Chênaie, je prétextai du courrier en retard pour monter directement chez moi. Il m'était impossible de définir ce que je ressentais, colère ou désarroi. On eût dit que, par ses propos, Mirou m'avait rejeté à la mer au-delà d'une barre infranchissable qu'il m'était néanmoins imposé de franchir.

Allant et venant dans la chambre sans parvenir à retrouver un semblant d'équilibre, je vis avec soulagement approcher le moment d'aller rejoindre Monsieur Edmond et Mademoiselle Herminie dans la salle à manger. Pourvu qu'ils ne soient pas en chamaille ! Je ne me sentais guère d'humeur à jouer les arbitres. Hélas, à peine avais-je franchi le seuil que je compris que c'était une fois encore un arbitrage qu'ils attendaient de moi.

— N'ai-je pas raison, Monsieur Guillaume, de prétendre que ce n'est pas en faisant ânonner l'ABC à des gamins qu'on acquiert une véritable conscience politique ?

Monsieur Edmond eut un sourire vipérin.

— Il est vraiment regrettable qu'en fait de lettres vous n'ayez que celles qui vous passent entre les mains comme postière, sans quoi vous sauriez que Michelet a dit : « Quelle est la première partie de la politique ? L'éducation. La seconde ? L'éducation. La troisième ? L'éducation ».

— Pourquoi choisissez-vous toujours l'heure des repas pour vous quereller ? demandai-je. On dit que même les bêtes sauvages observent une trêve lorsqu'elles boivent au ruisseau.

— Sans doute ont-elles de quoi boire, ce qui n'est pas le cas pour nous. Je ne sais où Valérie a la tête ce soir.

— Peut-être a-t-elle dû s'absenter.

— Dites plutôt qu'elle a eu des visites. Il y avait au moins quatre vélos dans la cour lorsque je suis rentrée.

— Est-ce tellement surprenant ?

— Surprenant, non. Mais significatif. Les gens sont venus aux nouvelles. Vous semblez ignorer que dans un village le téléphone arabe est toujours en vigueur.

Qu'est-ce qui avait décidé certaines gens à venir voir Valérie ? Après tout il pouvait s'agir d'une simple visite d'amitié. C'était possible, mais difficile à croire d'autant plus que, depuis qu'elle avait fait allusion au téléphone arabe, la postière affectait un air plein de sous-entendus. De toute évidence elle était au courant de choses qu'elle souhaitait me révéler après s'être fait prier. Je ne lui donnerais pas ce plaisir. Je n'avais pas besoin d'elle pour deviner qu'il s'agissait de Mirou et de Ramon. Sans doute le village, mystérieusement averti de ce qui s'était passé entre eux, était-il à présent divisé en deux clans. Si je me rappelais bien ce que m'avait confié Valérie, Ramon n'était guère aimé. Par contre la serviabilité de Mirou, la simplicité avec laquelle elle acceptait les corvées, devaient lui valoir des amitiés. Mais connaît-on jamais le nombre de ses ennemis ?

Bien que je fusse en colère contre Mirou en raison des propos qu'elle avait tenus, j'aurais été désolé qu'elle fit les frais d'un méchant commérage. Heureusement que Valérie était de taille à la défendre. J'étais certain qu'elle le ferait sans violence, avec une sagesse comparable à celle qui lui avait fait déjouer les plans intéressés de sa fille et de son gendre.

Soudain je me demandai : est-ce vraiment par sagesse que Valérie refuse de céder à ses enfants ce lopin de terre ou parce qu'elle y est attachée pour le moins autant qu'à la vieille horloge et à la soupière de la tante Anna ? Je comprenais pareil attachement, car je ne suis pas de ceux dont les désirs se renouvellent avec une telle fréquence qu'ils ne laissent aucune place aux regrets. Bien au contraire j'ai dans la mémoire un véritable reliquaire d'objets perdus sans retour. Ce ne sont pas des objets de valeur, j'entends qu'ils n'ont généralement qu'une faible valeur marchande. La force avec

laquelle je les regrette, j'allais dire *je les pleure*, est aussi inexplicable que celle que connut mon attachement. Je me souviens ainsi, d'une image d'Epinal que j'avais achetée dans ma jeunesse et offerte à la fille dont j'étais amoureux. Tensy — elle s'appelait Hortense — avait déclaré mon présent ridicule et l'avait remisé dans un coin. Il n'empêche que lorsqu'elle se détacha de moi au point de me signifier mon congé sans douceur, elle ne me rendit pas l'image.

— Tu me l'as donnée.

— Mais tu ne l'aimes pas.

— C'est mon affaire.

J'ai beau posséder aujourd'hui une remarquable collection d'images d'Epinal, celle que Tensy a conservée me manque toujours et je suis capable de bassesses pour rentrer en sa possession. Qu'en conclure ? Qu'un attachement vaut la brèche qu'il fait en nous ?

— Je ne tiens à rien, disait Marie.

— Même pas à la vie ?

— Même pas.

Elle a beau l'avoir prouvé de manière tragique, lorsque je songe à cette réponse qu'elle me fit, je suis certain qu'elle voulait surtout avoir le dernier mot. Marie tenait à la vie comme nous y tenons tous, différemment, inégalement. A l'apparence près, elle ne s'est pas jetée dans le vide. Elle s'est laissé aspirer par lui, comme certains incurables renoncent à lutter, parce qu'ils estiment que l'enjeu n'en vaut plus la peine.

Si l'opinion publique se prononçait en faveur de Ramon, Mirou se défendrait-elle ?

— Avec elle, allez savoir ! me dit Valérie lorsque je la questionnai un peu plus tard. Je suppose que Mademoiselle Herminie vous a mis au courant. J'ai eu des visites, rien que des amis. Ils venaient me dire que depuis deux jours Lili

est rentrée et qu'elle a fait un tapage de tous les diables en apprenant que sa sœur avait quitté la maison. Ramon lui aura sans doute raconté l'histoire à sa manière.

— Et elle le croit ?

— Certainement pas. Elle fait semblant, c'est de bonne politique. En attendant sa boutique ne désemplit pas. C'est à qui la fera parler. Et il en passe des mensonges, le temps d'une coiffure ! J'ai dit à Marie de ne s'inquiéter de rien. Mais elle n'y a plus tenu. Elle est repartie là-bas.

— Quoi, ce soir ? Ne me dites pas qu'elle a l'intention de retourner auprès de sa sœur.

— Sait-on ? Elle a quelquefois de si curieuses façons de voir !

— Comme son père ?

— Ah, elle vous a parlé de lui ? Elle n'en parle pas à n'importe qui. Cela prouve qu'elle vous estime.

— Vous l'avez connu ?

— Qui ? Le pauvre bougre ? Bien sûr que je l'ai connu. Le jour où il a fichu le camp. j'ai même couru après lui. Je ne l'ai pas rattrapé. Après tout, cela valait peut-être mieux pour tout le monde.

— Il était fou ?

— Aujourd'hui on appellerait cela autrement. Ce qui est certain, c'est que ce n'était pas un homme qui aurait dû se marier. Il n'était pas fait pour le mariage.

Et moi, étais-je un homme à qui le mariage convenait ?

— Toi, toi, toi ! disait Marie, qui prétendait que je ramè-
nais volontiers tout à ma personne. Je ne m'en défendais pas,
sinon pour prétendre que cette façon de faire relève davan-
tage de la curiosité que de l'égoïsme. Même le bonheur
se juge par comparaison. Pourquoi n'en serait-il pas de même
des situations qui se présentent à ceux qui nous entourent, à
nos familiers, à nos amis ? Quand l'un d'eux traverse une

épreuve, je me pose avec une telle acuité la question : « Que ferais-je en pareil cas » que j'en oublie parfois de m'intéresser à celui qui est aux prises avec la difficulté. Pour ce qui était de Mirou, je n'avais pas à me demander comment je réagirais à sa place. Je savais de quelle manière j'affronterais les accusations mensongères : en me déroband bien plus qu'en les réfutant. Confondre un menteur, c'est généralement alimenter ses nouvelles fabulations. Mirou ne manquerait pas de l'apprendre à ses dépens. Je voulais espérer qu'elle ne pousserait pas l'inconscience jusqu'à loger chez sa sœur. Mais après tout, peut-être la manière dont je l'avais quittée et la colère qu'elle me supposait l'inciteraient-elle à demeurer, tout au moins pour une nuit, loin de La Chênaie.

Remonté dans ma chambre, je me pris à guetter les bruits provenant du dehors jusqu'au moment où une lumière falote, dansant entre les arbres, m'apprit que Mirou se dirigeait vers la maison, poussant son vélo par le guidon. J'aurais voulu lui parler, m'excuser, lui demander si l'entrevue avec sa sœur n'avait pas été orageuse ou trop pénible. Mais je devinais qu'elle allait retrouver Valérie dans la cuisine, et pour tout dire je ne savais trop comment l'aborder. Nous ne manquions pas cependant de terrains d'entente, mais l'incommunicabilité des êtres est d'autant plus grande qu'ils ont de points communs.

Mes rapports avec ma mère en témoignent. Nous pensons de même pour certaines choses. Cependant c'est à propos de ces choses-là que nous nous heurtons le plus souvent et quand, par hasard, nous tombons d'accord, nous avons l'un et l'autre l'impression d'avoir été joué, d'avoir accepté un compromis. Aussi nous méfions-nous également des sujets qui exigent une prise de position. Nous préférons communiquer grâce aux petits drames quotidiens sans importance. Nous parlons des autres et quelquefois, à travers eux, nous laissons filtrer une confidence, un regret.

Mère aurait-elle été différente si sa vie avait été autre ? Quelquefois je l'imagine dans un milieu sans rapport avec

le nôtre, ayant la possibilité d'y développer des qualités demeurées en elle inemployées et devenues poison. Il est évident que son précoce veuvage a favorisé ses instincts autoritaires, son pessimisme aisément malveillant. Son esprit comme son corps ont connu cet épaississement propre aux chiennes stériles.

On devrait pouvoir à un moment donné échanger sa vie contre une autre, comme le joueur change de place à la table de baccarat quand il estime que la main lui est défavorable. La réversibilité est un jeu qui me plaît, mais depuis la mort de Marie j'en ai peur.

Imaginer ce que ma vie conjugale aurait pu être si... Ce *si* condamne inévitablement un de nous deux. Celui qui n'a pas eu la force de construire ou celui qui n'a pas eu la patience d'attendre ? Qui de nous deux ? Marie a certainement montré le plus de patience. Le pouvoir d'attente des femmes est infini. Toute leur vie se passe à attendre. Attendre d'être en âge d'aimer, attendre la venue de l'homme, attendre l'enfant qu'elle porte, attendre la vieillesse qui est pour elle une première mort. Chacune de leurs attentes se double d'une crainte et d'un espoir. L'homme accepte relativement facilement que sa vie ne soit qu'une contrefaçon de celle qu'il avait rêvée. Il *se fait une raison*, comme on dit. Mais, même désarmée, une femme ne désarme jamais. Mirou devait être pareille.

Je l'entendis qui marchait précautionneusement dans le couloir et gagnait sa chambre. Pourquoi ne pas l'appeler ? Comme pour m'en dissuader, la fameuse horloge de la tante Anna sonna onze coups. Onze heures ! Il était vraiment trop tard pour amorcer une conversation.

Je me sentis heureux que le temps eût décidé pour moi. Néanmoins j'ouvris ma porte et plongeai un regard curieux dans le couloir. Il était désert, seulement éclairé par le mince pinceau lumineux jailli de ma chambre. Dans cette clarté inhabituelle il avait quelque chose d'insolite, d'inquiétant, il

respirait la solitude. La chambre de Mirou s'ouvrait sur le palier, séparée des autres par une grande pièce vide où Valérie mettait des oignons à sécher et des fruits à mûrir. Aucun escalier ne conduisait au grenier fermé par une trappe qu'il fallait toute la poigne de Bosco pour soulever.

Aucun bruit. Dans cette vieille demeure pleine de présences et de souvenirs, j'étais aussi seul que si je m'étais trouvé dans un phare entouré par le silence de la mer.

Bien qu'elle m'en eût rebattu les oreilles, j'avais complètement oublié la fête scolaire lorsqu'un samedi matin Valérie m'annonça qu'elle aurait lieu le lendemain.

— Vous y assisterez, n'est-ce pas ? me dit-elle.

J'en avais d'autant moins envie que cette manifestation m'obligeait à prendre conscience du temps écoulé. Bientôt il me faudrait songer au retour, quitter La Chênaie. J'en éprouvais un curieux regret, le sentiment d'avoir, des jours et des jours, tourné en rond, de m'être plu à oublier au lieu de chercher à comprendre. Comprendre quoi ? Comprendre qui ? Marie ou moi-même ? Marie et moi-même. Mon erreur était peut-être de vouloir nous dissocier, nous différencier ? Allons donc ! Nous ne formions pas un couple, nous étions deux individus bien distincts. Chacun de nous avait ses secrets, ses problèmes. C'étaient les miens qu'il me fallait résoudre, les miens exclusivement. Si je n'y parvenais pas au cours du temps qui me restait à passer à La Chênaie, je n'y parviendrais sans doute jamais.

La fête scolaire tombait bien mal à propos. je clamai à la ronde que je n'y assisterais pas. Mais quand, le lendemain, je vis Monsieur Edmond et Mademoiselle Herminie ne pas tenir en place et des gens endimanchés passer sur le chemin, je subis les effets de la contagion et proposai à Valérie de la conduire au village. Elle déclina mon offre : ces *singerie*s

ne l'intéressaient pas. Quant à Bosco, l'idée ne lui était même pas venue qu'il pût lui être demandé de renoncer à sa partie de cartes dominicale.

De son côté Mirou était partie *là-bas*, tôt le matin.

— Elle est allée garnir l'estrade, je vous demande un peu ! Et cela tandis que les forains dressent leurs baraques autour du kiosque.

J'appris ainsi que la fête scolaire était jumelée avec ce qui était autrefois la kermesse du village. Cet autrefois remplissait Valérie de nostalgie.

— Il n'y avait pas d'autos tamponneuses en ce temps-là, mais des comptoirs de loterie, un marchand de beignets, et le soir on allait danser entre soi dans la grange du père Doneux. Marie a bien tort de se donner tant de mal. Tout le monde compte sur elle, mais vous verrez, personne ne lui aura réservé une place dans la tribune. Pour une fille intelligente, ce qu'elle peut quelquefois être bête !

Intelligente ? J'aurais plutôt dit intuitive. J'avais redouté, lui ayant révélé à la faveur de notre différend ce qui m'avait amené à La Chênaie, qu'elle ne me témoignât désormais ce que les femmes appellent de la compréhension, c'est-à-dire une forme de curiosité déguisée, cette curiosité du malheur d'autrui dont elles sont friandes. Mais Mirou paraissait avoir oublié ce qu'elle avait appris. L'oublier un peu trop visiblement pour que ce ne soit pas volontaire. Peu m'importait. Qu'elle le voulût ou non, Marie désormais avait pris place entre nous. Plus rien ne serait jamais pareil. Je lui cherchais à présent des ressemblances et je lui en trouvais, quitte à les juger ensuite blasphématoires.

Lorsqu'en arrivant sur la place de l'église je la vis qui descendait de l'estrade et, passant entre les premiers rangs de chaises déjà occupées, venait à ma rencontre, je me traitai d'imbécile pour l'avoir à certains moments comparée à Marie. Elle ne lui ressemblait en rien. Aucune femme, jamais, ne lui

ressemblerait, j'en étais certain tout à coup. J'en étais heureux. Je souris à Mirou.

— Je vous attendais, me dit-elle. Je suis contente d'en avoir fini. Les enfants sont prêts à entrer en scène. Ils ne sont plus à tenir. Voulez-vous que nous nous asseyions ici ?

— N'avez-vous pas de place réservée ?

— Il n'y a de place réservée que pour les officiels et les organisateurs.

— Vous auriez le droit d'être parmi eux.

— Oh, pourquoi ? J'ai fait si peu de chose.

Je trouvais que son ton manquait de naturel. Ce n'était pas la première fois d'ailleurs que Mirou me faisait penser à ces malades qui parlent avec un feint détachement de leur mal afin de donner mauvaise conscience à ceux qui les soignent. J'allais le lui laisser entendre, mais j'en fus empêché par l'arrivée d'une ribambelle d'enfants qui montèrent sur la scène. L'orchestre, lui, avait pris place depuis un moment déjà, et chaque fois qu'un souffle de vent agitait la draperie pourpre derrière laquelle il était dissimulé, on apercevait une jambe de musicien et quelquefois l'éclat cuivré d'un instrument.

— Nous avions espéré pouvoir projeter un film de Chaplin dans la salle de gymnastique, me souffla ma compagne. Malheureusement le prix de la location dépassait nos moyens.

— Je m'en consolerais.

— Vous n'aimez pas Chaplin ?

— Je n'aime pas qu'on s'emploie à me faire rire pour me laisser entendre ensuite que je suis imbécile si je n'ai pas pleuré.

Mirou ne me répondit pas. M'avait-elle seulement entendu ? Toute son attention paraissait accaparée par ce qui se passait sur l'estrade. Pour ma part, le spectacle ne me retint guère. J'éprouve une profonde aversion pour tout ce qui transforme, même indirectement, un enfant en cabot. Rien

ne m'attriste comme de lire sur un visage juvénile des signes de suffisance, de vanité, de férocité compétitive.

— Une chorale n'est pas une pitrerie, m'avait dit Mirou.

Sans doute, mais elle avait dû reconnaître que tous les enfants auraient voulu être au premier rang, bien en vue, et qu'elle avait eu à ce sujet quelques démêlés avec les familles.

Je fus heureux pour elle que tout se passât bien, même la ronde qui *n'était pas au point*. Les enfants quittèrent l'estrade sous des applaudissements nourris et des bravos jetés à voix haute. Je devinai que Mirou en éprouvait une sorte de soulagement mélancolique et la sentis qui se tassait un peu sur sa chaise, s'appuyait à moi.

La représentation était finie. Des gens se levaient, s'interpellaient. Les gamines qui avaient dansé en sabots la ronde folklorique rejoignaient leur famille, les joues encore maquillées, des fleurs artificielles piquées dans les cheveux.

J'entraînai Mirou qui, au passage, répondait à des saluts, serrait des mains.

À présent qu'il le leur était permis, les forains faisaient tonitruer leurs haut-parleurs et on entendait claquer les premiers coups de carabine tirés sur des cibles mouvantes. La buvette et le tir retenaient les garçons, les femmes s'agglutinaient devant la baraque de la voyante. Brusquement je sentis Mirou se raidir.

— Allons nous-en, me dit-elle en me désignant du menton un homme qui tentait de faire mouche sur une théorie de pipes en écume. Ramon !

Il ne soupçonnait pas notre présence et ne nous aurait pas aperçus si Lili, debout à ses côtés, ne lui avait touché l'épaule.

— Regarde un peu qui vient là !

De toute évidence la sœur de Mirou était ivre. Ce fut presque en titubant qu'elle s'approcha de nous. Ramon la suivit après avoir abandonné sa carabine sur le comptoir de la baraque.

— Bonjour, dit-il en portant deux doigts à son front. Alors, on prend un verre ensemble ?

Je voulus m'éloigner, mais Mirou m'entraîna vers la buvette à la suite du couple.

— Si nous refusons de les accompagner, ils vont faire un esclandre.

— Je m'en fous.

— Moi pas.

Je la suivis, Lili soudain pendue à mon bras.

— Alors, notre sainte-nitouche vous tente ? A votre place je me méfiera : ce n'est pas une vertu !

Je devinai que les gens qui nous entouraient étaient moins indifférents et sourds qu'ils s'efforçaient de le paraître. J'en voulus à Mirou de m'avoir entraîné et jugeai de surcroît que, quoi que nous fassions, nous n'éviterions pas l'incident. Je l'attendais. Il me prit cependant de court. Brusquement Ramon enlaça Mirou, renversant le contenu de son verre sur son corsage.

— Oh, pardon, Duchesse ! s'excusa-t-il en bouffonnant.

Le rire strident de Lili fit se retourner les têtes.

— Allons, enlève ta blouse, cria-t-elle. A moins que tu ne préfères enlever ta culotte !

Je saisis Mirou par le coude et l'entraînai, fendant la haie de badauds qui cherchait à se refermer sur nous.

Le rire insultant de Lili nous poursuivait encore un moment, puis se perdit dans le brouhaha de la foule.

— Ce soir ils vont certainement se battre, me dit Mirou.

Elle semblait hésiter à monter en voiture, le visage tourné vers l'endroit que nous venions de quitter.

— Grand bien leur fasse !

— Vous ne comprenez pas.

— Qu'y a-t-il à comprendre ? Votre beau-frère est un voyou et votre sœur...

— Lili a toujours été ainsi.

— La belle excuse !

Excédé, au lieu de refermer la portière, je la tins grande ouverte.

— Si vous voulez retourner vous faire insulter...

— Non, non, rentrons à La Chênaie. De toute façon il faut que je change de corsage.

Mais il était dit que nous n'étions pas au bout de nos tribulations. La Chênaie, habituellement silencieuse, résonnait de voix et de rires, de cris d'enfants.

— Déjà de retour ? nous dit Valérie. Et devinant notre étonnement, elle ajouta, partagée entre l'agacement et la fierté :

— Des parents ont profité de la fête pour venir nous voir.

A en juger par le bruit, les parents étaient nombreux, et nombreuse leur progéniture. Tandis que Mirou passait un corsage frais, je l'attendis dans le vestibule, me garant comme je le pouvais des gosses qui, tout en mâchant des quartiers de tarte, se poursuivaient d'une pièce à l'autre. Dès qu'elle parut, je l'entraînai et, bien que le crépuscule fût tout proche, nous nous enfonçâmes dans le parc, gagnant les abords du petit bois voisin. Mirou semblait découragée.

— Ramon ne vaut pas lourd, je vous le concède. Mais il faut reconnaître que Lili est infernale. De plus le pays ne l'a jamais adopté. Il se sent seul.

— Tout le monde est plus ou moins seul.

— Comme vous êtes peu touché par les problèmes d'autrui ! Moi je me sens concernée par ce qui arrive aux autres.

— Il pourrait vous en coûter cher.

— Il m'en a déjà coûté.

A quoi faisait-elle allusion ? A sa vie professionnelle ou à sa vie sentimentale ? A sa vie sentimentale probablement. Quels hommes avait-elle connus ? Combien d'hommes ? C'était la première fois que je me posais la question. Jusqu'alors j'avais jugé naturel qu'elle vécût comme moi à La Chênaie, loin de son milieu habituel, de ses amis. Mais pour elle aussi les vacances allaient bientôt prendre fin. Il était même étonnant qu'une simple employée en eut d'aussi longues. Mirou était-elle *au mieux* avec son employeur ? Elle ne parlait jamais de son travail. Valérie m'avait dit qu'elle était secrétaire. Secrétaire... cela pouvait signifier pas mal de choses !

Une idée folle me traversa l'esprit : et si je lui proposais de venir travailler à la Galerie ? Voilà des mois que Marlier se disait débordé et réclamait de l'aide. Elle serait bien obligée de me répondre, de justifier son refus... en admettant qu'elle refusât !

A l'idée que Mirou pût accepter ma proposition, la prudence l'emporta sur ma curiosité et je ne lui parlai de rien. Toutefois, peut-être à cause du risque que j'avais failli prendre, je la regardai soudain avec d'autres yeux. Il ne faudrait pas grand-chose pour qu'elle soit attirante, pensai-je. Elle est loin d'être laide. Sa coiffure ne lui convient pas. Il faudrait aussi changer son maquillage.

— Et quoi encore ? aurait dit Marie. Quand lui demanderas-tu de renier sa famille et de quitter son amour ?

Car Marie prétendait que, par déformation professionnelle, je rêvais toujours de pouvoir corriger le cadre ou l'apparence de ceux que je fréquentais.

— Ils seraient mieux ainsi.

— Qu'en sais-tu ? Il t'arrive de te tromper quand tu juges d'un éclairage.

Elle disait vrai. Il m'arrive couramment de corriger en pensée la manière d'être et de vivre de mes amis. Je me persuade que je les connais mieux qu'ils ne se connaissent. Je voudrais les arracher à leurs habitudes comme on décroche un tableau mal exposé.

— Un homme n'est pas un bout de toile peinturlurée, s'indignait Marie.

De nouveau, je regardai Mirou.

— Elle refuse d'être heureuse, m'avait confié Valérie.

Valérie n'était qu'une vieille femme, finaude sans doute, mais à qui certaines subtilités demeuraient étrangères. Valait-il mieux croire Lili lorsqu'elle prétendait que sa sœur était loin d'être une sainte et qu'il convenait de ne pas s'y fier ? Que s'était-il passé au juste entre Mirou et le garçon amoureux d'elle avant qu'il ne retournât auprès des siens en Algérie ? Enfin, qui irait-elle retrouver lorsque ses vacances auraient pris fin ?

J'étais à ce point distrait que je sursautai lorsque Mirou me tira par la manche.

— Prenez garde, me dit-elle en me désignant un bout de fil de fer barbelé qui traînait par terre. C'est le reste d'une clôture. Nous ne sommes plus dans le parc de La Chênaie mais dans celui de l'ancienne scierie.

— On peut y entrer librement ?

— Pourquoi ne le pourrait-on pas ? Tout ce qui avait quelque valeur a été vendu au moment de la faillite. Depuis lors la maison d'habitation tombe en ruine.

Je laissai Mirou me précéder, admirant dans le soir tombant les arbres qui avaient des tons violet très doux. Bien qu'on fût encore en été, le sol était déjà partiellement jonché de feuilles mortes et il s'en élevait un parfum automnal à la fois suave et putride. Soudain au détour du sentier la propriété m'apparut, se dressant au centre d'une étendue totalement déboisée comme une carcasse d'animal. Tout ce qui était

vitres, ornementation — chair eût-on dit — n'existait plus. Elle était plus nue que nue, d'une étrange couleur vert-de-grisée avec des bavures plus sombres là où les pluies l'avaient davantage pénétrée. A l'arrière s'étendait un large horizon, sorte d'échiquier fait de terres incultes et de champs labourés avec, en avant-plan, une herse rouillée, à demi enfoncée en terre. Et rien n'était plus désespéré que la vue de cette ferraille qui semblait avoir cherché à prendre racine.

— L'escalier intérieur est encore praticable, dit Mirou en courant vers la maison. De là-haut on aperçoit les clochers de tous les villages avoisinants.

De là-haut... l'ouverture d'une fenêtre privée de vitres et de châssis. Le vide.

— Revenez, criai-je d'une voix altérée. Revenez !

Sans m'écouter, elle poursuivit sa course et montait déjà les marches branlantes quand je la rattrapai, arrachant sa main de la rampe, la saisissant à bras-le-corps, l'emportant sans même me rendre compte que je l'écrasais contre moi.

Ce ne fut que lorsque nous nous retrouvâmes dehors que je sentis le sang me refluer au cœur. Avec un mot d'excuse je voulus relâcher mon étreinte, mais Mirou ne se dégagea pas. Bien au contraire elle se souda véritablement à moi et, quand je lui eus pris la bouche, la fouillant sans douceur, elle me rendit mon baiser avec une gloutonnerie d'affamée.

III

Je n'aime pas à me souvenir des jours qui précédèrent celui où je quittai La Chênaie et je déteste particulièrement de me rappeler ce jour-là.

L'avant-veille j'avais reçu de ma mère une lettre dont l'épaisseur m'avait non seulement surpris mais inquiété. Mère a la religion des anniversaires. Elle ne se contente pas de célébrer ceux qui sont consacrés, elle se plaît également à fêter à dates fixes une foule de petits faits dénués de signification auxquels elle accorde une grande importance. Il en résulte que, plusieurs fois par an, je reçois un cadeau dont je n'ai nulle envie et qui représente pour moi un casse-tête chinois. Quel moment de mon enfance ou de ma vie d'homme prétend-il honorer ? Je cherche, sachant que ma mère compte que je l'évoquerai en la remerciant et que ma bonne ou mauvaise mémoire me vaudra une bonne ou mauvaise cote affective. Quelquefois il m'est impossible d'imaginer pourquoi une pochette ou une cravate m'est offerte. Mère ne s'y trompe pas.

— Ce n'est rien, voyons ! Il est naturel qu'une mère se souvienne de choses que son petit garçon oublie.

Un mouton deviendrait enragé à moins ! Cette fois, cependant, je me trompais. La lettre n'était volumineuse que parce qu'elle en contenait une autre, en travers de laquelle mère avait griffonné : *Je n'ai pu refuser à Célia de te transmettre son message. Oublies-tu qu'elle t'a consacré plusieurs années de sa vie ?*

Consacré ! A croire qu'elle avait pris le voile ! Pourquoi Célia était-elle allée voir mère ? Qu'en espérait-elle ? J'ima-

ginais les deux femmes parlant avec des soupirs entendus du décevant caractère masculin et mère défendant *son petit* tout en l'accablant ! Je n'avais pas oublié les joies que je devais à Célia mais j'avais tout bonnement oublié Célia elle-même, à la manière dont certains coupables ferment leur mémoire à ce qui les gêne. Était-ce la certitude de ne plus aimer Célia ou, mieux, de ne l'avoir jamais aimée qui me préoccupait ? « S'il fallait aimer toutes les femmes avec qui l'on couche ! » pensai-je. Je me repris aussitôt. Être vulgaire ne m'aiderait en rien. Peut-être ferais-je mieux d'être cruel, de répondre à Célia en lui parlant de Mirou.

— Tiens-tu à elle ? A-t-elle pris ma place dans ton cœur ? me demanderait-elle.

Sa place ! Une place réservée dans mon cœur comme un coin, côté couloir, dans un wagon de chemin de fer ! Je ne répondrais pas à Célia, je ne lui parlerais jamais de Mirou. Que pouvais-je lui en dire ? Qu'elle m'était chère ? Rien de plus faux. Lorsqu'elle s'était jetée dans mes bras, j'avais découvert en Mirou une femme inconnue, avide de s'abandonner, de se livrer, d'être possédée. Je l'avais renversée, écrasée sous moi là où les feuilles prématurément tombées avaient donné au sol une tiède élasticité. Notre entente avait été parfaite. Nous n'étions rentrés à La Chênaie qu'à la nuit tombée, fourbus et comme égarés. La fragrance de Mirou imprégnait ma peau. C'était plus qu'un parfum, une odeur femelle, entêtante, troublante, qui avait fini par m'écœurer.

Certaines femmes m'ont dit que je n'étais jamais *reconnaissant*, que *je n'en parlais jamais après*. Disons que je suis pudique *après*, contrairement à elles qui le sont généralement *avant*, mais acceptent et pratiquent par la suite une familiarité sans réserve. Mirou serait-elle différente ?

Le lendemain matin je ne savais trop quelle contenance observer en entrant dans la cuisine où Mirou prenait déjà son petit déjeuner. Mais elle m'accueillit comme à l'accoutumée, plaisanta à propos de mon réveil tardif puis m'annonça

qu'elle avait à faire en ville et ne rentrerait pas de la journée. Peut-être même serait-elle encore absente à l'heure du dîner.

Me voilà fixé, avais-je pensé. Notre aventure n'aura pas de lendemain. J'en étais surpris, vexé même. Je ne suis pas fat d'ordinaire, mais il me semblait que je n'avais jamais fait l'amour aussi parfaitement, en si plein accord avec ma partenaire. J'étais en droit de croire qu'elle souhaitait connaître encore de semblables instants. Pour ma part, il suffisait que Mirou renversât légèrement la tête pour que je la revisse telle qu'elle était dans le petit bois, couchée sur un lit de feuilles, les yeux clos, la bouche ouverte sur un étrange cri muet.

L'aurais-je quand même déçue ? Je ne le saurais jamais.

En quoi je me trompais. Le soir venu, alors que je m'apprêtais à monter dans ma chambre, Mirou qui venait de rentrer me rattrapa et me dit à voix basse, profitant de ce que Valérie s'affairait à l'autre bout de la cuisine :

— N'oublie pas de laisser ta porte entrebâillée.

Un peu plus tard elle la poussait et, comme la veille dans le parc de la scierie, se jetait dans mes bras. Sous son peignoir elle était nue. Quand je le fus aussi elle m'enlaça les reins et, me caressant de ses lèvres, se laissa glisser lentement contre moi jusqu'à se trouver à genoux...

— N'oublie pas de laisser ta porte entrebâillée.

Chaque soir Mirou devait me murmurer ce rappel sans soupçonner combien cette ponctualité amoureuse m'agaçait. J'aurais souhaité pouvoir choisir mon heure, avoir des raisons de m'impatienter, de rêver. Mais on eût dit qu'elle avait à cœur de m'épargner jusqu'à la moindre attente.

Un soir, je ne sais plus sous quel prétexte, elle monta se coucher en même temps que moi. C'est ce soir-là que quelque chose dans sa manière d'être m'alerta, que j'appris qui elle était en définitive.

Comme les autres fois elle s'était jetée dans mes bras à peine entrée, mais j'étais distrait et cependant plus attentif

que jamais. Sournement, la caressant au gré de ses préférences, j'entraînai Mirou vers le plaisir, exigeant qu'elle y cédât, qu'elle s'y abandonnât la première, seule. Quand je la sentis qui ne se dominait plus, je voulus seulement boire son cri mais elle ne me le permit pas, s'abattit sur moi, me foulant sans égard.

Nous nous retrouvâmes un peu plus tard, étendus côte à côte, tremblants et mal apaisés. J'étais avide d'ombre et de silence. Mais existe-t-il une seule femme au monde qui sache se taire après l'amour ?

— Tu m'as fait peur, me dit Mirou. Pourquoi ne voulais-tu pas jouir ? Tu sais cependant que ton plaisir m'est plus précieux que le mien.

Cette phrase, d'ailleurs mensongère, que tout homme a au moins entendu une fois dans sa vie, eut le don de m'exaspérer. J'étais sur le point d'y répondre quand quelque chose dans l'attitude de Mirou m'en empêcha, quelque chose dans son regard, dans son sourire.

Redressée sur un coude afin de mieux se faire entendre, elle répéta :

— Pourquoi ne voulais-tu pas ? Il n'y a rien d'humiliant à ce que tu me doives ton plaisir.

Cette manière de faire de moi son obligé m'étonna, mais l'expression de son visage me surprit plus encore. On y lisait tant de complaisance gloutonne, tant d'instinct possessif que, brusquement, pour moi tout devint clair. Le comportement, la vie même de Mirou se trouvaient expliquée. Je sus qu'elle n'avait qu'une ambition, qu'une volonté : arriver à ce que chacun, d'une manière ou d'une autre, soit son débiteur : les enfants de l'école, le garçon qu'elle avait renvoyé en Algérie avec les siens, Lili à qui elle ne manquerait pas de pardonner, Ramon même et tant d'autres dont Valérie m'avait occasionnellement parlé. Sans doute professionnellement en allait-il de même. Elle devait être de ces employées auxquelles le patron est reconnaissant de pouvoir accommoder sponta-

nément et différemment la vérité selon qu'elle doit être dite à sa petite amie ou à sa femme légitime.

Il me semblait suivre à rebours le long et amer chemin que Mirou avait parcouru depuis sa naissance, petite fille comptant pour rien aux yeux d'une mère que la douleur de l'abandon égarait, jeune fille méprisée par les amis de la brillante et peu farouche Lili, femme ayant la certitude de n'exister pour personne, de marcher sans laisser d'empreinte. Nul ne peut vivre seulement d'indifférence. Puisque sa propre vie était sans intérêt, Mirou l'avait greffée sur celle des autres, n'ayant de cesse qu'elle en modifiât la raison et le cours. Rien ne lui répugnait pour arriver à ce qu'on *lui dût quelque chose*. Elle se ferait gifler par Lili, insulter par Ramon, et moi si je voulais...

Je sus à cet instant que plus rien entre nous ne serait jamais pareil, que désormais je verrais une intention dans chacune de ses paroles, dans chacun de ses gestes. A présent, malgré moi, me rappelant la manière dont elle s'était jetée dans mes bras, j'étais porté à me demander ce qu'il y avait eu d'instinctif dans cet élan. Mirou avait-elle seulement voulu *mon bonheur* ? Elle devait l'ignorer elle-même, trop habituée à se mentir pour être encore capable de juger ce qui la déterminait. L'idée que j'avais fait les frais d'une *œuvre pie* m'était odieuse. J'aurais voulu pouvoir quitter La Chênaie sans attendre le jour, sans prendre congé de ses hôtes, sans dire adieu à Valérie. Mais je savais la chose impossible. Je savais même que je ne pourrais pas éviter de passer mes dernières nuits avec Mirou, bien qu'elle m'inspirât désormais une sorte de pitié teintée de colère. Je devais me faire violence pour ne pas lui crier qu'elle vivait en porte-à-faux, que toute sa manière d'être relevait d'un orgueil démentiel et que si, dans l'escalier de la vieille scierie, je l'avais un instant identifiée à Marie, affolé à l'idée qu'elle pût tomber dans le vide, jamais par la suite elle ne l'avait plus supplantée ni fait oublier.

Mirou devina-t-elle quelque chose de mon état d'esprit et voulut-elle me gagner de vitesse, m'épargner malgré moi ?

Le matin de mon départ, lorsque je descendis dans la cuisine pour y prendre mon petit déjeuner, Valérie me dit simplement :

— Elle est partie.

— Partie ?

— Elle s'est fait conduire à la gare par le fils du garagiste.

— Mais on ne se sauve pas ainsi, sans un mot, sans un au revoir !

— Elle a fait de même avec les autres, répondit Valérie qui, brusquement, se mit à pleurer.

Je pensais bien que mère me parlerait de Célia, mais elle le fit avec une promptitude qui me surprit lorsque, mû par un sentiment que je m'explique encore mal, je passai chez elle avant de rentrer chez moi. J'avais roulé toute la journée, sentant peu à peu s'étirer et se rompre les fils qui me rattachaient à La Chênaie. Au début j'avais pu croire, tant le paysage m'était familier, que j'étais seulement parti pour une longue promenade. Plus d'une fois j'avais instinctivement tourné la tête vers la place qu'occupait généralement Mirou à mes côtés. Où était-elle à présent ? Je l'imaginais, seule parmi les usagers habituels du train omnibus, se refusant à la tristesse, tirant un pitoyable orgueil de me compter désormais parmi ses obligés. J'avais cessé de lui en vouloir dès l'instant où je n'avais plus été contraint de lui jouer la comédie, étonné seulement que nos dernières nuits aient été à ce point excessives et désordonnées. Quoiqu'elle inventât pour se disculper à ses propres yeux, Mirou ne pouvait nier tout ce qu'elle avait exigé, tout ce qu'elle avait consenti au cours des heures écoulées. Vers qui s'en allait-elle à présent ?

Et dans l'avenir, quels seraient ceux qui, comme moi, apprendraient avec surprise que cette fille qui n'inspirait pas le désir était une incomparable amoureuse ?

Quand le paysage eut cessé de m'être familier, alors seulement je sus que La Chênaie appartenait au passé, et le présent se rabattit sur moi avec la violence d'un soufflet. J'allais retrouver Marie ! J'avais beau savoir qu'elle était morte, c'est vers elle que tout convergeait, c'est vers elle que je revenais, c'est autour d'elle que s'exerçait la giration de toutes les choses que j'allais retrouver, comme autour d'un axe invisible.

Je me sentis glacé, et je crois bien que c'est pour échapper à la peur qui soudain me nouait la gorge que je me rendis chez ma mère. Ma visite imprévue ne parut pas l'enchanter. Quand elle ouvrit la porte, je vis qu'elle portait un vieux peignoir et avait les mains savonneuses.

— Viens par ici, me dit-elle en pénétrant dans la salle de bains. Je faisais ma petite lessive. J'en ai fini dans un instant

J'aurais préféré demeuré dans le living, mais elle tenait à m'avoir à sa portée et, bien que me tournant le dos, s'adressait à moi, m'interrogeait des yeux par le truchement de la glace du lavabo.

— Est-ce à cause de la lettre de Célia que je t'ai envoyée que tu es rentré précipitamment ?

— Je ne suis pas rentré précipitamment. Il se fait qu'il est grand temps que je me remette au travail. Marlier a été très chic. Il a pratiquement renoncé à prendre des vacances pour que je puisse aller me mettre au vert pendant plus de six semaines.

Le regard de mère se fit scrutateur.

— Et maintenant ? Tu te sens parfaitement bien ? Je t'avoue que je ne me serais pas attendue à ce que la mort de Marie te causât un tel choc, un tel chagrin.

— Il me semble que le choc est explicable, vu la façon dont Marie est morte. Quant au chagrin... Ce que je ressens

est plus complexe, plus confus. La mort de Marie est pour moi ce que Gide aurait appelé *un manque*.

— Tu sais bien que je ne lis pas Gide.

Ah ! que cette réplique était bien d'elle ! Rien au monde n'eût été capable de l'empêcher de la formuler. En toute occasion mère entend qu'on sache qu'elle reste sur ses positions. Quelle étrange idée aussi de vouloir lui expliquer ce que je ressentais lorsque je pensais à Marie. Un manque, oui, c'était cela, un vide... Si j'insistais auprès de mère, elle ne manquerait pas de dire :

— Tu as peur de la solitude ? Pourtant seul, tu l'étais déjà du vivant de ta femme.

Je l'étais sans doute. Mais ma solitude et la sienne étaient comme jumelées, elles avaient fini par faire bloc.

— Pourquoi souris-tu ?

Avais-je souri ? Je faillis lui avouer qu'une idée saugrenue venait de me passer par la tête : la pensée que Marie et moi étions comme des frères siamois qu'on ne peut séparer sans danger.

— Oh, rien. Un souvenir.

Mère détourna précipitamment les yeux et les reporta sur la lingerie qu'elle essorait en la pressant contre la coquille de l'évier.

— Ce nylon soit-disant indémaillable, quelle blague !

Elle se retourna et tint ouverte devant moi une petite culotte bleu ciel dont l'entre-jambes était déchiré.

— Regarde-moi ça, et je l'ai à peine portée !

Cette fois ce fut moi qui détournai précipitamment les yeux, bêtement mal à l'aise. Mère dut le sentir car elle haussa les épaules, rejetant rageusement la lingerie dans l'eau savonneuse.

— Je terminerai tout à l'heure. Passons dans le living. Tu me disais que Marie te manque ?

Ce n'était pas ce que je lui avais dit, mais à quoi bon faire état de la nuance ?

— Vous savez bien que j'ai toujours eu du mal à accepter que quelque chose m'échappe irrémédiablement.

— Tu penses encore à ton plumier ?

Mon plumier !... C'est une vieille histoire qui a fait, en son temps, le tour de la famille. Tout enfant je me suis laissé voler un plumier. Je n'y tenais pas particulièrement, mais l'idée du *jamais plus* qui désormais s'y attachait me fut insupportable. Jamais plus je ne l'ouvrais, jamais plus je n'y disposerais mes crayons. Aujourd'hui... jamais plus... Marie ! J'ai cessé cependant d'être un enfant, je sais maintenant que vivre, c'est perdre continuellement, voir s'abîmer, sans y rien pouvoir, ce qu'on a construit, désiré, aimé. Pour se masquer cette évidence les hommes engrangent, acceptent de tirer des traites sur l'avenir comme s'ils étaient éternels. Je n'agis pas autrement qu'eux.

La voix de mère me tira de mon silence.

— Que comptes-tu faire à présent ?

— Travailler. La Galerie ouvre ses portes sous peu. D'ici là j'ai de quoi m'occuper.

— Je veux dire, que comptes-tu faire au sujet de Célia ?

— Rien.

— Pourquoi n'aurais-tu pas une franche explication avec elle ?

— Une franche explication, vous plaisantez ! A quel propos aurais-je une explication ? Je sais parfaitement à quoi m'en tenir. Célia veut que je l'épouse.

— Elle t'aime.

— Il est possible qu'elle le croit. En réalité, comme elle me l'a écrit, comme elle le clame et le proclame, elle m'a consacré trois ans de sa vie et ne veut pas avoir misé à fonds perdus.

— Quand tu parles de cette façon, je crois entendre ton père. Il est vrai que toi, du moins, tu as des excuses, Marie...

— Laissez Marie. Elle jouait sans cesse à fonds perdus. C'est même le seul jeu qu'elle ait connu. Il lui a coûté la vie.

Le lourd silence qui suivit nous fut pénible à tous deux. Pourquoi avais-je pris la défense de Marie ? Mais aussi, pourquoi mère semblait-elle souhaiter que j'épouse Célia ? Serait-ce parce qu'elles avaient l'une et l'autre une même façon d'aimer ? Célia m'aimait, disons qu'elle s'était aimée à travers moi. M'étais-je aimé à travers elle ? La chose était possible. Célia était une maîtresse agréable, peu exigeante, accordant plus de prix à la vie mondaine qu'à la vie amoureuse. Elle fait partie d'un nombre impressionnant de comités, fournit à de vieilles dames nécessiteuses de quoi coudre, broder, confectionner des bonbonnières, des pantoufles, des signets, tous objets invendables dont on ne parvient à se défaire qu'à la faveur d'une fancy-fair. Deux fois par mois elle collabore, en qualité de critique cinématographique, à une feuille de chou, ce qui lui permet de regretter ouvertement qu'en Europe les femmes n'aient pas, comme en Amérique, la haute main sur la censure. Je sais qu'elle aimerait briller comme conférencière. Mais, chose étrange pour une femme qui a tant d'aplomb, la vue d'un auditoire lui fait perdre ses moyens et s'exprimer d'une voix blanche. Je ne l'ai entendue parler en public qu'une seule fois. Encore suis-je parti avant la fin de son exposé, incapable de l'entendre bafouiller tandis qu'une consternation proche de la jubilation se peignait sur le visage de ses meilleures amies.

Que j'aie pu supporter ces faiblesses, ces ridicules pendant trois ans me surprend aujourd'hui. Cependant je ne fus jamais aveugle. Je l'étais même si peu que, quelquefois, à la seule fin d'irriter Célia, je lui rappelais aux moments les moins opportuns certains de ses propos concernant la liberté des femmes et le devoir qu'elles ont de ne faire aucune concession au mâle. Modérément épris, je n'avais de surcroît aucune

raison d'être jaloux. Bien qu'elle soit jolie femme, Célia n'est pas des plus courtisées. Je n'avais eu aucun mal à la conquérir, si peu de mal même qu'elle devait prétendre par la suite, pour justifier son trop facile abandon, qu'elle s'était surtout donnée à moi par représailles, pour se venger d'un autre. Qui était cet autre ? Je n'ai jamais eu la curiosité de m'en informer, à supposer qu'il existât. Si elle était retournée à lui, en aurais-je souffert ? Je ne le crois pas. Alors comment se faisait-il que je sois demeuré son amant pendant plusieurs années, que j'aie fréquenté assidûment cette femme pour laquelle, en somme, je n'éprouvais ni réelle amitié, ni amour, ni estime ?

Je suppose que ce fut pour rompre les chiens que mère me proposa de boire quelque chose. Je craignis un moment qu'elle ne me demandât de partager son repas du soir, mais elle n'en fit rien et je crois qu'elle fut soulagée lorsque j'écourtai ma visite. Quand je retournerais la voir, elle m'attendrait préparée aux attaques, et sans doute me demanderait-elle, comme je me le demandais tandis qu'elle me versait un martini, ce qui avait bien pu me faire accepter l'insignifiance de Célia et m'y complaire. Ce n'était pas la première fois que je me posais la question, prêt à croire qu'elle ne trouverait jamais de réponse, mais lorsque je fus chez moi, seul dans l'appartement désert, brusquement la vérité m'apparut.

C'était Marie qui, indirectement, avait permis que Célia occupât une telle place dans ma vie. Marie, faussement indifférente à tout, gouailleuse, traînant après elle quelque perpétuel échec sentimental, mais si profondément humaine, si vraie, qu'à ses côtés le vide même prenait du relief. C'est Marie qui, en raillant et en caricaturant Célia, lui avait donné à mes yeux une personnalité particulière. Maintenant Marie était morte et, privée de ce témoin à charge, Célia n'était plus qu'une femme parmi les autres... personne... tout le monde.

Cette évidence, si elle me frappa comme un retour de bâton, me fit mal augurer de l'avenir. La vérité est rarement

bonne à être dite, celle dont je venais d'être saisi moins que toute autre. Que répondre à Célia si elle me téléphonait pour connaître mes projets, si elle me demandait pourquoi je n'avais pas répondu à la lettre qu'elle m'avait fait parvenir, si elle m'en écrivait une autre ? Nerveusement j'éparpillai devant moi le courrier que la concierge m'avait remis, redoutant d'y découvrir une enveloppe au chiffre de Célia. Dieu merci ! il n'en était rien. Par contre, je constatai que de nombreux exposants m'avaient écrit. La première carte qui me tomba sous les yeux était nettement protestataire. Marlier avait dû mettre mon absence à profit pour en faire à sa guise — seuls les anges ne cherchent pas à tirer parti de leurs bonnes actions — et ses innovations ne semblaient pas avoir été appréciées. Bien sûr je savais qu'un artiste se croirait déshonoré s'il ne se disait pas exploité, mais je connaissais mes gens, j'étais certain que leurs doléances méritaient qu'on les prît en considération. J'ouvris une première lettre distraitemment. La seconde me retint. J'en oubliais Célia, ma solitude, l'appartement poussiéreux. Le présent s'abolit. Tout d'abord je soliloquai puis je me pris à parler pour un tiers.

— Non, celui-là vraiment exagère ! Il est furieux parce qu'on laisse entendre dans l'avant-propos du catalogue qu'il a eu des maîtres et qu'il a subi des influences. A l'en croire il n'a jamais été l'élève de personne et n'a suivi aucun enseignement. Il n'a jamais mis les pieds dans un musée, ces nécropoles ! Il prétend de surcroît mépriser la critique, ne pas prendre connaissance de ce qu'on écrit sur lui, ce qui ne manque pas de piquant quand on voit la manière dont il a épiluché un texte qui le prend à partie !

Je relevai la tête et le silence environnant me surprit. Inconsciemment j'avais parlé comme si Marie pouvait m'entendre, comme si elle était, non pas à mes côtés, mais quelque part dans l'appartement. Je n'aurais pas été étonné de lui voir entrebâiller une porte et de l'entendre me demander :

— De qui parles-tu ? Que disais-tu ?

Car si elle s'était désintéressée de la Galerie proprement dite, elle ne manquait jamais de me questionner sur les peintres que j'y exposais. Elle s'étonnait comme moi que le doute de soi fût étranger à la plupart d'entre eux. Était-ce affaire de génération ? La contestation permanente leur tenait-elle lieu de certitude ? Était-ce une religion qui permettait à ses adeptes de se gaver de ce que leur apportait une société qu'ils prétendaient vomir ? Était-ce elle qui faisait d'eux à vingt ans des garçons qui en savaient plus long sur l'argent et les filles qu'un vieillard, mais qui étaient déjà à leur insu au-delà de la vieillesse ?

Pendant toute la durée d'une saison, Marie s'était entichée d'un jeune peintre qui avait au moins une espèce de génie, celui de paraître éternellement surmené tout en ne faisant rien. Le soir, lorsque je rentrais, je trouvais le garçon vauté sur le divan, mangeant, buvant, fumant, remplissant les cendriers de noyaux d'olives et de peaux de saucisson.

— Ne trouves-tu pas qu'il exagère un peu et que nous pourrions nous débarrasser de ce parasite ? avais-je demandé à Marie.

Mais Marie avait secoué la tête.

— Il m'amuse. Il est loin d'être bête. Je lui crois même du talent. Si seulement il consentait à travailler !

Par malinité, sachant que notre homme méprisait tout ce qui était figuratif, et au premier chef le portrait, elle lui avait demandé de faire le sien. Bien entendu il n'était pas question qu'elle posât. Le modèle n'existait que pour être transmué. Le résultat de cette savante alchimie devait décevoir Marie. Elle eût volontiers mis la toile au rancart, mais je l'en avais empêchée. Malgré ses prétentions, ses imperfections, et compte tenu de ce qu'il avait été bâclé, le tableau révélait un vrai tempérament. Chose qui ne manqua pas de m'abasourdir, il était partiellement figuratif. Sous des glacis le visage de Marie transparaissait comme en fraude, curieusement présent.

— C'est de la merde ! me dit aimablement son auteur lorsque je lui parlai de son œuvre.

Je me demande parfois ce qu'il est devenu, s'il peint encore. Peu importe d'ailleurs. J'aime toujours autant la petite toile. Elle exerce sur moi une véritable fascination. Je dus lutter contre la volonté de Marie pour la maintenir en bonne place. Après sa mort, mère crut devoir me donner un conseil :

— Tu devrais enlever ça du mur.

Et comme, puérilement, je me plaçais devant la toile, elle corrigea :

— Je n'y toucherai pas, sois tranquille !

Je ne l'étais qu'à demi. Je sentais mère animée d'une sorte de bon vouloir dévastateur. Visiblement elle rêvait de faire place nette. Lorsque je lui eus rapporté les propos du concierge concernant une éventuelle mise en location de mon appartement, elle s'était insurgée.

— De quoi se mêle-t-il ? Pourquoi déménagerais-tu ? Il suffirait de changer la tapisserie pour que l'appartement ait un autre aspect. Veux-tu que pendant ton absence je fasse le nécessaire.

J'avais décliné l'offre. Il me serait impossible de vivre dans un décor conçu et réalisé par mère. Non qu'elle ait absolument mauvais goût, mais elle est attirée par tout ce qui se prétend original. Il suffit qu'un objet soit détourné de sa fonction véritable pour qu'elle s'en entiche. Il y a chez elle une pendule dont les aiguilles marquent l'heure sur le fond d'une poêle à frire, un fer à gaufres qui sert de cendrier, une bassine à confiture de jardinière. Il est certain que si elle disposait d'un jardin, elle l'encombrait de vieilles roues, de tombereaux et de brouettes démanchées.

— C'est spécial ! dirait-elle.

Pourquoi supportons-nous mal d'entendre employer certains termes ? L'expression *c'est spécial* m'indispose. De son côté Marie acceptait si mal d'entendre mère parler de *brimborions*

quand, au retour d'un voyage, elle nous faisait cadeau d'un quelconque souvenir, qu'il me fallait faire diligence pour que, sous le coup de l'énervement, elle ne jetât pas immédiatement l'objet dans le vide-poubelle.

— Comment peux-tu vouloir conserver une pareille horreur ?

A la vérité, j'ai peine à jeter ou à laisser jeter quoi que ce soit. Cependant je suis désordonné, contrairement à Marie qui conservait peu, mais avec soin.

— Tu thésaurises, me disait-elle. Accaparer n'est pas un droit.

— Et jeter ?

— C'est une façon comme une autre de remettre une chose en circulation.

Les brimborions s'accumulant dans nos armoires — car mère en est prodigue — nous avons imaginé un jeu farfelu pour nous en débarrasser. Très tôt le matin ou tard dans la nuit nous allions déposer dans la boîte aux lettres d'inconnus, sur les appuis de fenêtre, sur les seuils, des objets dont ils devaient se demander le lendemain avec perplexité la provenance. Nous distribuâmes ainsi force baromètres, plumiers, liseuses, vide-poches, porte-monnaie. Une nuit nous faillîmes nous faire pincer par un vieux bonhomme qui sortait tardivement de chez lui pour promener son chien. Nous nous sauvâmes en étouffant de rire. Qui nous eût entendus aurait pu imaginer que Marie était gaie. Elle ne l'était pas, mais il lui plaisait quelquefois de faire le clown. On eût dit alors qu'elle jouait avec elle-même, qu'elle cherchait par ce moyen à rentrer dans le cycle de son enfance. Elle ne la regrettait pas cependant. A vrai dire, elle en parlait peu. Elle semblait seulement regretter que le temps eût passé. Je crois que Marie souffrit dès sa jeunesse, et toute sa vie, de savoir qu'entre hier et demain ce qu'on appelle le présent n'est qu'une vue de l'esprit. Je ne lui ai jamais entendu faire de véritables projets.

— A quoi bon ? disait-elle. Le temps en fait pour nous, sans nous consulter.

— Tu ne rêves donc jamais de changement ?

— Si, mais seulement dans le cadre de ce qui est.

— On dirait que tu as peur de déborder de ta vie.

— C'est un peu cela.

Elle ajoutait en riant :

— Tu en débordes pour deux. Étais-tu déjà ainsi étant enfant ?

— Je n'en sais rien. Je n'ai jamais eu de mémoire. Sans doute étais-je une espèce de petit singe savant.

Marie n'avait pas insisté, trop fine pour ne pas deviner que le sujet m'était désagréable. Il me l'est toujours. Contrairement à ce que je prétends, je me rappelle parfaitement mes jeunes années. Je fus un enfant heureux, mais je l'aurais été bien davantage si j'avais été moins bon élève. Hélas, j'étais extrêmement doué, je remportais force distinctions et montrais de telles dispositions pour le dessin que c'étaient toujours mes compositions qu'on exposait en fin d'année, au moment de la distribution des prix. Mère en tirait un orgueil qui me désespérait. Il me semble que je la vois encore, allant et venant dans le préau converti en salle d'exposition, s'arrêtant, repartant, revenant inmanquablement devant les barbouillages de son fils. Sa fausse indifférence ne manquait pas d'être remarquée. D'ailleurs elle y veillait, harponnant au passage celui ou celle qui aurait négligé de s'arrêter.

— Avez-vous vu comment Guillaume a dessiné son professeur ? On croirait Dubout. Il faut dire que j'avais un joli coup de crayon dans ma jeunesse. Mais évidemment, lorsqu'on se marie, on n'a plus le temps de *cultiver les arts d'agrément* !

L'ami ou l'amie dont le rejeton n'avait pas eu l'honneur de figurer en bonne place grimaçait un sourire, tandis que je me sentais détesté par eux avec une solide cordialité qui

me consternait. Lorsque je me souviens de mon supplice d'enfant, je m'étonne de ne pas avoir pris le dessin et tous les arts en abomination. Je le dois sans doute à mon père, que mes succès d'artiste n'abusaient pas. Il regardait d'un œil exercé mes dessins prometteurs et scandalisait sa femme en refusant de croire à mon génie.

— A six ans on dessine, à quinze ans on rimaille, à dix-huit ans on souffre d'acné juvénile, tout cela se tient, disait-il.

Et pour peu que mère insistât, il concluait :

— Les dents de lait sont adorables, mais elles tombent et peuvent être remplacées par d'affreux chicots.

Je dois à la vérité de dire que les propos tenus par mon père ne me plaisaient que modérément. Certes j'étais honteux d'être proposé comme un phénomène, mais j'avais une assez bonne opinion de moi et, comme tous les enfants, j'étais cabotin dans l'âme.

Avec le temps les prédictions de mon père se trouvèrent justifiées. Je cessai bientôt de dessiner et si je fus poète, je le fus en secret. Mère put néanmoins continuer à vanter mes dons exceptionnels car, jusqu'à la fin de mes études, je demeurai un très bon élève. Quelquefois, lorsque ses remarques m'avaient particulièrement irrité, je me jurais de brosser le cours suivant et même de rater volontairement un examen. Mais ce genre de résolutions ne tenait pas devant une page blanche où je pouvais témoigner de mes précoces et incomplètes connaissances. Déjà j'aimais travailler, vaincre, réussir. Je suis tout le contraire d'un dilettante. Seule la mort de Marie a été capable de m'enlever pour un temps le goût de la compétition, de la lutte. Pour un temps seulement.

Tout en dépouillant partiellement mon courrier je compris, à la manière dont je m'y intéressais, dont je songeais déjà à y répondre, que j'en avais fini avec le laisser-aller, l'inaction, la vacuité. Je ne regrettais pas cependant d'y avoir cédé. Ils m'avaient appris bien des choses. Je comprenais mieux à présent le mécanisme intérieur du raté. Je ne ferais plus

l'erreur de les mettre tous sur le même plan, j'étais capable désormais de les départager. Dans mon métier j'en rencontre énormément. L'art a cet avantage qu'il permet de sublimer l'échec. Un industriel qui fait faillite passe pour un mauvais gestionnaire. Un artiste dont l'œuvre n'a aucune audience, pour un incompris. La variété des ratés est infinie : il y a le raté vaniteux qui refuse de reconnaître qu'il a bêtement gâché toutes ses chances, celui qui en a pris son parti et au besoin s'entend à monnayer sa défaite. Il y a le raté suprêmement intelligent, empoisonné par les ferments de l'œuvre qu'il porte en lui et qu'une inexplicable impuissance l'empêche d'exécuter.

Il me sembla, tandis que je lisais le message que l'un d'eux m'adressait, plein de sous-entendus haineux et de révolte, qu'au lendemain de la mort de Marie j'aurais été capable d'écrire une lettre de la même encre. Moi aussi je m'étais heurté à l'inexplicable. Mais si on peut sommer un marchand de tableaux de fournir les raisons de son abstention, à qui pouvais-je demander raison de la mort de Marie ? J'ignorais même pourquoi elle s'était tuée. Je l'ignore toujours. D'aucuns prétendent qu'il en est ainsi parce que je le veux bien. Un courageux anonyme poussa même la complaisance jusqu'à découper dans un hebdomadaire un nombre suffisant de caractères pour rédiger un billet : *Ne pleure pas, imbécile, elle s'est tuée pour un autre !*

Pour un autre, peut-être... Mais à cause de moi.

Après avoir projeté des transformations de tous ordres, feuilleté plusieurs soirs durant des carnets d'échantillons de papier peint, de tenture, de tapis, je laissai finalement tout en place. De temps à autre j'ouvrais un tiroir avec l'intention d'en trier le contenu, mais je le refermais aussitôt. Au cours d'une de ces velléités de rangement, je faillis mettre ma femme de ménage à la porte parce qu'elle me présenta, pendu au

bout de ses doigts comme une dépouille, le petit tablier tyrolien de Marie.

— Qu'est-ce que j'en fais, Monsieur ? Je le mets à la lessive ou je l'emporte ?

— Laissez cela ! criai-je avec violence.

Un peu plus tard je devais m'excuser et lui remettre non seulement le petit tablier tyrolien, mais diverses autres choses ayant appartenu à Marie. Je les lui donnai à contre-cœur et seulement parce que je m'étais injustement emporté. Je tenais à ce que la femme de ménage ne me quittât point, non pour elle-même, mais parce que, à sa manière, elle faisait partie du décor. Ce décor était ma coquille. Par quelle aberration avais-je cru que pour résoudre mes problèmes, j'avais intérêt à m'en arracher ? Je ne regrettais pas cependant les semaines passées à La Chênaie. Dans mon souvenir, l'image de Mirou s'était adoucie, et quelquefois je me demandais si je ne l'avais pas jugée trop durement. Il y avait quelque chose de déchirant dans sa volonté de se construire un monde où elle seule avait accès. Marlier me la rappelait chaque fois qu'il vantait les mérites de la jeune fille qu'il avait embauchée durant mon absence et avec laquelle il était déjà sur un pied d'intimité. Qu'aurait-il dit si je lui avais avoué que j'avais failli engager Mirou. Je croyais l'entendre :

— Une paysanne comme secrétaire ! Pourquoi pas une hôtesse pendant que vous y étiez ?

Tout ce qui se rapportait à La Chênaie le trouvait d'ailleurs méfiant. Lorsque le facteur me remit un paquet sagement ficelé provenant de là-bas, je devinai aux questions insidieuses qu'il me posa qu'il eût donné cher pour en connaître le contenu.

— Rien de particulier au courrier de ce matin ? Vous n'avez pas dû payer de surtaxe ? Le paquet me semblait lourd !

Je fis mine de le soulever.

— Pas tellement.

Et, sans l'ouvrir, domptant ma propre impatience, je l'emportai tout ficelé, me réservant de le déballer seulement lorsque je serais seul. Son contenu, qui me fit sourire, eût ébahi Marlier. Valérie me renvoyait, précieusement empaquetées, les vieilles pantoufles que j'avais laissées dans ma chambre en partant, estimant qu'elles ne valaient plus la peine d'être emportées. Un petit mot accompagnait l'envoi : *Nous parlons souvent de vous, Monsieur Guillaume, Bosco et moi.*

Si Valérie avait fait allusion à Mirou, j'en aurais sans doute éprouvé de l'agacement. Qu'elle n'en soufflât mot me déçut. Durant une seconde, parce qu'en rentrant chez moi je longuai une avenue plantée de vieux arbres, je me retrouvai dans le parc de La Chênaie que l'approche de l'automne avait empourpré. Puis, songeant à Mirou, il me sembla que je respirais l'air doucement confit de ma chambre paysanne d'où elle s'échappait à l'aube, serrant les pans flottants de son peignoir sur ses cuisses nues. Du passé déjà ! Il ne tenait qu'à moi de le ressusciter mais je ne le souhaitais pas. D'ailleurs on ne ressuscite rien. C'est à peine si on parvient à greffer quelques surgeons sur de vieilles souches.

Je pouvais bien imaginer que j'irais passer les fêtes de fin d'année à La Chênaie et me voir parcourant les routes enneigées, m'ébrouant sur le seuil de la cuisine de Valérie, m'asseyant devant le feu ouvert dont cette fois les flammes luiraient hautes et claires. Je savais bien que ce n'était qu'un jeu. Je ne retournerais jamais à La Chênaie. Marie n'y eût pas manqué. Elle n'abandonnait jamais rien et sa ténacité à connaître, à pénétrer était infinie. Je crois qu'elle me jugeait léger parce que je suis avide de mouvement, d'imprévu, de changement. Tout m'est nécessaire, même les trahisons. Marie vivait à petit bruit, creusant les êtres et les choses avec le fol espoir d'arriver au-delà de leur âme jusqu'à leur cœur.

Pour la première fois, je pensai soudain qu'elle s'était peut-être tuée, non par désespoir, mais par exigence. Vivante je pouvais l'oublier, la négliger. Morte elle creusait devant moi un vide que je devais sans cesse me rappeler pour n'y point tomber. Vue sous cet angle, son accusation prenait un sens : je l'avais poussée à... A quoi ? A faire en sorte que je sois confronté avec l'irréparable, incapable cette fois de *me tirer des pattes*, comme elle disait. Sa mort m'avait assigné une place dans le temps. Je ne pouvais plus croire à une suite de jours, coulés le long d'un seul fil comme les perles d'un collier. Elle avait tranché ce fil. Il y avait toujours désormais un *avant Marie* et un *après Marie*. Entre ces deux volets, une place pour mon immobilité.

Bien sûr j'allais me remettre en marche, je m'y employais déjà. J'avais revu mes collègues, l'ouverture du salon d'automne auquel j'apportais tous mes soins allait définitivement me faire reprendre pied. Il était bien question d'aller passer la Saint-Sylvestre à La Chênaie ! En vue des futurs réveillons, certains de mes amis m'avaient sollicité. On irait fêter Noël au Cap. Une occasion unique, des prix ridiculement bas ! Pourquoi est-ce toujours aux gens bien nantis qu'on propose de faire des économies ? Personnellement je n'avais guère envie de profiter des largesses d'un agent de voyages. Décider d'ores et déjà ce que j'aimerais faire à Noël me paraissait prématuré. De surcroît je n'aime pas les voyages en groupe, et si je reconnais aux charters d'être peu coûteux, l'obligation de respecter la rigidité de leurs horaires me donne l'impression de continuellement vivre un compte à rebours. Quand, pour me décider, mes amis ajoutèrent : « Nous avons pressenti Célia et notre projet l'enchanté », je cessai radicalement de m'intéresser audit projet.

Célia ! J'en étais sans nouvelles. De temps à autre mère essayait de me parler d'elle, promptement découragée par le laconisme de mes répliques. Aux curieux qui cherchaient à savoir où nous en étions par le truchement de questions insidieuses, je répondais évasivement.

— Nous avons appris que Célia avait fait une mauvaise chute. Rien de grave au moins ?

— Rien de grave sans doute puisqu'elle ne m'en a pas parlé.

Je feignais la tranquillité, mais en réalité le silence de Célia ne m'abusait pas. Je savais qu'elle attendait l'occasion de me revoir *par hasard* grâce à la complicité d'amis communs. Je ne pouvais lui en vouloir de ne pas comprendre ma brusque désaffection. Je ne la comprenais pas moi-même. Comment allais-je pouvoir lui expliquer ce que je ne m'expliquais pas ? Quelquefois je me prenais à penser que sa vanité l'emporterait sur sa colère et qu'elle ne ferait plus que me témoigner un distant mépris. Mais je n'osais l'espérer. Lorsque des amants se séparent, on pourrait croire à les entendre qu'ils ne se sont aimés que pour apprendre à se haïr. Les reproches qu'ils se jettent à la tête ont toujours quelque chose de populacier et de sordide. J'étais d'autant moins disposé à écouter ceux que Célia ne manquerait pas de me faire que j'avais le sentiment de les mériter en partie. Quand les entendrais-je ? Car je les entendrais, de cela au moins j'étais certain.

Le jour de l'ouverture de l'exposition d'automne, je me sentis d'humeur maussade. J'étais las d'avoir travaillé tard dans la nuit et la perspective des corvées qui m'attendaient n'était pas faite pour me dérider. D'avance je connaissais le programme. Il y aurait l'ouverture proprement dite, avec palabres, présentation des œuvres et des officiels, congratulations, champagne et petits fours. Puis une fois le gros du public écarté, on se retrouverait entre soi-disant intimes et j'emmènerais tout le monde chez moi terminer la soirée... jusqu'à l'aube. C'était de tradition.

Malgré la mort de Marie j'avais tenu à ce que l'usage soit respecté, ce qui n'allait pas sans me préoccuper car c'était habituellement Marie qui s'occupait de la réception, dressait un buffet dans le living, veillait à ce que tout soit prêt à temps pour recevoir ceux qu'elle appelait en riant la *horde*.

Marlier, qui avait pu craindre que la soirée n'eût pas lieu, me conseilla de me faire aider par la nouvelle engagée.

— Vous verrez, c'est une fille charmante. La complaisance même.

Le conseil méritait d'être suivi. Afin qu'elle pût juger des lieux, j'emmenai un soir la jeune femme chez moi. Nous dinâmes d'un plat froid acheté chez le traiteur voisin, puis nous entreprîmes le tour du propriétaire. Elle loua, admira, fit du charme, sans soupçonner que je la détaillais avec des yeux de commissaire-priseur : pas mal, pas mal, un peu courte sur pattes... et quelles vilaines oreilles !

Ayant appris que Marie n'assistait jamais à l'ouverture mais attendait les invités dans l'appartement, elle me proposa ingénument de faire de même et dut être surprise du ton cassant que j'employai pour repousser son offre. J'étais indigné. Pour qui se prenait-elle, pour Marie ? Cette fille allant et venant seule chez moi ? Il ferait beau voir ! Voir quoi ?

Le souvenir de sa proposition et de mon refus me revint à l'esprit tandis que je pénétrais dans la Galerie.

— Qu'est-ce qui ne va pas ? me demanda Marlier, surpris par ma visible mauvaise humeur.

— Il me semble qu'il y avait plus de monde les autres années.

— C'est une idée que vous vous faites. Vous seriez étonné du nombre de bouteilles vides qu'il y a déjà dans l'office.

— Ce n'est pas un critère.

— Pour moi c'en est un. Si vous étiez arrivé un peu plus tôt, vous auriez rencontré...

— Inutile de me rappeler que je suis arrivé en retard, je le sais. J'ai été pris dans un embouteillage.

— Ce que j'en disais...

Brusquement je vis Célia. Ainsi elle était venue ! Elle n'avait cependant pas été invitée, j'y avais veillé. Mais évidem-

ment elle ne manquait pas de bons amis prêts à lui proposer de les accompagner. Je croyais les entendre :

— Venez avec nous. Vous verrez bien quelle sera l'attitude de Guillaume. Il ne peut s'agir entre vous deux que d'un malentendu. Sans l'avouer, il sera enchanté que vous devanciez son appel.

Non seulement je croyais les entendre, mais je les devinais, faussement attentifs devant une toile qu'ils ne voyaient pas, guettant le moment où Célia et moi nous nous trouverions en présence.

« Bande de salauds ! » pensai-je.

Pourquoi les appeler des salauds ? Ils ne faisaient qu'essayer de meubler leurs existences avec ce qui leur tombait sous la main. La vie est si longue dans sa brièveté que chacun en redoute les temps morts. Je ne saurais probablement jamais quels étaient ceux qui avaient persuadé Célia de les accompagner, mais j'étais persuadé qu'ils seraient les premiers à prétendre qu'elle leur avait forcé la main.

Je regardai autour de moi, cherchant un signe qui me les eût désignés. Mais tous les visages semblaient sortir d'un même moule, toutes les bouches portaient, épinglé sur leurs lèvres, un même sourire. Un peu à l'écart du gros de la foule, Célia parlait, riait. Sans doute son attitude aurait-elle été différente si elle s'était vue observée. Mais elle n'en devinait rien, ignorant que mes yeux la détaillaient, sans que cet examen éveillât autre chose en moi que de l'ennui. Elle était cependant remarquablement en beauté, séduisante, sans aucune de ces petites fautes de goût dont elle était coutumière. Mais voilà, elle *était*... elle appartenait au passé.

« Pourquoi ? me demanderait-elle, pourquoi ai-je tout à coup cessé d'exister pour toi ? »

Et si je tardais à répondre, elle ajouterait sans doute :

— Il est de ton devoir de me le dire. J'ai le droit de savoir.

Savoir ! Les femmes n'ont que ce mot à la bouche. Savoir pourquoi on les aime, pourquoi on ne les aime plus, pourquoi on les désire, pourquoi elles ont cessé d'être à nos yeux désirables. Et quand elles ont appris ce qu'elles tenaient tellement à savoir, elles n'ont plus qu'une idée : réfuter la vérité qu'on leur a dite, y opposer la leur jusqu'à ce que le ton devienne celui de la querelle et le dialogue l'affrontement de deux monologues furibonds et rivaux.

A présent Célia riait, la tête un peu renversée, puis je la vis qui se passait négligemment la main dans les cheveux. Si j'acceptais de l'épouser, j'accepterais tacitement d'entendre mille et mille fois ce rire, et peut-être qu'à force de lui voir passer la main dans les cheveux, j'en arriverais par mimétisme à faire sans cesse le même geste. Il me sembla qu'un filet d'eau glacée me coulait entre les omoplates. Jamais, jamais ! criai-je intérieurement. Tout en moi se révoltait à la pensée de vivre d'acceptations et d'habitudes. Des habitudes, Marie en avait cependant. Comment faisait-elle pour qu'on ne s'en aperçût pas, pour qu'auprès d'elle la vie parût sans cesse réinventée ? Toujours elle-même demeurait imprévisible, attachante. Cependant il n'y avait plus d'amour entre nous. Il est vrai que nous nous comprenions à demi-mot. A l'apparence près, nous formions un couple, un couple pour le pire. Pour le meilleur, nous allions chacun de notre côté. Notre entente se situait en marge du bonheur.

Célia riait de nouveau. Ne cesserait-elle donc jamais de rire ? Et pour qui riait-elle ainsi ? Brusquement je compris : c'est à mon intention qu'elle riait. Tandis que je l'observais, croyant qu'elle ne pouvait m'apercevoir, elle me voyait parfaitement dans le reflet d'une vitre. J'aurais dû m'en douter. Sans témoin, une femme vit à moindre bruit.

Célia avait dû guetter mon arrivée et, dès qu'elle m'avait vu, faire en sorte que je la remarquasse. J'avais cru être le meneur de jeu et c'est moi qui avait été conduit. A présent qu'elle pensait m'avoir appâté et me tenir au bout du fil,

Célia allait vraisemblablement chercher à réduire la distance qui nous séparait. Pour attirer mon attention, la voilà qui riait encore, à petits coups, nerveusement. Le jeune imbécile qui lui parlait ne devinait rien du manège. On l'eût fort étonné en lui apprenant que Célia n'entendait pas un mot de ce qu'il lui débitait dans le creux de l'oreille, entre deux gorgées de whisky. Car Célia ne quittait pas des yeux le grand dessin dans la vitre duquel elle pouvait suivre tous mes mouvements. Mes mouvements seulement. Il lui était impossible de juger de l'expression de mon visage. Et c'était tant mieux pour elle : cette expression ne lui eût guère plu.

Son rire reprit de plus belle. Sans doute trouvait-elle que je tardais à signaler ma présence. Je surpris de l'étonnement dans les yeux de l'homme qui lui parlait, et dont vraisemblablement les propos n'appelaient pas une telle gaieté.

Très doucement je m'avançai jusqu'à être très proche du couple puis, au moment où Célia allait se retourner, me faire face, feindre la surprise, c'est moi qui me détournai et m'éloignai vivement en direction d'une autre salle.

Je quittai la Galerie à l'anglaise, avant les autres, après un geste vague et circulaire qui laissait entendre aux intimes : je vous attends chez moi.

— Je me sauve, dis-je à Marlier. Je veux m'assurer que tout est bien en ordre.

— La petite y a mis la dernière main.

— Je n'en doute pas. Je préfère quand même jeter un dernier coup d'œil.

— Comme vous voudrez. Nous serons chez vous dans moins d'une demi-heure.

A la vérité je n'avais aucune raison de partir le premier. Je savais que tout était prêt pour recevoir mes invités. Je ne

m'étais sauvé que pour éviter de me trouver en présence de Célia et dans l'obligation de l'inviter. Je ne lui avais adressé la parole qu'une seule fois au cours de la soirée, et seulement à un moment où tout aparté était impossible. Je lui en voulais d'être venue, de s'éterniser. Sans doute les années précédentes assistait-elle à la réception. Marie n'y voyait aucun inconvénient. On eût même dit que la présence de Célia l'amusaient. Une ou deux fois je la surpris qui lui versait trop abondamment à boire. Nous nous fîmes un clin d'œil. Mais à présent tout était différent. Marie était morte. Célia ne pouvait-elle le comprendre ? Faudrait-il vraiment que nous ayons cette soi-disant *franche explication* ? A quoi cela nous mènerait-il ? A nous dire des choses désagréables !

Au sortir de la Galerie, je trouvai la nuit étonnamment douce avec un ciel très sombre, sans étoiles. Par opposition le sol paraissait presque blanc et, comme décapé par les violents éclairages au néon, les quelques passants attardés ressemblaient à des pions disséminés sur un échiquier.

Pourquoi me fallait-il rentrer alors que j'aurais si volontiers roulé jusqu'au matin dans la nuit tiède ? Qu'est-ce qui m'y obligeait ? Je n'avais aucune envie de recevoir des gens avec lesquels je venais déjà de passer de longs moments. Et eux, avaient-ils envie de venir chez moi ? Je n'en étais pas sûr. Ils viendraient néanmoins, obéissant à cette discipline absurde qui leur commandait d'être ce soir tumultueux et gais.

A peine étais-je chez moi que je les entendis qui s'annonçaient à grands coups de klaxon. Un peu plus tard j'ouvris la porte à ceux qui avaient emprunté l'escalier et arrivaient à ma hauteur en même temps que l'ascenseur qu'ils avaient prétendu battre de vitesse. Un lot de femmes jacassantes se pressait dans la cabine. Ce fut Célia qu'à travers la porte à claire-voie j'aperçus la première.

Ainsi donc elle entendait me forcer la main ! Elle venait sans être invitée. Qui l'avait encore une fois amenée ? Je cherchai à rencontrer son regard, mais Célia gardait les yeux

baissés, et lorsqu'elle sortit de l'ascenseur elle fit en sorte de ne pas passer à ma portée, comme si elle eut craint que je lui interdis l'entrée.

« Lui flanquer une paire de claques ! pensai-je. Lui tordre le cou ! Que me veut-elle, bon sang ? Qu'elle prie le Seigneur que je n'aie pas un verre dans le nez avant la fin de la soirée. Je pourrais lui en dire de vertes ! »

— Qu'est-ce qui vous arrive ? me demanda Marlier. On dirait que vous êtes furieux.

Furieux, je l'étais et je devais le devenir davantage. Qu'est-ce que cette soirée avait de particulier ? Les choses se passaient-elles ainsi les années précédentes ? Il me semblait que l'atmosphère était autre, que les invités témoignaient de moins de désinvolture. Ils étaient cependant les mêmes, à quelques exceptions près. Était-ce la présence de Marie qui freinait leur sans-gêne ? Marie était loin d'être bégueule. Elle riait, chantait, buvait avec les autres, quelquefois plus que les autres. Je me souvenais de certains déguisements farfelus, de soi-disant danses folkloriques, de charades peu orthodoxes. On s'amusait bêtement et follement jusque... eh bien, oui, jusqu'au matin. Aux derniers attardés il arrivait que Marie servît le petit déjeuner. Pourquoi mes invités se conduisaient-ils aujourd'hui comme s'ils se trouvaient dans un lieu public, une boîte de nuit ? Chacun buvait, riait, s'amusait pour son propre compte et semblait ignorer son voisin.

Réfugiés dans un coin du living, deux de mes confrères jouaient aux dés. Sans doute leur réputation de flambeurs n'était-elle plus à faire. Néanmoins, jamais jusqu'ici ils ne s'étaient permis de se désintéresser d'une soirée à laquelle je les avais conviés.

Le décor était cependant très réussi, le buffet joliment dressé et abondamment pourvu. Mais si au début j'avais eu l'intention de féliciter chaudement la jeune femme qui m'avait aidé, à présent je l'aurais volontiers flanquée à la porte, persuadé que c'était elle qui donnait le ton. Dès son arrivée

elle avait enlevé ce qu'elle appelait son *combiné*, une espèce de longue juge boutonnée sous laquelle elle ne portait qu'un short argenté qui, en dehors du sexe, ne couvrait pratiquement rien. Les cuisses étaient nues, et le haut du ventre qu'un sombre petit nombril creusait joliment comme une fossette. Elle riait pointu, passait de bras en bras, dansant impétueusement avec des claquements de talons qui devaient enchanter mes voisins !

Et cette fille était ma secrétaire ! Une excellente secrétaire d'ailleurs. Le courrier était toujours impeccable. Elle avait de l'orthographe, ce qui tenait du miracle, elle savait y faire avec les exposants. Un jour l'un d'eux, ayant eu un mot vif, lui apporta le lendemain un petit dessin dédicacé en guise d'excuse. Elle parut ravie, mais à peine le peintre avait-il le dos tourné que je la vis froncer les sourcils.

— Vous n'aimez pas ce dessin ?

— Je regrette qu'il me soit dédicacé. J'aurais pu le vendre.

La réplique m'avait scandalisé. Que n'aurais-je donné dans ma jeunesse pour recevoir un croquis semblable ? Mais après tout, c'est elle qui avait raison. Pourquoi n'aurait-elle pas le droit de monnayer ce qui lui avait été offert, afin de pouvoir s'offrir ce dont elle avait réellement envie ?

En attendant, je la vouais à tous les diables. Je m'étonnais également du nombre de mes invités. Combien étaient-ils ? On se marchait littéralement sur les pieds les uns des autres. Je n'avais certainement pas demandé à tous ces gens de venir passer la nuit chez moi. Marlier avait dû faire des invitations personnelles. Voilà ce qu'il m'en coûtait d'avoir quitté la Galerie précipitamment.

Malgré moi, je m'inquiétais de l'heure. Bientôt trois heures ! Les autres années, faisait-on autant de bruit ? Je me sentais d'humeur critique. L'alcool que j'avais ingurgité me soulevait le cœur au lieu de me griser. Rien n'est pire que d'être de sang-froid parmi des gens ivres. Sans doute, ivres, ne l'étaient-ils pas à proprement parler. Mais chacun semblait volon-

tairement forcer la note comme s'il redoutait que le silence se rendit tout à coup maître des lieux. Personne n'avait fait allusion à Marie qui, l'an passé, se tenait derrière le buffet, un tablier de soubrette noué, par jeu, autour des reins. Etais-je le seul à penser à elle, à la chercher des yeux involontairement ? Elle eût sans doute été grise et rossarde à son ordinaire. Je lui en aurais fait grief le lendemain.

— Petit bourgeois modéré ! m'aurait-elle répondu. Toujours à chercher le juste milieu !

Etait-ce ce petit bourgeois qui s'insurgeait en moi parce que la soirée tournait au débraillé crapuleux ? Notre jeune secrétaire dansait à présent, uniquement vêtue de son slip et de son soutien-gorge argenté. La jupe qu'elle avait enlevée et qu'elle traînait derrière elle balayait au passage les verres vides ou pleins abandonnés un peu partout. Célia dansait avec le jeune imbécile avec qui je l'avais vue parler au cours de l'après-midi. De quel droit était-il chez moi, celui-là ? Je ne le connaissais pas, je ne l'avais certainement pas invité. Lorsque mon regard croisa le sien, il me fit un petit sourire d'excuse et je compris qu'il était présent contre son gré, que c'était Célia qui l'avait amené. Un comble ! Avait-elle cru me rendre jaloux ? Etait-elle stupide à ce point ? Elle pouvait bien danser joue contre joue avec ce gamin et se coller à lui, que m'importait ! Je ne suis pas d'un naturel jaloux. Tout au moins je ne le suis pas comme on l'entend habituellement. Je le suis à propos de choses jugées généralement par les autres sans importance. Par exemple je fus jaloux, puisqu'il faut employer ce mot, lorsque j'appris que Marie avait rapporté à un de ses amants le surnom qu'entre nous nous donnions à un de nos voisins. Je veux bien que ce soit de l'enfantillage. En tout cas c'est ma forme de jalousie. Elle n'a rien de commun avec celle que Célia prétendait éveiller en moi. Je suppose qu'elle le comprit, car je la vis qui s'arrêtait de danser, s'éventait, cherchait visiblement un prétexte pour se débarrasser de son compagnon.

« En place pour le deux ! » pensai-je lorsqu'elle le planta là et se dirigea vers le buffet. Mais elle ne s'y attarda pas, but un jus de tomate puis, avec une habileté qui força mon admiration, alla de l'un à l'autre, redressant au passage un siège renversé, vidant un cendrier, ramassant une cigarette mal éteinte qui risquait de brûler le tapis, en un mot rendant évident aux yeux de tous qu'elle se considérait comme chez elle dans mon appartement.

Lorsqu'on se trouva à court de verres, c'est elle qui courut en chercher dans le placard de réserve. Lorsqu'un invité renversa son whisky et que l'alcool se répandit sur la tablette d'un meuble, c'est elle encore qui s'en fut chercher de quoi éponger, essuyer, réparer les dégâts. Elle poussa même le faux naturel jusqu'à passer un doigt d'encaustique sur la partie du bois qui risquait d'être décolorée.

J'aurais dû être furieux. Mais peu à peu en moi la colère le cédait à l'admiration, à l'étonnement, à la pitié. Je découvrais en Célia une femme insoupçonnée, capable de se plier aux pires humiliations. Elle en devenait presque émouvante, presque tragique. S'était-elle conduite avec d'autres hommes comme elle le faisait avec moi ? Quand elle aurait enfin compris que je ne l'épouserai jamais, témoignerait-elle de la même insistance auprès d'un autre ? Pourquoi cet acharnement ? A quoi répondait-il ? Célia pouvait avoir des amants, pourquoi voulait-elle absolument avoir un mari ? Était-ce qu'elle redoutait l'avenir et de se retrouver un jour, quand plus aucune aventure ne lui serait offerte, sans personne à ses côtés, sans homme ? Homme-témoin, homme-associé, homme-piquet autour duquel la femme noue sa vie...

J'en eus soudain froid dans le dos. Et, regardant autour de moi, je me demandai combien de femmes parmi celles qui faisaient les petites folles pensaient comme Célia, avaient les mêmes angoisses, mettaient un même acharnement à s'assurer d'un homme comme d'une bouée.

Quelle heure était-il ? A nouveau je m'en inquiétai. J'avais la migraine. Mais lorsque je voulus aller chercher un comprimé d'aspirine dans ma pharmacie, je trouvai la porte de la salle de bains fermée. J'eus beau tambouriner sur le battant, personne ne répondit. Un malade ?... ou quoi ?... Ecœuré je gagnai ma chambre. Tant pis, j'allais m'étendre quelques instants. Je retournerais auprès de mes invités lorsque je les entendrais brailler *Les bateliers de la Volga*, sachant par expérience que lorsqu'ils entonneraient en chœur *Oh hisse, ho !* ils ne seraient pas loin de se déclarer forfait, désireux de rentrer se coucher.

C'est Marie qui me l'avait fait remarquer un soir, comme je m'étonnais de la trouver étendue sur notre lit, dans notre chambre, alors que nous avions des invités.

— Que fais-tu là dans le noir ? Ils vont se demander où tu es passée.

— Penses-tu ! Je réapparaîtrai pour distribuer les manteaux sitôt qu'ils auront fini de beugler *Les bateliers de la Volga !*

Je réapparaîtrai... M'étendant sur le lit comme elle l'avait fait, je fermai les yeux, étonné de les sentir pleins de larmes.

Ce ne furent pas les onomatopées de la rengaine slave qui me réveillèrent, mais les paroles ordurières d'une chanson d'étudiants psalmodiées par des voix avinées. Je me levai précipitamment et rentrai dans le living. Je m'attendais à être surpris, je le fus. J'ignorerai sans doute toujours qui profita de mon absence pour forcer la porte de mon bureau et y dénicher les quelques bouteilles de champagne que j'y conservais, les jugeant d'une trop bonne année pour être bues à la régalade entre deux verres d'alcool, de jus de fruit ou de Schweppes tonic. A quoi bon chercher à le savoir ! Il y a toujours dans une réception une ou deux personnes qui systématiquement se conduisent comme des vandales ou des malotrus. Je repoussai du pied les bouteilles qui gisaient par

terre. L'une d'elles, vide seulement aux deux tiers, dégorgeait son trop-plein sur le tapis sans que Célia, assise à côté, songeât cette fois à la redresser.

Célia était moins ivre que la plupart, mais suffisamment pour que son maquillage ait tourné. Ses paupières étaient roses, ses lèvres sombres et légèrement violettes. Au regard qu'elle me jeta je sus qu'elle avait le vin amer et coléreux. Voilà qui promettait ! Cependant, ma venue semblait avoir réveillé les moins hébétés. Il y eut des remous, les femmes réclamèrent leur manteau et se repoudrèrent d'une main incertaine. En partant certaines d'entre elles, dont j'aurais été bien en peine de dire le nom, m'embrassèrent en me répétant que la soirée avait été formidable, inouïe. Les hommes se bornèrent à m'assurer qu'il *fallait remettre ça* ! « Pas de si tôt ! » pensai-je.

Tandis que je maintenais grande ouverte la porte de l'ascenseur, une partie de mes invités s'y engouffra, tandis que le reste de la bande dégringolait l'escalier à grand bruit.

Célia apparut sur le palier la dernière, ayant visiblement espéré que l'ascenseur ne serait plus là ou qu'il serait comble. Mais l'ayant aperçue, les occupants de la cabine prétendirent lui faire place.

— Venez, ma chère. Vous n'êtes pas si grosse que vous ne puissiez vous glisser entre nous.

Je vis Célia hésiter, et j'eus envie de la pousser aux épaules. Elle poussa un cri :

— Oh, mon poudrier ! J'ai dû le laisser quelque part dans le living.

Et sans jeter un regard en arrière, elle rentra en courant dans l'appartement.

Une fois l'ascenseur refermé, je restai seul sur le palier à le regarder lentement descendre. Son chuintement huileux avait, me sembla-t-il, quelque chose d'ironique, répondait au sourire entendu que j'avais surpris sur les lèvres de mes amis

au moment où Célia s'était détournée. Quand tout fut redevenu silencieux, n'ayant plus aucune raison de m'attarder dehors, je rentrai dans l'appartement.

Célia m'y attendait. Elle n'avait pas jugé bon de feindre la moindre recherche et je lui sus gré de cette preuve d'intelligence. Eût-elle mis la pièce à sac sous prétexte de retrouver son poudrier que j'aurais continué à penser qu'il se trouvait dans sa poche. Je jugeai tout préambule inutile.

— Alors, Célia ? questionnai-je.

Une lueur combative traversa son regard.

— Ne serait-ce pas plutôt à moi de te poser une question ?

— Crois-tu que ce soit bien le moment ?

— Il n'y a pas d'heure...

— ... pour les braves !

Je sentis immédiatement que j'avais eu tort d'ironiser. Célia eut une sorte de sifflement vipérin.

— Dis ce que tu veux. Tu ne me mettras pas en colère.

— Mais tu es en colère, Célia. Tu l'es depuis le commencement de la soirée.

— J'en ai le droit !

— Crois-tu ? Pourquoi es-tu venue ?

— Pourquoi ne serais-je pas venue ?

— Pour la simple raison que tu n'étais pas invitée.

— Tu avais donc si peur de moi ?

— De toi, non, mais de la scène que tu ne manquerais pas de me faire... et que nous venons d'entamer. Célia, ne peux-tu comprendre ?...

— Comprendre quoi ? Que tout à coup tu ne me donnes plus signe de vie, que tu ne veux plus me voir... ? Et tout cela sans raison.

— Sans raison ? Es-tu inconsciente ou joues-tu à le paraître ? Sans raison ! Et la mort de Marie, qu'en fais-tu ?

— Justement, elle aurait dû nous rapprocher.

— Dis tout de suite que c'était notre chance.

— Je ne dis rien. C'est toi qui parles, qui parles d'ailleurs pour ne rien dire. Durant trois ans je t'ai...

— *Consacré ma vie*. Je sais, je sais. A t'entendre, on croirait que nous avons passé un contrat et que je n'en respecte pas les clauses. Mais il n'y eut pas de contrat, Célia, j'étais marié. Tu savais que je ne divorcerai jamais. Tu ne pouvais escompter la mort de Marie : elle était la plus jeune de nous trois, et en parfaite santé.

— C'est, en effet, un signe de parfaite santé que de se flanquer par la fenêtre !

— Ne parle pas de cela, veux-tu ?

— Oh, bien sûr, Marie n'était pas une sainte. Mais elle l'est devenue depuis qu'elle est morte.

— Une sainte ? Non. Une continuelle et exigeante présence, répondis-je, surpris de ce que je m'avouais pour la première fois à moi-même. Une présence dont jamais je n'avais deviné l'importance lorsqu'elle était effective, ni la gravité, ni la douceur.

Comme j'étais loin de Célia ! C'est à peine si je l'entendis qui me rappelait à l'ordre.

— Tu m'écoutes ?

— Pardon, que disais-tu ?

— Que toute ton attitude passée m'autorisait à croire...

— Que je souhaitais t'épouser ?

— Combien de fois m'as-tu dit : « Ah, si nous pouvions vivre ensemble ! » Tu mentais, naturellement.

— Je ne mentais pas. Crois ce que tu veux, mais une chose est certaine : tant qu'il m'était impossible de t'épouser, j'étais persuadé que j'en avais envie.

— Cette envie t'est passée ?

— Voyons, Célia, veux-tu absolument entendre des choses pénibles ? Ne peux-tu comprendre à demi-mot ?

— Rien ne peut m'être plus pénible que ce que j'ai déjà enduré. J'exige que tu me dises la vérité.

— Quelle vérité ? La tienne ? La mienne ? Il n'y a qu'une chose dont je sois certain, et que j'aurais voulu que tu ne me force point à te dire.

— Je te répète que...

Elle répétait, elle voulait, elle était là, devant moi, coléreuse, obtuse, comptant pour rien ce qui n'était pas elle-même. L'indignation me gagnait. Je me sentais d'humeur à lui porter des coups, voire des coups bas.

— Bon, alors parlons clair. Oui, j'ai été ton amant pendant trois ans. Oui, j'ai pu croire que je souhaitais vivre avec toi. Oui, j'ai pu te le laisser entendre. Mais dès l'instant où Marie est morte, j'ai su que non seulement je ne désirais pas t'épouser, mais que je ne souhaitais plus te voir. J'en ai été stupéfait le tout premier. Puis j'ai compris que la mort de Marie refoulait irrémédiablement dans le passé tout ce qui avait existé pendant qu'elle était en vie. Cependant, écoute bien, il est une chose que je veux te dire encore, et qu'elle te serve pour la prochaine fois : même si j'avais désiré t'épouser, la manière dont tu réclamas le mariage comme ton dû m'en aurait détourné.

Je m'arrêtai, conscient d'avoir élevé la voix, crié même. A présent, que ma colère était tombée, je n'éprouvais plus que de la pitié pour Célia. J'aurais voulu lui dire que je demeurais son ami. Mais il me suffisait de la regarder pour comprendre que l'offre de mon amitié lui eût semblé un outrage ajouté aux autres. De toute évidence, elle estimait que nous n'avions pas fini de parler, que tout n'était pas encore dit, ni peut-être joué.

— Qu'entends-tu par *la prochaine fois* ? me demanda-t-elle.

— La prochaine fois que tu aimeras, que tu seras aimée.

— Car tu te vois déjà à un successeur ? Pour qui me prends-tu ? Je ne suis pas Marie, qui passait d'un lit à l'autre avec ta bénédiction. Sainte-Marie-couche-toi-là, qui se conduisait comme une putain et a voulu te faire passer pour un meurtrier !

— Ne parle donc pas de choses que tu ignores. Que sais-tu de Marie ? Qu'en savais-je moi-même ? Il a fallu qu'elle meure pour que je devine qu'à sa manière...

— Elle t'aimait, par exemple ?

— Par exemple.

— Elle t'aimait ! Et c'est pour toi aussi sans doute qu'elle s'est tuée ?

— C'est à cause de moi. Il y a une nuance.

— Je me fous des nuances, entends-tu ? Ce qui est clair, c'est qu'il n'y en a jamais que pour les garces !

— Voyons, Célia, cesse de hurler !

Mais elle ne m'entendait plus. On eût dit que l'alcool qu'elle avait bu au cours de la soirée alimentait sa fureur.

— Imbécile ! cria-t-elle.

J'eus un geste vers elle pour la pacifier. Il m'était insupportable de penser que les voisins nous entendaient, et d'autant mieux que, pour aérer la pièce, j'avais en entrant ouvert la porte-fenêtre.

— Imbécile ! Ainsi, parce que Marie t'a borné, cocufié, accusé d'un crime, parce qu'elle est allée se casser la gueule sur le trottoir, probablement pour un gigolo, c'est une sainte, une martyre ! Qu'à cela ne tienne, je ne voudrais pas être en reste avec elle...

Echappant au bras qu'instinctivement j'étendais pour la retenir, Célia se redressa, traversa la pièce en courant et s'élança vers le balcon dont elle enjamba la rampe.

Je me recroquevillai sur place, les épaules rentrées, fermant les yeux, le sang me battant aux tempes dans l'attente du bruit que ferait le corps de Célia en s'écrasant sur les pavés. Mais Célia n'était pas Marie. Fouettée par une colère démentielle, elle avait bien enjambé la balustrade, mais à présent elle s'y cramponnait des deux mains, refusant même de lâcher prise lorsque je l'eus saisie à bras-le-corps.

— Relève-toi.

Après l'avoir arrachée au balcon, je l'avais si violemment rejetée à l'intérieur de la chambre qu'elle gisait sur le parquet, comme désarticulée.

— Relève-toi, répétais-je.

Elle avait encore la terreur peinte sur le visage. Elle avait perdu un soulier, son corsage déchiré découvrait son aisselle blonde.

— Allons, relève-toi !

Voyant qu'elle demeurait prostrée, je l'attirai par les poignets et la tins un instant contre ma poitrine. Puis, comme elle continuait à trembler :

— C'est fini, Célia, c'est fini, dis-je à mi-voix, lui parlant à l'oreille comme à une petite fille qui se serait blessée en jouant avec les grandes personnes.

L'aube pointait lorsque je reconduisis Célia chez elle. Dans la rue, au moment de monter en voiture, elle fut prise d'un fou rire hystérique en découvrant sur le trottoir son soulier tombé du balcon.

Je la guidai jusqu'à sa porte et j'attendis, avant de m'éloigner, de voir s'éclairer la fenêtre de sa chambre. Rentré chez

moi, je m'affalai dans un fauteuil tandis que se levait le jour et que toutes les choses qui m'environnaient retrouvaient leurs contours familiers au fur et à mesure qu'elles sortaient de l'ombre.

Quand le portrait de Marie, cette petite toile qu'elle n'aimait pas, se trouva éclairée, je tournai les yeux vers elle et je souris au visage qui transparaissait sous le glaci.